

University Of Alberta



0 1620 09962 695

PIOTR RAWICZ

LE SANG DU CIEL

roman

nrf

GALLIMARD

PIOTR RAWICZ

Le Sang du Ciel

nrf

GALLIMARD

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

© 1961, *Editions Gallimard.*

Première Partie

**LA QUEUE
ET L'ART DE COMPARER**

— *A quoi vas-tu le reconnaître, l'homme ?*
— *A ce qu'il sait aboyer...*

CHAPITRE I

J'ai la frousse de vos flics, de vos papiers timbrés, de votre justice, de vous-mêmes. Je ne vous dirai donc pas tout de suite de quelle queue il s'agit dans le titre. Je n'userai pas de mots forts. Par la suite vous allez voir par vous-mêmes. Lorsqu'on n'a pas ses papiers en règle, lorsque l'équivoque, l'équivoque tendue et craquante reste la seule passerelle qui permette parfois, le soir, de se faufile dans le bivouac des humains, mieux vaut ne pas s'exposer aux proverbiales foudres de la censure. Tout de même, vous ne serez pas volés. Vous allez voir, plus tard, de quelle queue il s'agit...

Je peux pourtant vous dévoiler sans crainte ce que veulent dire les mots « l'art de la comparaison ». Ils n'ont rien de scabreux. Selon l'administration, du moins. C'est que ce conte qui se voudrait anti-philosophique, a-philosophique, je veux l'ouvrir par une comparaison. J'en userai. J'en abuserai. C'est démodé comme procédé, c'est peut-être imbécile, mais je n'y renonce pas. Tout dépouillé, tout nu, au seuil de l'âge mûr — cette puante cuisine des pauvres où de spectateur huant on vous somme de vous muer en spectateur hué — je crie d'une voix blanche : Plus de renoncements !

Je voudrais comparer la vie à un garçon de café, au garçon de café qui, lentement, s'affaire à la terrasse où j'ouvre mon

récit comme on ouvre une boutique. Elle reste debout, appuyée à n'importe quelle table, la vie. Elle n'est ni tout à fait chauve ni tout à fait chevelue. Quelques îlots timides sur sa tête hideuse. Son veston qui se veut blanc n'est pas très propre, mais ça peut passer. Elle sert des boissons à un rythme qui n'est pas celui des buveurs et ses boissons ne sont ni très chaudes ni très froides, un peu aigres, un peu douceâtres; troubles, mais pas du tout troublantes. Elle est ridée, fatiguée, jaunie; elle attend des pourboires qui la laissent froide... Elle cherche la dignité et la sert, tout en sachant que la dignité n'existe pas. Elle est pâle et elle va mourir. Continuez vous-mêmes à tirer sur ma comparaison, S.V.P. Elle n'est pas encore usée, mais ne m'amuse plus.

J'ai donc ouvert ce récit comme on ouvre une boutique. Un rectangle. Les comptoirs sont là et les rayons. Peinture fraîche. Le vide... comme un accordéon. On peut le comprimer et l'étirer. Je veux jouer avec, rien qu'un moment. Temps pour les marchandises et les clients de faire leur apparition. L'un d'eux — mais au fait, s'agit-il d'un client ou d'une marchandise ? — commence à se dessiner à l'horizon. A propos d'horizon — un petit poème me vient à l'esprit. Rassurez-vous. Il n'est pas long, le poème. Rien que deux lignes. Il fut dédié à un Académicien, un membre de l'Académie, un membre... quoi...

Un grain de mise en scène : Il se réveille, le membre, il se dresse, il regarde tout autour et prononce le poème :

— Horizon ?
— Quel affront !...

Il ne vous plaît pas, mon poème ? Tant pis. Continuons : Ma boutique est donc ouverte et sur l'horizon se profile le nouveau venu au sujet de qui je ne pouvais pas me décider tout à l'heure. Est-il marchandise ? Est-il client ? — par rapport à ma boutique, à mon récit, à la terrasse ? Ou alors s'agit-il d'une affiche arrachée par le vent à son mur-abri, lavée par les pluies et par les regards innombrables des badauds ? Une affiche qui s'en va en morceaux et qui bat de l'aile... Par vous-mêmes vous allez juger.

Il oscille entre les chaises.

La terrasse est pleine. Le temps est cruel comme peut l'être un après-midi, boulevard Montparnasse, en plein août à cinq heures. Les damnés de la terre nous entourent. Ils sont pauvres et très importants à leurs propres yeux. Un petit vieux qui depuis quarante ans prétend que le destin se trompe. C'est lui qui devait organiser les corridas-bouffes à Saint-Paul-de-Vence et jouer à la Bourse et prendre des femmes jeunes, toujours plus jeunes, tandis que l'Autre, c'était à l'Autre de rester ces années durant, appuyé au même zinc, boulevard Montparnasse... Il y a aussi le barbu qui jalouse Soutine. Il aurait dû être Soutine, mais ne pas être mort. Ses tableaux — la lumière les a désertés il y a des dizaines d'années. A tout jamais. Quelqu'un — un cruel — mentionne-t-il Picasso, il énonce : « Ces gens-là, vous me comprenez, ces gens-là ils gagnent des fortunes. Eh bien ! Ils n'ont aucune honte. Ils l'ont perdue. A ce prix, c'est facile : ils ne RECOLENT devant rien... » Lui, il recule devant tout; et tout recule devant lui. Comme dans un songe. Il reste sagement dans son éprouvette diaphane remplie de chloroforme qui a pris un goût de viande, à mesure qu'avance son décharnement. Pour payer son petit crème il cherche désespérément la petite pièce jaune dans une poche dont je préfère ne pas imaginer l'intérieur.

Ses doigts tels des oiseaux se rabattent sur les cinquante francs. Et il délire, et il chantonne...

Un seul parmi eux dont la fraternité ne m'effraye pas : David a une petite barbiche dorée et ses doigts sont comme dix bénédicitions. Il dessine l'univers disparu. Les légers traits de son crayon humiliient mes souvenirs. Il est propre. Il est dépersonnalisé. Comme un orfèvre : « Je suis bête, je le sais bien. Mais eux, les intelligents, les violents qu'ont-ils donc accompli de tellement grand ?... Mes chemises sont blanches... »

La blancheur de ses chemises... Mon Dieu ! En dessinant à traits minuscules, judicieusement semés, toutes les caresses de sa peau et de son âme, il vit son souvenir et le souvenir de son souvenir. Quant à eux, aux autres, ils ne vivent plus leurs vies ni leurs rêves. Ils les PARLENT — à la recherche d'une délivrance refusée et leurs paroles sont comme autant d'éclaboussures. Mais celui qui aime le modeste, le sauvé et le calme, saurait-il fermer son cœur aux orgueilleux, aux sales et aux violents ?

Un troisième, un quatrième... Ils s'agitent, ils bougent, ils suent — ceux du moins dont les corps débiles ont gardé la triste grâce de suer. Ils prennent de petits crèmes et ils assassinent les parlers des confins de la vieille Europe.

Ceux qui n'ont pas faim constituent des îlots fiers et abrupts.

La marchandise que je suis sur le point de vous vendre, mon client... le voici. Il vient. En titubant, en marchant, en volant. Le comparerais-je à une mouche à l'aile arrachée ? Ou alors à un mouvement lent qui ne tend qu'à l'immobilité ? La fatigue ressentie avant l'ouvrage marque son apparition. Des jambes qui traînent comme deux chevaux décharnés jusqu'aux os. M'ayant aperçu, il se dirige vers moi comme une

mine magnétique vers un navire. A l'aveuglette, en trébuchant, mais avec certitude.

Taillé dans un sombre métal, très maigre et très droit, il ne devait pas être laid, jadis. Mais puisque entre nous deux, le « maintenant » écorché à vif au départ n'existe pas et le « jadis » fleurit, il N'EST pas laid. Seulement, il ne cadre pas avec l'entourage. Paris ne l'a pas assimilé, qui pourtant engloutit la diversité de toutes choses. Paris ne l'a pas vaincu et pour se venger l'affame... Sa peau est sèche, couleur cendre de tabac. Ses cheveux sont blonds et lourds; la blancheur de ses dents est une blancheur morte. Ses longues jambes ont gardé une autonomie surprenante envers le corps, comme son corps la garde envers Paris. Dès que se referment ses paupières oblongues, maladivement oblongues — c'est une amputation, une séparation définitive. Et l'interrogation surgit, immanquablement : Y aura-t-il des retrouvailles ? Je ne vous parlerai plus de ses yeux.

Le petit crème commandé, nous nous apercevons que 1961 n'a été qu'une illusion, pâle et macabre. Le temps présent, le temps présent — il est là comme une masse de viande desséchée par le mauvais soleil. Elle ne pourrit même plus. Elle n'exhale plus de puanteur, cette masse morte. C'est une substance vermoulue qui pompe nos sèves, mais qui reste sèche. Elle abrège nos vies sans pour autant cesser d'être morte et muette elle-même. Une illusion... Paris l'est aussi avec son grouillement. Ainsi que la maison d'en face. Mais la boucherie qui s'y trouve l'est moins. Et la viande rouge avec ses mouches noires dessus ne l'est point.

« L'histoire de la queue approche
 « Comme un avion
 « Dans le ciel bleu¹

1. Le récit de notre client commence entre guillemets. J'espère qu'ils se perdront en route — ces guillemets.

En Ukraine, une ville d'importance moyenne.

Le douze juillet mille neuf cent quarante et...

Un bateau. Une île volante en cristal. Tel est donc ce passé à tout jamais figé, comme des hommes traduits devant la tête de Gorgone. Nous mourrons et avec le sang de nos cerveaux, notre mémoire; la boira le sable que caressent les grandes mers. Mais le bateau plein de visages apeurés, de visages baignés dans l'espoir, de visages morts et aussi de corps de tous âges, de tous degrés de beauté, le bateau ira silencieusement couper l'éternité haletante, l'éternité rouillée.

Et l'île illuminée de lampions ne retombera jamais vers ce bas-fond qu'on appelle la Terre.

CHAPITRE II

Le douze juillet 194... on nous ordonna de prendre nos bagages — vingt kilos par tête —, de laisser ouvertes les portes de nos demeures et de nous rassembler sur la grande place que bordait le fleuve. Sur un cendrier d'airain des milliers de mégots clignotants qui attendent : une main passe qui tient l'éteignoir en forme de pylône.

C'est une douleur douce qu'une ville où l'on a vécu, où sont morts les vôtres, et qui devant vos yeux se mue en Histoire. Tout seul, dans le charnier qui se préparait, j'allais donc vivre. Bien sûr, un être n'ayant pas atteint à la Science ne saurait toucher sa propre mort. Chacun de leurs espoirs se révélant fallacieux, j'aiguisais ma méchanceté. Je les avais aimés jadis, quand ils étaient vivants mais ce n'était pas un amour facile. Etait-il trop vaste ? Pendant des années et des siècles, ils s'étaient démenés à ternir l'image de mon amour. Ils n'y sont point parvenus. Et l'amour lourd que je leur por-

tais pressentait déjà l'unique, la merveilleuse époque de facilité qui pour lui allait s'ouvrir. Ils mourraient tous et je pressentais l'amour de ces morts qui désormais devait m'en-gloutir comme le paysage crépusculaire engloutit la lointaine ombre d'un enfant. Je savais que le moment suivant devait m'offrir avec la vie amère également un alibi éternel. Et je suis trop faible, je l'étais toujours — continuait mon client — pour vivre sans alibi.

Eh bien, tout ce beau monde autour de moi tenait dans ses mains des papiers. Plus d'hommes ni de femmes : des mains, des mains comme autant de cris, une forêt de mains. Plus de mains — des papiers, des documents. Les documents les plus merveilleux qu'un Empire pouvait offrir aux humains. Chacun de ces sauf-conduits prouvait clairement que le Reich millénaire ne pouvait gagner la guerre, voire vivre une journée, si un seul cheveu tombait de la tête de son détenteur.

La belle femme du pharmacien, rombière à laquelle dans les temps révolus j'avais coutume de faire les yeux doux, forgeait des canons pour que continue le combat. Il était important, il était vital pour la puissance qui nous avait rassemblés, qu'elle ne soit pas dérangée même en cas d'urgence alarmante. Une petite fille blonde de treize ans était ramasseuse de vieille ferraille. N'y touchez pas — clamait son sauf-conduit — elle est sous la haute protection du Chef Suprême de la Garde. Et le vieux sénateur Gordon, Gordon qui — disait-on dans notre ville — de sa vie n'a pas couché avec une femme, lui qui, repoussé par la beauté, ne recherchait que la laideur et la misère pour les secourir et les perpétuer, lui qui — le savaient tous les pauvres de notre ville — se nourrissait de pain sec, on aurait dit de racines et d'herbes, pour distribuer le montant de sa retraite aux vrais et faux mendiant... Sa noble mission était reconnue, voire encouragée par l'occupant qui l'avait nommé principal responsable de l'Entraide Sociale pour notre province. Le vieux sénateur — haut titre et sac de misère jaune enfermés dans un squelette de postier, voûté et long, — le vieux sénateur élu, il y avait de cela trente ans, par

erreur, à la queue d'une liste nationale et messianique, à quoi pensait-il ? Les cadavres ont-ils une « entraide sociale » ? Peut-on pourrir de manière polie et impolie ? Le pourrissement est-il un processus ou un personnage qui distribuera une généreuse aumône à mes frères ? Et si c'était un personnage, comment le décrire, de quelles couleurs le parer dans le récit qu'il me faudra composer un jour ? La composition sur une décomposition ? Ce calembour vulgaire se défend-il tout seul ou faudra-t-il que je le défende, l'épée à la main ?...

Pourtant, je me suis aperçu que j'étais en train de projeter mes propres préoccupations dans le chef décharné du sénateur.

Il y avait des jeunes filles proprettes dont les hanches et les seins commençaient à s'arrondir. De vertes pommes qu'on s'apprétrait à cueillir. La jalouse m'a saisi de leur fin, de la flamme qui à ma place devait lécher à mort ces seins et ces hanches. Une jalouse plus forte que celle que je portais à leurs vies... De toutes ces filles en forger une seule, ôter un à un les voiles et les couvertures, boire le jus aigre; le boire jusqu'à la lie... La pensée était pour sûr plus enivrante que le « Dépucelage d'Astéroth » — poème que j'écrivais ou plutôt que je n'écrivais plus depuis des années... C'était donc ça, la trouvaille : ces filles de ma jeunesse allaient devenir sur-le-champ aussi anciennes qu'Astéroth et aussi divines. La Grande Concavité qui allait les engloutir ne serait-elle pas aussi cachée aux mortels que la demeure de la Déesse ?...

Je distribuais des sourires. Je ne brandissais pas de papiers. Mes deux mains vides étaient une trahison, la trahison envers l'espoir des autres...

L'oncle de Sulamith, le bossu aux quatre mille ans d'histoire sur son visage osseux était là. Il ne parlait pas la langue des seigneurs ni celle des paysans d'alentour. Ses cheveux étaient gris et noirs. Deux couleurs qui appelaient la fin, comme ma blonde chevelure, même si elle ne me sauvait pas, constituait un dégré sur l'escalier abrupt de la survie. Sous aucun ciel ce rabbin bossu n'aurait pu cacher ce qu'il était. Il m'adressa un regard plus lourd qu'une parole. Il ne demanda

dait pas ce conseil posthume que je lui adressai par pure cruauté : « Il faut prendre de faux papiers, se faire passer pour un des leurs... » Oh, je savais qu'il ne pouvait pas le suivre, ce conseil. Je savais que plus tard, le bateau parti, j'allais me souvenir de ma mauvaise parole, de cet air de supériorité arrogante que me dispensaient ma blonde chevelure et ma bonne, mon impeccable prononciation de la langue de l'ennemi.

Un train siffla. Ou était-ce la lointaine sirène d'une usine ? « Mettez vos bagages sur le bord de la place. Rendez l'or, les bijoux, l'argent. Les hommes à gauche — en rangs par cinq... » L'attente, encore l'attente. Tels les anges du Seigneur, les soldats casqués et irréels entouraient la place qui tremblait doucement. Une fois levées les amarres, lentement et posément le bateau se mit à glisser.

CHAPITRE III

La pierre couverte de mousse qui me servait de coussin n'avait été qu'un prétexte. L'immobilité de mon corps caché derrière la roche constituait une voie large et royale vers la survie. Une fois tue la toux fine des mitrailleuses, les heures caressaient le ciel comme des oiseaux noirs... De la profondeur de mon puits, plat comme une punaise, rien que deux dimensions, je regarde le ciel respirer calmement : Assassiner le ciel, voir le sang du ciel... Les images s'éparpillent et les mots jamais prononcés. D'un mouvement tellement furtif qu'il semble naître quelque part ailleurs, je dirige mes yeux vers la plaine. Je la vois de très loin, comme à travers l'autre bout d'une lorgnette. Une paire de chaussures d'enfant, une poupée restée intacte, un soutien-gorge en soie... C'est là que bat la source. Entre l'histoire aux portes à l'instant refermées et le musée non encore ouvert, ce soutien-gorge s'élève et froufroute

comme un papillon dans un *no man's land*. Vieille photo de famille que tout ceci : les grandes poupées de chair, le ciel et la plaine. L'enchantement s'en va et gicle la survie, comme une éclaboussure.

Le fleuve traversé à la nage à l'abri de la nuit, je me sens immortel. Une ronde nocturne dans les rues de la ville interdite. Les portes largement ouvertes, les habitations aux vestiges figés de vie s'adonnent au luxe de bêer très théâtralement. Lassé du théâtre classique, je descends sous terre où tout de même quelques êtres encore vivants croisent mon chemin. Le système des cachettes souterraines, pittoresques et humides, fonctionnait encore, au ralenti, il est vrai, comme un ressort cassé. Je portai un témoignage devant des témoins qui à leur tour — je le savais — ne tarderaient pas à disparaître et à enrichir mon témoignage futur. Le démon du commerce a la vie dure. Je réussis à vendre les quelques pièces en or qui, dans le fond de ma poche, constituaient le vestige des richesses passées. On me demanda de raconter « en détail » ce qui s'était passé sur la plaine. Ce qui leur importait, c'était la matinée, l'acte. Moi, je respirais encore les brouillards du crépuscule... La grande pierre et le fleuve me paraissaient tout proches, et la nuit. Les mitrailleuses du matin et les gens qui me posaient les questions n'étaient plus que les briques d'un monument que je ne devais jamais ériger.

Dans sa cachette souterraine Noëmi était là, endormie et intacte. Réveiller quelqu'un à qui je veux du bien m'a toujours semblé plus difficile que tuer. Pourtant, il fallait interrompre ce sommeil et se soumettre à la liturgie de la rénovation. Une dernière toilette — faite avec les moyens du bord. Nous allions nous immerger dans un monde qui n'était pas le nôtre. Comme dans une tombe... De faux papiers ? Le démon du commerce offrait encore ses services : un document infaillible attestant notre importance pour l'effort de guerre.

Contre une somme ridicule on voulait nous travestir en ouvriers ayant une valeur économique tout à fait incontestable. Les cachets de la Garde étaient là et ceux de l'Armée. Tout ceci dûment confirmé par la police d'Etat... Mais ces valeurs appartenaient au jour d'hier. Une seule valeur demeurerait sûre. Son cours à la bourse était fort élevé, mais nous avions été riches, jadis. Comme on offre un bijou précieux, avec une révérence courtoise, j'ai offert à ma maîtresse une mince fiole de cyanure.

CHAPITRE IV

Léon L., pour plus de commodité appelons-le LL, était le plus grand orateur que j'aie rencontré de ma vie. Il était l'orateur. Parmi mes aînés restait vivant le souvenir des grands harangueurs des foules d'Octobre. Garçon de dix ans, je rencontrais encore de gros commerçants, des hobereaux, des prêtres et des rabbins qui racontaient qu'en écoutant Lev Davidovitch ils s'étaient sentis entraînés par une force obscure, happés par une bête piétinant leurs intérêts, déchirant leurs convictions et leurs habitudes ancrées. Un vieillard — bâtisseur du Transsibérien, défricheur de forêts vierges, nanti par le Tsar d'une baronne à l'époque même où une vague de pogromes venait de ravager les villes d'Ukraine, affirmait qu'après une harangue de Trotski il était prêt à s'enrôler dans l'armée de Partisans qui venait justement de brûler son hôtel particulier et d'égorger ses chevaux de course.

Une autre histoire : Les détachements de la cavalerie rouge entraient à Odessa pour la délivrer de la terreur blanche. Etait-ce le génie des lieux ? Etait-ce le caractère solennel de la journée ou tout simplement s'agissait-il de l'effet produit

par la vodka ingurgitée en quantité respectable et l'estomac vide ?

Les vieilles traditions furent plus fortes que la doctrine nouvelle. Quelques-uns parmi les libérateurs s'étant fourvoyés dans les ruelles du quartier juif d'Odessa, ils y furent objet d'une ovation qui les laissa rêveurs. Nikolai Ivanytch — dit un des libérateurs à l'adresse de son sergent qui semblait grave et dont le cheval paraissait ivre — Nikolai Ivanytch, qu'allons-nous donc faire de ces citoyens de Jérusalem ? Est-ce qu'on y va ? — Mais bien sûr, les enfants, c'est là chose entendue.

Ce fut un petit pogrome et le lendemain ce fut un gros scandale. Lev Davidovitch passait en revue les troupes victorieuses. Il fit un discours. J'imagine à peu près ce qu'il put dire à ses soldats. J'en imagine plus difficilement le COMMENT :

— Je suis fier de vous, mes chers camarades. Le prolétariat mondial l'est aussi. En libérant Odessa vous avez hâté la libération de l'humanité tout entière. Toutefois, la formation politique de certains d'entre vous n'a pas encore atteint le niveau souhaitable. C'est facile à comprendre. L'exploitation tsariste et la guerre civile n'ont pas favorisé les études théoriques. Quelques-uns parmi nos glorieux camarades, sans doute poussés par l'enthousiasme dû à la victoire, ont accompli une action qui pourrait être la source d'un regrettable malentendu. L'Armée Rouge ne doit pas être confondue avec les bandes de Petlioura ni avec celles de Makhno. Par conséquent, il est indispensable que les camarades ayant procédé hier à un petit pogrome, soient pendus aujourd'hui même devant l'Hôtel de Ville. Comprenez-moi bien. Je ne peux ni les gracier ni même surseoir à leur exécution... Je vous le répète. Ils ont toutes les excuses, ces camarades égarés, je ne leur retire nullement ma sympathie et ma gratitude, mais une clémence mal placée pourrait prêter à équivoque. Je ne connais pas les coupables, mes services n'ont pas réussi à les identifier, mais je suis sûr qu'ils comprendront eux-mêmes la

nécessité politique qui me force à agir. Qu'ils se dénoncent donc eux-mêmes, j'attends...

Qu'en dites-vous ? — Nikolaï Ivanytch et ses cinq camarades n'ont pas hésité une seconde... Trotski serra la main de chacun d'eux, après quoi ils furent pendus dans une ambiance de liesse. Des oiseaux sortis des paraboles populaires, il s'agissait probablement de corbeaux, croassaient autour des têtes des pendus et dessinaient des cercles noirs et brunâtres. Et ces cercles devenaient de plus en plus petits, de moins en moins réels. Jusqu'à ce que cercles et têtes, têtes et cercles, fussent entrés dans le royaume des signes sténographiques, dans l'abrupt royaume des points.

Enfant, j'accueillais ces récits avec un rien de scepticisme. Les miracles auxquels j'étais enclin à prêter foi n'avaient rien de commun avec l'art oratoire. Mon attitude envers la doctrine messianique qui avait hypnotisé mes aînés avant de les dépouiller de leurs terres et de leurs haras était froide. Je n'ai jamais entendu Trotski. Le fait qu'il ne croyait pas en Dieu en faisait pour moi un être on ne peut plus étranger.

Mais quand j'ai entendu pour la première fois Léon L. parler en public, j'ai compris que les récits de mes oncles pouvaient être vrais. Jusqu'alors ignorée, une voie nouvelle que la force interne de l'homme peut emprunter, se révéla tout d'un coup à mes yeux.

Depuis ma petite enfance je connaissais Léon L. qui, lorsqu'il dînait chez nous, était capable de dévorer deux poulets entiers et de vider cinq bonnes bouteilles. Il était un ami de mon père et me prenait sur ses genoux. La fumée bleuâtre de ses cigares entourait sa crinière d'une auréole épaisse. Pendant longtemps je ne discernais pas la couleur de la force qui — je le sentais — débordait de tout son être. On lui connaissait des liaisons scandaleuses. Son nom était célèbre dans la capitale. Il avait une femme folle et insupportable qu'il avait épousée pour payer les dettes d'une jeunesse passablement orageuse. J'appris aussi plus tard que parmi ses collègues on se défiait du caractère un peu théâtral de son talent. Ses sor-

ties furieuses et splendides, ses belles violences — tout en restant des œuvres d'art incontestables — avaient coûté la tête à plus d'un des clients qu'il défendait devant des Assises bourgeois et hostiles... On médisait sur son amour de l'argent. Le chiffre de ses honoraires — aux dires de ses concurrents — correspondait bien à la qualité de son travail, mais non pas à l'efficacité de son aide... Pendant longtemps ces racontars de vieux messieurs me laissaient superbement indifférent. Ensuite — notre amitié commença.

Une réunion eut lieu à la loge présidée par mon père. Une soirée qu'au départ rien ne devait distinguer des autres, soirée consacrée à la collecte de fonds pour un théâtre devant monter les pièces de nos classiques. J'étais là. Je tenais à promener la fraîche importance de mes dix-sept ans, peut-être aussi à trouser quelques apprenties actrices qui — espérais-je — ne manqueraient pas d'être impressionnées par mon nom bien sonnant, si ce n'est par ma mélancolie étudiée et par ma passivité dans les jeux amoureux.

Fumant de longues cigarettes, regardant discrètement ma montre, j'avais supporté les quelque dix discours entrecoupés des citations des classiques qu'on s'apprêtait à nous jeter en pâture, quand on annonça le onzième, le dernier orateur : Léon L. monta à la tribune improvisée afin de démontrer qu'il était indispensable que notre ville eût son propre théâtre. Et tout d'un coup se sont rallumés dans ma mémoire les vieux récits sur Lev Davidovitch. Est disparue la barrière qu'avec peine je dressais entre mon spleen préfabriqué et le public. S'agissait-il donc de théâtre, toujours de théâtre ?... Les bosses du génie sur le front haut et bombé de Léon L. langaient des flammes. Je ne faisais plus qu'un corps avec la foule éblouie et subjuguée. J'étais prêt à renoncer à mes amours, à ma solitude, à mes routes personnelles et perdues, pour entendre les pièces d'Anski et de Peretz, dans le théâtre que nous allions construire. J'étais même prêt à renoncer à mon cheval. Et il avait des yeux uniques, mon cheval. Ils rayonnaient de bonté et de tristesse comme les yeux d'une vache philosophique

menée à l'abattoir à l'heure du crépuscule. Et rien ne compait plus que ce théâtre céleste qu'était en train de voluptueusement décrire le vieil ami de mon père. Etais-ce le son métallique de sa voix, le choix des images, était-ce la rigoureuse et puissante harmonie entre la pensée et l'expression ?... Je n'aurais su l'analyser, mais j'étais vaincu...

A la sortie, j'ai rejoint LL. Il ne fut pas insensible aux flatteries. Mes paroles lui firent un plaisir visible. C'était moi qui lui exposais maintenant toute l'importance de notre tâche, tandis que le vieux Monsieur, à travers un sourire plein de malice, affichait une indifférence toute royale : « Penses-tu vraiment que cela pourrait servir à quelque chose d'avoir un théâtre dans ce bled ? ... Nous avons déjà des hôpitaux pour les pauvres, plusieurs orphelinats, une institution qui s'occupe de doter les jeunes filles déplumées et mariables... Un théâtre créé par des philanthropes et adapté à leurs goûts ? Laisse-moi rire. Après Dantchenko et Meyerhold, après Wakh-tangoff et Stanislavski ?... C'est vrai... Tu n'as pas connu le Pétersbourg de 1900. Mais tout de même ! A ton âge, un garçon qui n'est pas tout à fait stupide peut bien s'enthousiasmer pour le drame, entends-moi bien, pour les pièces écrites. Il DOIT s'enthousiasmer pour les actrices. Mais le théâtre...

A propos, Boris, si on passait ensemble à l'*Ours Blanc* ? Je n'ai pas envie de rentrer chez moi. Arrive un moment où l'on ne peut plus considérer son propre intérieur que comme un cirque. Et le cirque, en ce moment, ça me dit encore moins que TON théâtre...

Nous avons passé la nuit dans une boîte tzigane et abreuvé de Martell notre amitié fraîchement née. Ce Martell ne semblait nullement dépaysé dans notre contrée septentrionale.

Plus tard, j'apportais dans notre amitié pas mal de choses que j'ai crues être les meilleures de moi-même et qui n'étaient que le reflet de la pensée des autres; tout ceci n'étant point exempt de prétentions : J'ai parlé à Léon L. d'Artsibachev, des modernistes, des surréalistes. J'ai développé des théories pansexuelles et décris des « paysages organiques ». Il s'agis-

sait là, en l'occurrence, d'un plagiat; il est vrai d'un plagiat avoué. Le nouveau Moyen Age y passait et mes enchantements cabalistiques. Mes promenades dans les cimetières abandonnés et sur les terrains vagues, mes pérégrinations *ad limina*, les semaines passées à la cour de quelque saint thaumaturge, de même que les journées de débauche qui pour moi était l'expression uniquement possible du sacré. Il me faisait parler. Il essayait de me faire écrire. L'admiration que je vouais à Léon L. n'était pas feinte. Le fait qu'il s'en rendait compte m'ouvrirait son amitié. Mes emportements juvéniles, je les traitais moi-même avec plus d'ironie que lui qui essayait de me montrer leur valeur intrinsèque. Si l'un de nous deux péchait par esprit journalistique et cédait à la facilité de railler les passions, ce n'était certainement pas le vieil avocat. Dans sa grande bibliothèque on servait du thé chinois exagérément, irréellement parfumé.

Quand notre terre qui au long de l'histoire n'avait été qu'un aimant attirant les pogromes, commença à subir le pogrome définitif, Léon L. fut nommé le chef de notre commune. Dans son cabinetridicullement somptueux aux lourds rideaux et aux tapis moelleux couleur rouge sombre, le roi de la ville interdite était entouré des égards particuliers des spécialistes envoyés dans nos régions. Il devait livrer de l'or, des fourrures, des services de porcelaine, ainsi que du vrai thé et du vrai café qui cruellement faisaient défaut dans cette période d'insularisation forcée; des femmes et des hommes aussi. Sa comptabilité n'était pas exempte de grandeur. — Nous ne vous demandons cette fois qu'une bagatelle — annonçait avec un sourire un petit sergent de la Garde — huit cents hommes au-dessus de soixante ans. Ils devront se trouver à la gare avant demain soir. Vous avez tous les pouvoirs et notre confiance en sus. Vous comprenez bien que si la marchandise n'est pas livrée, nous aurons des ennuis de la part de l'usine et vous comme nous. Et alors nous prendrons nous-mêmes ces huit cents et quelques centaines en supplément.

Alors le vieil avocat s'exécutait. Il conférait avec ses colla-

borateurs, transmettait et signait des ordres, maniait des papiers. C'est grâce aux soins de la Milice intérieure que la parole devenait chair et la chair — fumée.

La progression rythmique de l'œuvre mortuaire, sa comptabilité pathétique et muette, entouraient le vieux Monsieur d'une réelle majesté. Lorsque je lui parlais à cette époque, je voyais se dérouler devant mes yeux les séquences cruciales de notre longue histoire. Quand j'entrais dans son cabinet de travail où il célébrait ses offices entouré d'une garde bouffonne de miliciens — faux militaires et vrais croque-morts munis de pauvres matraques, — il renvoyait les autres. Recommençaient nos bavardages de jadis. Dans le contexte fourni par le temps présent, ils devenaient pitoyables comme le sexe d'une jolie femme, rasé avant une opération chirurgicale, dans l'éclairage cru d'une clinique... Nous l'avons senti tous deux et peut-être même conçu la même image.

Un soir, me voyant entrer, Léon L. se souleva pesamment de son fauteuil : Je ne souhaite plus qu'une chose dans ma vie qui va s'achever bientôt — fit-il — une seule chose : me retrouver dans ma propriété de campagne et longer en flânant le grand étang. Sentir l'odeur des plantes aquatiques.

Ce n'est point cet amour soudain de la nature qui m'a frappé, mais son expression tellement laconique et directe. Les murailles nous cachaient bien le large paysage, mais en revanche — malgré notre urbanisation imposée — nous devions nous-mêmes partie intégrante de la nature d'une manière plus que jamais palpable. La famine mortelle et la mort hantaient nos yeux. Au milieu de la rue on heurtait du pied des cadavres recouverts de vieux journaux. Les processus élémentaires, le pourrissement, la combustion, la transformation des sèves vivantes en liquides morts accaparaient nos sens. La cohabitation fraternelle avec les rats, les poux et les punaises ouvrait nos yeux à la nature universelle du grouillement — cette destinée commune et peu glorieuse de la matière vivante. La proximité physique du feu et de la pourriture qui avaient déjà notre peuple, nous faisait plus directement par-

ticiper au souffle de l'univers. Et puis, en cette période de siège, nous autres qui n'avions pas encore faim, nous avons fait l'amour comme des possédés. Chaque nouvelle journée était un dépucelage dans les chairs cachées du temps qui s'apprêtait à nous engloutir. Chaque dépucelage — était un Nouveau Jour, comme un clou de plus enfoncé dans la peau de notre durée tenace. Jamais avant, le ciel, le ciel pâle de nos septentrionales contrées n'avait été aussi charnel. On pouvait l'écorcher à vif, ce ciel qui nous tuait de mille morts, qui nous tuait AUSSI en nous lançant des flèches de froide volupté. Des univers y passaient et des dizaines de filles.

Au printemps de belles violettes vont pousser,
Elles vont pousser au-dessus de nous

annonçait une chanson automnale.

— Vous allez bientôt flairer l'odeur des violettes par la racine — nous rassuraient des soldats amicaux en trinquant avec nous, avant d'enlever, qui un tapis persan, qui une pièce d'argenterie ancienne.

J'étais sur le point de communiquer à mon vieil ami ces remarques sur notre participation intensifiée à l'œuvre du Créateur-Destructeur, quand — ce qui n'était point dans ses habitudes — il me coupa la parole :

— Excuse-moi, mon cher, mais ce soir il m'est difficile d'écouter des variations. Le thème principal me suffit, j'entends, ce qui se passe, ce que nous faisons et ce que nous ne faisons pas. La notion de « responsabilité »... Que ce mot est laid ! Quelle chance que je n'y croie pas... à cette notion. J'ai été trop longtemps défenseur pour m'y laisser prendre... Faudrait-il pouvoir se battre, se battre avec nos mains ? J'ai fait des bêtises, peut-être même des crimes. Soit. D'ailleurs, il n'y a pas de peut-être. Je pourrais prononcer un réquisitoire, le plus formidable de ma carrière, contre ce que je fais et ce que je suis devenu. Pour ma défense, rien, rien sinon la certitude que j'ai acquise passablement tard : les êtres n'ont pas

de pire ennemi que l'Etre. Je les libère donc, ceux d'entre eux qui me sont particulièrement chers, je les libère donc de cet ennemi éponyme.

Il fit une pause... J'essayais de placer une parole, mais il suivait sa pensée : A quoi reconnaît-on un être humain, un *homo sapiens* ? A ce que même en s'y efforçant, il ne saurait cracher à son propre visage... Toutefois, peut-être n'est-ce pas tellement impossible ? Il faudrait étudier la mécanique, l'hydraulique et disposer d'un torrent de crachats suffisamment puissant, d'un système de tuyauterie... Voyons...

Ces termes scientifiques me firent penser aux singulières qualités d'esprit de mon ami... Cet humaniste qui maniait avec aisance une bonne dizaine de langues savait faire, le cas échéant, des incursions triomphales dans le domaine des sciences dites exactes. Assurant la défense dans un trouble procès d'empoisonnement, Léon L. — ayant couché avec l'accusée — s'était mis une fois à étudier pendant des mois la chimie, pour pouvoir le jour de l'audience confondre les experts les plus chevronnés en la matière.

— Tu te souviens — continuait LL — un an avant guerre l'université de Harvard m'avait offert une chaire. Je serais aujourd'hui là-bas, en train d'imaginer ce qui se passe ici et en train de guerroyer contre mon doyen. Je ne suis pas parti, car je ne voulais pas devenir professeur. Pas encore. Question de vanité. Peut-être aussi à cause de ma femme que je déteste et que je me suis habitué à maltraieter, moralement s'entend... En Amérique il aurait fallu que je la mette dans une maison de santé et ça me déplaisait : Trahir une folie devenue propriété commune du ménage. Quelle bassesse ! Or, crois-moi, je suis content que les choses se soient passées comme elles se sont passées. Que je sois ici, avec toi, avec vous tous, avec NOUS tous. Je ne voudrais pas être sans nous. L'absence seule aurait été un crime, un crime impardonnable. Et puis encore : au soir de mes jours, faire du théâtre, du bon théâtre. Que dis-je, vivre le meilleur théâtre du monde. Car, mis à part quelques détails techniques, je joue le rôle, non, je suis, je

suis devenu... le Chef de la Sainte Communauté... mettons de Francfort à l'époque de la peste noire. Le nouveau Moyen Age. Et tu dois admettre que nos gardiens ont préparé les décors rêvés...

Il prit un volume de Heine : *Le Rabbi de Bacherach...*

Quand nous levâmes nos têtes d'au-dessus du livre, il me retint d'un geste : Attends... Il y a encore une bouteille dans cette armoire.

Ceci se passait au mois de mars qui, froid et grisâtre, se confondait avec l'éternité.

Maintenant, après ma matinée passée sur la place au bord du fleuve, je rencontrais à nouveau LL. La plus grande partie de ses troupeaux était restée sur la place. Il ne me demanda pas de détails. Son service de renseignements fonctionnait encore, peut-être grâce à quelques misérables miliciens réchappés de la fusillade et ne sachant pas vivre sans l'*« autorité constituée »* que représentait malgré tout mon vieil ami. Nous étions assis tous trois dans un caveau confortablement meublé. Dans les candélabres en cuivre sombre se consument les chandelles. Nous étions comme dans un temple. Tout ceci était amer et atrocement beau. L'heure pressait. Je savais que LL devait être le dernier de ceux auxquels je parlerais ainsi dans le monde que je m'apprêtais à quitter. Nos adieux n'avaient rien d'inédit. Il m'a embrassé sur la bouche. Il a embrassé Noëmi, non sans lui caresser au passage la poitrine, dure et abondante. Il ne se donnait pas la peine d'écarteler la solennité. En me donnant cette peine, en comprimant mon souffle qui se fit soudain lourd et rapide, j'admirais encore son savoir-faire. Le vieil avocat ne craignait pas le pathétique :

— Mes enfants, vous partez, et, ma foi, vous faites bien. Nous tous qui restons ici, nous allons crever dans les semaines à venir. Je ne dis pas que cela ne soit pas dommage. Enfin, dompteur de ma propre chute et de la vôtre, j'aurai peut-être encore l'occasion de la sculpter, cette chute, de l'apprivoiser

comme une chèvre. Et elle viendra à moi pour se nourrir dans mes mains.

De vous qui partez, quelques-uns vont survivre peut-être. Je n'en suis nullement sûr. Mais si cela vous arrive, souvenez-vous de tout, souvenez-vous bien. Votre vie ne sera pas une vie. Etrangers, vous allez le devenir à tous et à vous-mêmes. La seule chose qui compte, qui va compter, c'est la vertu des témoins. Soyez témoins et que Dieu vous garde...

Patiemment, avec des mains qui ne tremblaient pas, Noëmi commença à découdre de mon complet gris et de son tailleur gris, les étoiles jaunes du roi-poète.

CHAPITRE V

Celui qui écoute enchaîne : La terrasse autour de nous avait commencé à se vider. Mes yeux errants butent contre un groupe. Ils sont là, quatre ou cinq, une petite forêt de coudes appuyés sur la table. Mains jaunes. Doigts crevassés, avec des nœuds qui courrent l'un après l'autre, qui se poursuivent, qui sautent. Mains de pauvres. Des coqs fiers, mais déplumés, tuberculeux et tristes. Sans bouger de leurs places, ils tournent autour de... Autour de qui ou de quoi ? — C'est le Tricoteur. Il est arrivé à Paris comme eux, il y a une quarantaine d'années. Mais il n'est pas anguleux, lui. Fait tout de rondeurs, de demi-sourires, ce corps se réalise et s'affirme à force de petits plis bienveillants, d'astuces arrangeantes. Le Tricoteur a perdu son âme à ses propres yeux, mais il a réussi. Sa petite fabrique marche. La faim pour lui n'est qu'un souvenir. Son fils de douze ans sera normalien. Il est déjà ministrable, ce fils. Ce que le Tricoteur dit de la peinture, n'est guère plus éloigné du noyau que leurs discours, à eux. Ils le savent et ce savoir est comme un mal honteux. Leur fierté est agressive. Celle du Tricoteur est discrète; elle sourit. Va-t-il acheter un tableau,

un demi-tableau, cinq pour cent d'un tableau ? On n'en est pas là. La question n'a même jamais été formulée. On piétine. On est en train de forger une théorie sur l'art sacré et l'art profane... L'abstrait ? — prononce le Tricoteur. — Le vieux Moïse, sculpteur de pierres tombales dans notre petite ville, en faisait déjà. Et il faisait mieux, croyez-moi, que la plupart de vos faux prophètes, tout en ne connaissant pas le mot...

Les auditeurs sont mal à l'aise. Dans le tréfonds de leurs coeurs ils approuvent le fabricant. Leurs sensibilités sont comme jumelles. Mais quelle douleur que de se sentir d'accord... On passe. On se tait. On reparle. Ils condescendent à discuter. Leurs arrière-pensées et leurs arrière-sentiments sont clairs au Tricoteur, mais cette vérité, il n'en veut pas. Il se baigne dans son état de mécène. Un seul parmi les peintres ne semble pas participer à la course immobile. Georges sort son calepin et griffonne quelque chose que les autres ne sont pas censés apercevoir. Et puis, toc ! — comme d'un tremplin il saute au beau milieu de la conversation. D'un mouvement brusque il arrache une page de son calepin et la tend au Tricoteur : — Je vous ai fait un petit portrait, mon très cher. Oui, comme ça. Chez moi c'est instinctif... Assis à ne rien faire, dès que les autres bavardent, je me mets à dessiner. N'importe quoi. N'importe qui.

Le sourire du Tricoteur se fige, pareil à une lampe jaune. Ce n'est pas un sourire gai : — Garçon, le tout pour moi. Evidemment.

Les doigts du Tricoteur continuent à fouiller dans son portefeuille. D'un mouvement ostensiblement discret il pousse vers Georges un petit papier. C'est un billet de cinq cents francs. Je regarde les yeux de Georges. Y a-t-il de la gêne dans ces yeux ? — C'est un éclat de soulagement et de bonheur très pur.

Les solennels porteurs des visages se lèvent, l'un après

l'autre, et traversent la rue pour se rencontrer à nouveau dans un sale restaurant et continuer les conversations commencées il y a un demi-siècle. Le garçon appuyé à une table savoure savamment l'immobilité du moment. Sa présence nous gêne. Un souffle à peine perceptible caresse les grands arbres du boulevard. Mon client regarde autour de lui, inquiet : J'ai peur des garçons de café. J'ai peur de tout, sauf de la mort et encore je n'en suis plus tellement sûr... La vie ici ? La vie tout court ? — On tâche d'accomplir les mêmes gestes que les autres et on les accomplit toujours plus mal que les autres. Et la lassitude s'accumule...

Consommé le départ des petits vieux, nous sommes devenus une île quelque peu indécente, des bêtes de somme volontaires, sur nos dos le récit qui ne faisait que commencer.

— Allons ailleurs, proposa mon client.

S'il est à Paris une vertu, c'est son indifférence. Le temps était mort. Les maisons de la rue de Rennes, les touches d'un piano sur lesquelles personne n'avait joué depuis l'éternité. Le bruit de nos pas dans le crépuscule était agaçant. Ile Saint-Louis, au-dessous de l'hôtel de Lauzun, un bec de gaz léchait la nuit dont la sève amère s'écoulait vers nulle part. Nous étions assis sur un canot renversé. Le fleuve était immobile. Un fleuve las, fatigué, essoufflé. Quelques rats attardés — tels de gros chars de combat — retournaient vers leurs garages. Enviant le renoncement, définitif et solide, de mon client, j'étais, quant à moi, loin de rester sourd à la voix muette de la ville. Je me voyais en train de remplir l'hôtel de Lauzun d'images longtemps caressées. Y collectionner des chairs et des souffles. Et que ce soit l'attente accomplie qui dispense la mort. L'accomplissement de l'attente ? Mon client ne semblait pas y croire.

— Et la fin de votre Léon L... ? Il ne répondit pas tout de suite. Le train devait se remettre en marche.

— Eh bien, je ne l'ai pas vue de mes yeux, cette fin, puisque nous sommes partis avec Noëmi, le lendemain, pour ne plus revenir. Mais plus tard, beaucoup plus tard, dans un

autre chapitre, on m'a raconté ses derniers mois et sa mort comme si j'y étais.

Après la matinée au bord du fleuve, la dernière que j'âve vécue dans notre ville, arrivèrent les camions. Un groupe spécial de nos miliciens — sous surveillance spéciale — était chargé de dévêtrer les cadavres, sans oublier cheveux et dents en or. La ville interdite ne comptait plus que quelques milliers d'habitants. Des vers enfouis dans une motte de fromage qui se mue en bois dur, qui se mue en acier. Telle une grosse tête sans corps, le Conseil de la commune continuait à siéger, entouré des miliciens rescapés. Leurs bâtons leur restaient, mais plus beaucoup de monde à frapper. Les murailles en forme de pierres tombales furent abattues et remplacées par des barbelés. Les vents caressaient notre dernière nudité, les quelques vieilles maisons auxquelles avait été réduite la bourgade. Cette dernière nudité ne pouvait guère être destinée à durer. Le temple du xv^e siècle, tout près du Conseil, fut affecté à l'emmagasinement des hardes dont on avait dépouillé les morts. Nuit et jour, de lourdes chaînes aux pieds, cinquante hommes y faisaient du triage. Le cliquetis de ces chaînes, on l'entendait depuis la maison du Conseil où au milieu des « douze » trônaît mon Léon L... On racontait qu'il se droguait. Personne ne le surprit jamais à le faire. Il réussit à dénicher une unique fiole de cyanure et la fit prendre à sa femme. S'agissait-il du sacrifice suprême ou bien au contraire, d'un acte de haine ? Qui jamais pourra le trancher avec certitude ? Le cyanure était devenu à ce moment cher comme la gloire.

Les vêtements des morts avaient déjà été emportés et les cinquante qui portaient des chaînes liquidés (le cliquetis familier s'étant tu, le large silence, le nouveau silence se devait d'apporter sur son dos quelque coquillage ignoré), lorsque le capitaine de la Garde, Werhahn, arriva dans une limousine noire et demanda à parler au Président. On ignore ce qui se passa dans le cabinet de Léon L... Le fait est là : une heure plus tard, l'officier bondit hors de la pièce, suivi de Léon L. qui criait : Je suis Président des cadavres, mon Capitaine, mais

ne croyez pas que c'est vous qui m'avez choisi ces fonctions. Je les ai choisies moi-même, il y a de cela de longues années, car il n'y avait pour moi rien d'autre à faire. Rien d'autre. Merci quand même.

Les douze conseillers furent pendus sur le balcon du premier étage. Ils étaient comme une anecdote. Ils se balançaient au gré des vents, les conseillers, comme douze manteaux noirs pendus à des cintres invisibles. Quelques instants plus tard, Werhahn ordonna le rassemblement des miliciens. Ils furent fusillés lentement, un rang après l'autre, et en voyant tomber leurs camarades, quelques-uns se mettaient à mouiller de peur. L'urine se mêlait au sang pour former des flaques de couleur imprécise... Léon L. regardait la scène et répétait son « Merci quand même, mon Capitaine »...

Comme il n'y avait plus de miliciens à qui donner des ordres, Werhahn demanda à Léon L. d'aller prendre dans sa voiture une valise en cuir. Il avait paru hésiter quelques secondes. Léon L. revenu, le capitaine ouvrit la valise à l'aide d'une petite clé et en sortit — devinez quoi ?... Il en sortit une belle chemise toute rouge, très large et très longue, une-chemise-dont-on-pourrait-vêtir-un-clocher.

— C'est un cadeau pour vous, dit-il à LL... Veuillez la mettre tout de suite... Il y avait aussi une couronne en papier mâché, et quand Léon se trouva dans cet accoutrement on le fit danser. Il commença par une valse, puis c'était un tango pendant lequel Léon, d'une manière on ne saurait plus suggestive, serrait dans ses bras une partenaire imaginaire. Il en était déjà à s'essouffler quand le capitaine demanda un peu de folklore. Dès ce moment-là les choses commencèrent à se gâter. Pendant la cosaque, les jambes de Léon s'embrouillèrent dans sa chemise. Il trébucha. Devant ses yeux émerveillés se construisit un poulailler énorme. Les barres en étaient de métal fluorescent. Une lumière aveuglante se répandait, mais où donc en était la source ?... Sur les barres se tenaient des poules violettes et des archanges graves et ailés. Tout ce monde entonna un choral, attaqua une symphonie stridente, aiguë comme une

lame qui s'échappait — ô merveille — de la gorge de Léon L. Il mit un temps à s'apercevoir que tout ce spectacle et toute cette musique sortaient de son propre être, de ses propres entrailles. Mais n'était-il pas, au contraire, le centre même de ce poulailler qui l'enfermait avec des barres fixées sur ses rétines ?

Si le poulailler est en moi, alors je suis grand, plus grand que la planète, se disait Léon L. C'est au fond ce qu'il m'avait toujours semblé. Mais si c'est moi qui me trouve à l'INTÉRIEUR de cette machine diabolique, qui alors m'y a enfermé et à quel moment ?

Le capitaine n'était plus seul à donner des ordres. Son ordonnance et quelques sous-officiers s'en mêlèrent. L'un d'eux demanda la kamarinskaïa russe, tandis que les autres préféraient une polonaise et quelques spécialistes voulaient à tout prix voir une danse bien juive : un mayoufess ou un rikoudékle. Le visage pâle de l'avocat devint rouge comme sa chemise et les veines de son front bleu-azur comme la Méditerranée un jour de soleil. Dans le tohu-bohu joyeux, on ne savait même plus qui avait lâché le premier coup de revolver, sobre et raisonnable, tel un pssst ! lancé par un maître excédé sur une classe d'enfants par trop chahuteurs¹.

1. Plus tard, beaucoup plus tard, dit mon client, quand la guerre fit place à l'accalmie factice de la terre, j'ai un peu réfléchi à la signification de la minute que je viens de vous conter. En tirant son coup de revolver, l'ennemi croyait accomplir une besogne relativement banale, annihiler une cellule de plus parmi les millions de cellules de l'organisme qu'il s'apprêtait à tuer. Mais sans le savoir, il avait visé juste, il avait visé au cœur du danger. Lorsque après des années, dans une des villes antiques de l'ennemi, on essaya de prononcer un jugement sur les avatars de l'époque, les voix de bien des peuples pliés naguère à la domination du vaincu se firent entendre. Avant d'aller à la potence les accusés eurent à subir, de leurs bances, les réquisitoires émanant de ces peuples blessés. On parla aussi — bien sûr — du laboratoire par lequel nous fûmes passés, nous autres, membres du peuple assassiné. Mais de cette salle solennelle, notre peuple était absent. On n'avait trouvé aucun disque pour faire retentir quelque chose qui eût ressemblé à sa voix. Le verdict fut sourd, et les potences — aveugles.

CHAPITRE VI

où on recule de six mois.

Si elle n'était pas encaissée, la Seine — fit mon client — Paris me serait plus fraternel...

Tout jeune, j'ai rencontré une image, sans jamais trouver la force de m'en débarrasser, d'en faire un récit, un poème, de la fixer. Le mal des comparaisons me rongeait. Ayant pensé pour la première fois le concept « humanité », j'ai comme entr'aperçu un modèle de verre du cerveau humain. Ce modèle comporte deux milliards de cellules, strictement identiques. Dans chacune d'elles, est enfermé un petit ver. Verdâtre, rose pâle ou autre couleur semblable. Le ver bouge, il noue et dénoue ses anneaux fragiles. Il fait comme chacun de ses deux milliards (moins un) de sosies. Seul le diable le sait, pour quelle raison il aimeraît briser la paroi diaphane qui le sépare de son voisin. S'il y parvenait, il lui ferait l'amour, ou peut-être le dévorerait-il, ou en serait-il dévoré, ou tout à la fois... Mais de toute éternité, jamais il ne réussira à briser le verre dont les éclats feraient couler son sang verdâtre. Sans fin il refera sa gymnastique absurde et restera solitaire (c'est le cas de le dire), mais parallèle, mais identique à ses deux milliards de voisins (moins un)... aussi « solitaires » que lui.

Toutefois, toutefois, si ma religion n'est pas mensongère, à la fin des temps, la Grande Main (celle-là même qui, au début de mon récit, tenait l'éteignoir en forme de pylône), la

Cette victoire posthume, les chefs de l'ennemi, tellement plus proches à présent de leurs victimes que de leurs juges, l'ont remportée grâce au sous-officier anonyme qui avait tué le vieil homme enveloppé de la grande chemise écarlate. Car lui seul aurait su parler.

Grande Main soulèvera le cerveau de verre et dans un jeu (que les Indiens nomment le « lila ») le lancera sur les carreaux... Le souffle me manque (le souffle poétique, cela va de soi), pour vous décrire les destinées des locataires, une fois brisée leur grande sphère diaphane. Rien qu'un détail : le Pékinois de service divin, le Pékinois cosmique leur pissera dessus, et la scène se trouvera ainsi enrichie physiologiquement pour ainsi dire, et aussi rapport à la peinture...

Le Messie aurait-il peur de la cellule hermétique, de la solitude, qui seule pourrait lui donner de participer aux destinées des humains ?...

Mais laissons ces tableaux d'Apocalypse ! Le petit épisode que je vous raconterai se situe quelque cinq ou six mois avant notre départ avec Noëmi et plus d'un an avant la mort de mon vieil ami Léon L. Veuillez m'excuser si je tombe dans un ton par trop épique. C'est le sujet qui m'y force :

Le peuple qui depuis des millénaires se vante qu'un jour sortira, et sans faute, de son sein un vrai Messie, en a extrait en attendant toute une pléiade de faux, de demi-vrais, de suspects. Vous connaissez aussi bien que moi l'histoire de Sabbataï Zevi, celle de Jacob Frank, sans parler d'un certain Karl Marx ainsi que d'une bonne douzaine de commissaires du peuple et de sous-commissaires.

Allons plus loin : Qui de nous — ne fût-ce qu'un instant — ne s'est cru Messie en chair et en os ?... Au XVII^e siècle, quand l'ataman cosaque Bohdane Khmielnitzki eut fait égorger, noyer et empaler quelques centaines de milliers d'entre les nôtres, le beau Sabbataï surgit à Smyrne, promettant aux cadavres justice et résurrection; les millionnaires qui vivaient dans des contrées tranquilles, telle la Hollande, vendaient à vil prix leurs maisons pour rejoindre Celui qui avait été annoncé. Ces armateurs sérieux et entreprenants, ces négociants d'envergure, montaient sur les toits de leurs demeures ancestrales et attendaient le vent, la tempête divine, qui — en un clin d'œil — devait les porter aux pieds de leur Messie. Il paraît que le vent béni ne vint pas. Une fois consommée la

trahison de Sabbataï, une fois le Messie coiffé d'un turban vert et bombardé par le sultan chambellan à la cour selon les uns, gouverneur d'une île égéenne selon les autres, la majorité de ces armateurs et négociants s'en retournèrent vers leurs négoces. Certes, ils reconquirent les fortunes dilapidées sous le signe et, en quelque sorte, en l'honneur du Messie. Mais une blessure a subsisté, une blessure de plus qui se perpétua dans leurs enfants.

C'est à l'un de nous, à un grand de notre peuple, qu'échoit l'honneur d'avoir créé le Golem — ce formidable monstre en argile, dont la force meurtrière était censée suppléer à l'absence d'âme divine. Il est juste de rappeler que cette force brute ne devait en principe se mettre en branle qu'au service de notre peuple et au détriment de ses assassins. « En principe » seulement. Car en fait, comme vous ne l'ignorez pas, la chose ne s'est pas passée sans quelques complications bien regrettables. D'un instrument docile au service du Saint, le Golem se mue en une brute déchaînée qui assassine ceux-là mêmes qu'il devait protéger. Et pourquoi ? — Eh bien, à cause d'une nostalgie sauvage de l'âme qui au départ lui avait été refusée. Cette nostalgie, cette noble douleur causée par le vide, ne vaut-elle pas d'ailleurs une âme réelle, une âme bien présente ? Au fond, le Golem devient assassin par une sorte de sentimentalité, un besoin sourd de bonté. Le Golem n'est ici donc que l'envers, que l'*« autre face »*, que la *« sitra akhra »* du Messie. Il adresse des reproches, quelque peu justifiés, à son vénérable créateur, le grand rabbin de Prague, pour l'avoir sorti du néant sans le doter de ce discernement primaire entre le sombre et le moins sombre, le cruel et ce qui l'est moins, entre le bien et le mal enfin, qui — en pleine justice — ne saurait manquer même à la plus vile des créatures. J'avoue franchement que devant ce dialogue entre le Saint terrifié par les conséquences de son acte créateur et son Golem souillé de sang, c'est vers le Golem que va tout d'abord ma pitié.

Ainsi, depuis des siècles, de faux messies et des golems

plus ou moins sanglants sortent de nos entrailles; mais avez-vous jamais imaginé ce que donnerait un jour leur croisement? C'est dans les périodes d'extrême détresse que l'apparition des uns et des autres se fait le plus fréquente. Or donc, écoutez :

Au début de la période où se situe l'histoire « de la queue et de l'art de comparer », il y avait dans notre province un homme nommé Garine. Etait-il négociant ou armateur? — Je ne saurais vous révéler sur sa vie antérieure que quelques détails tout à fait incomplets. Il collectionnait les affaires et les voyages. Il s'occupait d'or et aussi des gens et des objets qui avaient trait à l'or. Il savait le manier, son or, comme un musicien habile manie sa harpe et un poète son rêve. Il savait le manier, comme un rêve, un rêve décisif, manie ses poètes. Il y avait aussi des chèques (d'aucuns disaient même : « sans provision »), des traites, des titres, des coupons, des devises, des cotes, des télégrammes — toute une vaste contrée en or bien brillant où pouvait se mirer toute une vie. Tout cela saupoudré d'une sensualité quelque peu suspecte. Un homme parmi ceux qui ne sauraient considérer une poire que comme une pomme légèrement perfectionnée. De gros livres des comptes courants avec leurs dos puissants vert foncé — faune antédiluvienne, faune lunaire ayant à son service toute une armée de petits clercs noirs, agiles et desséchés, — dormaient sur leurs vastes rayons d'un sommeil hanté par de cruels paysages et par des horizons infinis.

L'occupant arrivé, les premiers cadavres, encore un peu irréels jonchant les rues autour du château qui dominait la vieille capitale du pays, les funérailles célébrées selon nos rites antiques et suivies par des pleureuses, le combat commence entre mon Garine tel qu'il était jusqu'alors, sa quotidienneté révolue, et sa blessure secrète. Comme Jacob, il lutta toute une nuit contre ce qui lui paraissait être sa médiocrité passée — foncièrement fausse, croyait-il — et imposée par les autres et par une époque démesurément calme. Au petit matin, nous naquit un sauveur de plus. Garine le riche,

Garine le chevalier d'industrie, Garine mobilisa ses millions pour pénétrer chez le Gouverneur général. C'était un tour de force peu commun même en ce temps qui nous déshabituait des choses communes. Le Gouverneur général pouvait bien prendre les millions de Garine sans pour autant recevoir un membre du peuple impur au château des anciens rois du pays. Il pouvait dépouiller Garine et le tuer sans en rendre compte à personne... Oui, mais Garine brandissait non seulement ses propres millions, mais aussi la promesse de milliards faciles. Pour arriver à ses fins il soudoyait les laquais et les laquais des laquais. Le résultat dépassa ses espérances les plus osées : dans la grande salle, devant des portraits d'ancêtres qui n'étaient pas les siens, le faux roi insuffla au faux Messie une fausse religion : C'est le travail, oui, parfaitement, c'est le travail qui pourra vous sauver, vous et les vôtres — dit-il. — Ni vous ni vos pères ni vos aïeux ne saviez ce qu'est le travail, oui parfaitement le travail, l'ouvrage bien fait. Quand vous l'aurez appris, mes hommes n'auront plus aucune raison de vous tuer... Le visage glabre du Gouverneur était comme une clairière, sous le soleil, au milieu d'une forêt inconnue. — Cessez d'être des parasites, car autrement, sous peu, vous cesserez d'ÊTRE ! — ajouta le Gouverneur et il congédia Garine qui, le jour même, fit parvenir au château une caisse de joyaux très anciens... accompagnée d'un aide-mémoire sur la mobilisation pour le travail des populations visées.

Et Garine qui croyait avoir acheté de la sorte, pour quelques mois, sa sécurité personnelle, fit son possible et son impossible pour faire participer les siens à la certitude insufflée par le Gouverneur. Muni de laissez-passer impressionnants et de sa volonté aveugle, il voyageait, comme jadis entre les capitales du vieux et du nouveau monde, entre les petites villes de notre province. Il traversait la basse plaine où des paysans haineux aiguisaient leurs couteaux. Précédé de sa légende, impitoyable commis voyageur en faux espoirs, d'une vieille bourgade à l'autre et il allait rassemblant les anciens,

les influents, les riches qui devenaient ses agents et prêchaient à leur tour le Travail comme le seul, comme l'inaffordable moyen de survivre.

Partout, les « Ateliers de Travail Garine » surgissaient, comme des champignons dans les humides forêts de la Polésie. On y produisait toute une gamme d'objets plus ou moins absurdes : des corbeilles, des brosses, des gants, des poupées de chiffons, qui devenaient plus précieuses que des émeraudes, des perles ou de l'or. Il fallait de l'influence, du pouvoir et de l'argent pour faire accéder les fils et surtout les filles à cette communauté du travail salvateur. Les filles choyées, les plus belles filles du peuple millénaire, leurs parents les envoyayaient dans les phalanstères Garine où — tel un elixir — au compte-gouttes et pour beaucoup d'argent, on distribuait les documents de la survie. Les cachets Garine, les documents Garine devaient remplir d'air pur les chambres à gaz et désarmer les mains chargées de revolvers. C'est bien de travailler pour l'armée — disait-on. — C'est mieux de laver les latrines et de vider les crachoirs dans une caserne de la Garde. Mais la certitude, la garantie, on ne les trouve que chez Garine... On payait de grosses sommes, on apportait ses propres machines, de la laine, du bois et du coton, pour participer à l'office de la survie célébré dans les maisons Garine.

— Dois-je me vanter de ma perspicacité ? — dit mon client. Ce n'était pas de la sagesse, plutôt... manque d'expérience. Mes yeux n'étant point obnubilés par trop d'images du passé, une situation sans issue aucune, une chambre hermétique sans fenêtre ni même le moindre trou, ne me semblaient nullement inconcevables. Et d'ailleurs — dans les yeux un peu mongols de mon client je crus apercevoir un sourire très léger — et d'ailleurs, la fenêtre, l'idée même de fenêtre, n'est-elle pas le contraire le plus absolu de l'idée de maison ? Or, le désespoir est une maison...

Quoi qu'il en soit, contre tout et contre tous, je n'ai pas cru à l'efficacité magique du message Garine. Ce scepticisme

sacrilège n'était pas fait pour augmenter le nombre de mes amis.

Pourtant, tout en me tenant à l'écart moi-même, je fis entrer Noëmi dans les ateliers. Il y avait sans doute un fond de méchanceté dans cette démarche. La princesse d'Israël aux mains très blanches devait passer de longues journées avec une aiguille devant une table, telle une pauvre cousette. Si elle m'en avait tenu rigueur, l'« opinion publique » aurait crié au sacrilège. Aux yeux de tous, j'agissais de mon mieux pour assurer son salut en négligeant le mien. En même temps, je gardais mes journées libres, ainsi que mes nuits. Mon calcul caché, mon machiavélisme somme toute assez innocent (puisque'il n'y avait pas de remède, même les maisons Garine ne pouvaient être sérieusement nuisibles) n'étaient pas sans faille. Au bout de douze heures passées devant une table de couture, Noëmi fit une crise de larmes. Elle me criait : Toi, tu persistes à garder ta liberté, à ne rien faire, à écrire tes poèmes suspects — ne le nie pas ! Ils sont tous contre moi, je le sais sans même les avoir lus. Et tu m'envoies dans cette usine pire que toutes les chambres à gaz. Je ne veux pas !

— C'est pour ton bien. Aussi longtemps que je suis en vie, je veux accumuler pour toi un maximum de chances. Et puis, toutes tes amies y sont : la fille du grand rabbin, la fille du Maître V..., la jeune baronne de G... S'ils étaient là, tes parents t'y auraient envoyée..

J'avais choisi les noms qui constituaient le meilleur alibi possible pour la contrainte sociale que j'imposais à Noëmi et que, pour la première fois, elle devait subir dans sa seizième année. Mais cette énumération n'était point faite pour calmer la flamme noire qui sifflait, qui sifflait en crachotant la haine. Les noms des jeunes compagnes de Noëmi pour moi évoquaient autre chose, en effet : des peaux soyeuses, des plis secrets, l'aigre douceur des aisselles, des corsages savamment dégrafés, une collection de moments dont chacun valait jadis l'éternité.

J'ai aisément imaginé, mais trop tard, ce qu'avait pu

penser Noëmi : voilà qu'il me range, qu'il me catalogue, qu'il me compare...

Mon souci de sa sécurité constituait une sorte de trahison envers la communauté de notre destin qu'elle ne voulait imaginer que différent de celui des autres. C'avait été pendant une soirée de novembre — noire, et vide, et très calme — il n'y avait de cela que trois semaines — que j'avais transformé en femme cette petite fille qui maintenant se cabrait contre ce qui lui semblait être ma première trahison.

J'ai moulé ma paume autour de son sein : Il FAUT que tu restes chez Garine, dis-je. De toute manière, ce ne sera pas très long.

En effet, ce ne fut pas très long : quelques semaines plus tard, la nouvelle arriva comme un épervier. La « grande action » devait commencer. Les collaborateurs de Léon L... préparaient fiévreusement d'interminables listes : des vieux et des jeunes, des productifs et des improductifs, des ouvriers et des intellectuels. Quelle qualité, personnelle ou sociale, devait cette fois prémunir contre ce qu'on appelait pudiquement « transport vers l'Est » ? Là-dessus on n'avait pas une idée mais mille, et toutes étaient contradictoires. Un jour, ce devait être aux secourus de l'Aide sociale d'entreprendre le grand voyage. Les foules affamées qui, deux jours avant, mendiaient des bons pour un maigre repas, assiégeaient à présent la maison du Conseil en étalant une richesse factice et en exigeant d'être rayées des registres de cette Aide jadis implorée. Un autre jour, quelqu'un de bien informé rappelait la haine affichée par l'occupant envers les détenteurs de richesses. Les gros commerçants se déguisaient en ouvriers, enfilaient des vareuses et se coiffaient de casquettes. C'était aux enfants en dessous de six ans de partir pour des colonies de vacances sans retour : le jour même une longue queue de quémandeurs envahissait le bureau d'état civil pour y faire maquiller les actes de naissance. Il n'y avait plus, désormais, dans notre ville, d'enfants en dessous de six ans. Le cas échéant, même un nourrisson pouvait prouver qu'il était né avant guerre.

Une semaine plus tard tous les stocks de henné furent épuisés, à la nouvelle que c'étaient les vieux qui seraient transportés dans des maisons spéciales de repos. Le guignol tournait à vide. Toutes les nuits je prenais des nouvelles chez Léon L... qui m'avouait son ignorance : la « grande action » se prépare — disait-il — mais je ne saurais te dire qui sera frappé. Peut-être nous tous ? Pas encore peut-être ? Et il revenait à ce thème du théâtre qui était comme le symbole de notre amitié : au fond, quelle reconnaissance nous leur devons, quelle reconnaissance je leur dois, moi, à nos anges exterminateurs... Le mot « cosmique », je ne l'aime guère, mais il est parfois difficile de s'en passer. Je dis donc que nous leur devons de la reconnaissance, bien plus, de la soumission, pour toute cette mise en scène « cosmique ».

Il poursuivait sa réplique avec une volubilité un grain trop lourde : L'univers tout entier, avec sa Voie Lactée et toutes ses astronomies internes et externes, avec nos « connaissances » et nos « sentiments » par-dessus le marché... quelle vaste ville interdite, que dis-je, quel petit ghetto avec Dieu comme Capo suprême, comme doyen des nôtres et de ceux qui nous entourent. On te colle une étiquette; ce que ces insectes appellent ton métier et ton nom. Et même ton visage : le professeur, le rabbin, le docteur tel et tel. Et voici le premier masque. Ce n'est pas le plus grotesque. Ton propre corps — c'est le deuxième. Et puis ton âme. Et tout ce qu'il y a et tout ce qu'il n'y a pas en dehors d'elle. Jusqu'au temps, à l'espace, à l'existence et à la non-existence et au Néant. Quelle collection de masques ! Et le Néant lui-même, ne serait-il donc qu'un masque du Néant ?...

Les yeux de LL devenaient livides derrière ses grosses lunettes de claire écaille. Ses yeux n'existaient plus, se diluant dans des lunettes qui existaient à peine.

Il reprit la parole : Tout ceci, ce théâtre du Néant, ce guignol tout de même moins mensonger que le reste, ils l'ont mis sous nos yeux et pour que nous ne puissions pas ne pas le voir, ils ont découpé nos paupières. Leur modèle sert la vérité;

il est la vérité. Aucune reconnaissance ne sera trop vaste ni aucun sacrifice. Même celui d'un peu de confort. Ma salle de bains ne marche plus. Ils ont coupé le gaz. Pour les gaz... ils leur ont trouvé sans doute une utilisation meilleure que celle de chauffer nos os.

Je te confierai un petit secret : ce qui me rapproche d'eux et ce qui m'éloigne de vous tous, même de toi, c'est que vous tous, vous considérez encore l'acte de tuer, de se tuer ou de tuer les autres, comme quelque chose d'important, de dramatique.

Et il m'attira vers un volume de Zohar.

Un bel après-midi, je quittai l'enceinte pour rendre visite à un jeune psychiatre de mes amis. N'appartenant pas aux nôtres, il habitait la partie libre de la ville. Ce garçon m'aimait. A chacune de nos rencontres il me fallait recommencer la lutte contre sa générosité démentielle : il voulait procéder à un échange de nos peaux et de nos destins. Avec acharnement il se défendait contre le reproche de générosité : à l'écouter cet échange ne pouvait qu'être profitable à son orgueil, sinon à sa vie. A l'écouter, mon destin, notre destin, serait supérieur au sien, supérieur à celui de Dieu.

Les arguments que je lui opposais étaient-ils sincères ?... Sans déplaisir je me préparais à une nouvelle dispute qui ne saurait se dérouler sans quelques bonnes bouteilles. La muraille n'enclait pas alors entièrement le quartier qui nous était réservé. En regardant fixement le soleil, j'avais oublié, rien que pour un instant, l'étoile que je portais sur le dos de ma veste. En présence du ciel très frais, gris et sans fond, la terre et tout ce qui pouvait s'y trouver et moi-même aussi paraissaient légers, sans contenu, sans consistance. Marchant droit à travers les rues couvertes de notre boue lourde, jaune et printanière, je nous avais oubliés tous deux : moi et ma condition bizarre. J'avais oublié même la peur qui, quoi

que je dise maintenant, nous tenait sans répit dans des tenailles de fer. Il n'y avait que ce printemps, à la fois présent et lointain comme l'amour ou comme les gouttes de rosée.

Je n'avais pas encore jeté un regard circulaire, que je sentis soudain s'alourdir dans mon corps une conscience étrangère, tel un fœtus mort. Un camion traversait mon chemin. Lentement se croisèrent nos regards : le mien et celui des soldats assis sur les banquettes. De leurs yeux bleus et vides, ils fixaient l'étoile jaune comme un champ à moissonner.

De retour dans le ghetto, je m'aperçus que tout le monde savait : la brigade spéciale du capitaine H... était arrivée pour commencer demain la « Grande Action ».

La nuit avec Noëmi pouvait bien être la dernière. Il me restait un peu de porto. Noëmi fredonnait une vieille chanson bizarre :

Ma barque est taillée en eau
Elle doit traverser un lac de bois
Où prendre la force pour ramer
Car je me hâte vers toi.

Avec des avirons faits d'eau
Comment ramer dans les ondes de bois ?
Mes forces me quittent, et mon âme crie :
Comment viendrais-je jusqu'à toi...

Ton lac, cheri, est fait en eau
Et ton bois est bien de bois
Faudra que je meure et renaisse
Pour être avec toi.

Nos corps nus collés l'un à l'autre comme deux bouches, chacun de nous écoutait les battements de cœur de l'aube naissante. Unis, nous mesurions nos deux solitudes trop distinctes.

CHAPITRE VII

Trop réveillé, au petit matin, je me levai vite, plein de méfiance envers ce passage marqué entre la nuit et le jour. Les vastes nuages intermédiaires, les zones de nulle part qui me servaient toujours, qui me servent encore de PONT entre la noire lumière des songes et le monde des durs objets, faisaient cruellement défaut. Le lit était vide. Depuis des mois la dense et enivrante routine de la maison Garine avait marqué de son empreinte les habitudes de la princesse. Noëmi était déjà au travail.

Un coup d'œil jeté par la fenêtre devait m'apprendre que le grand numéro — tout imminent — n'était pas encore commencé. On n'en était qu'aux préambules. Descendu dans la rue, j'ai plongé tout de suite dans un grouillement inhabituel à cette heure matinale. Les gens s'efforçaient non point de détourner l'inévitable, mais de régler leurs dernières affaires, de liquider les activités qui les attachaient à leur vieille vie. Imaginez un bateau en train de couler. Son capitaine, le sachant, met de l'ordre dans les rayons de sa bibliothèque. Cette comparaison n'épuise pas l'image, mais elle n'est pas infidèle. Comme les cellules du plasma sous le microscope, des groupes se formaient et se reformaient. On vendait des roubles en or, des bonbons, du cyanure et des cigarettes. Un marchand de poison, ex-pharmacien, chauve, décharné, regard doux et perdu, vantait à mi-voix les qualités de son stock : Quel joli assortiment que le mien ! Cette petite pilule-là assoupit comme une berceuse. Ceci agit comme un coup de foudre. La chose est prouvée par la science. Cela ne dure que trois secondes. Et voilà une mixture tout à fait spéciale. Je l'ai appelée mille-feuille. C'est aussi doux que les gâteaux au miel préparés par ma grand-mère pour la fête du « Pourim ».

Vous qui aimez vos enfants, faites leur goûter de ces délices...

J'ai croisé le docteur Hillel — érudit incomparable pour tout ce qui concerne l'histoire post-biblique. Sa collection d'ouvrages sur les sources du Talmud comptait parmi les plus riches du monde.

« Parlez un peu entre vous. Je respecte et j'aime les toqués » — avait dit jadis mon cousin, le jeune baron L., en me présentant au vieux Hillel. Et nous parlâmes en effet, pendant les soirées d'hiver. Après m'avoir familiarisé avec sa belle collection de photos pornographiques, le docteur m'initiait aux méandres du traité Sanhedrin qui dévoile l'histoire du Nazaréen et de ses apôtres autrement que l'officielle histoire de l'Eglise. La lubricité du vieux docteur n'avait d'égale que sa passion pour l'histoire. L'intérieur dans lequel il me recevait était lourd comme un fruit trop mûr. Les rideaux sombres, les rayons en bois de chêne, les livres, le laquais à moitié sourd créaient un homogène royaume de pesanteur avec laquelle contrastait l'infinie agilité de l'hôte.

Il m'arrêta maintenant d'un geste : — Attends un instant. Je suis tout seul. Ma fille s'est enfuie pour passer la ligne du front. J'ai reçu des nouvelles. On l'a attrapée. Mon laquais a été pris au cours de la dernière rafle par vos miliciens. Quant à moi, je m'arrangerai pour mourir ce soir. Faiblesse d'un vieillard ? Avant de m'en aller, j'ai envie de dire deux mots à quelqu'un. Autant que ce soit toi. Tu étais un peu au courant de mes recherches. Je voulais reconstruire le Grand Nom pour prévoir l'avenir. Je me suis mis à écrire un journal, des mémoires anticipés. J'en suis au juillet de l'an sept mille. Déviation perverse pour un historien. Tout y est passé : ma jeunesse, ma femme, l'amour que j'avais pour ma fille, et aussi l'argent, beaucoup d'argent... Au fait, je sais que tu as couché avec elle. Tu n'étais pas le seul. Mais je me perds... Quand je voulais devenir historien — naïveté sublime — je le voulais pour me souvenir, pour évoquer le passé. Les siècles écoulés sont là, quelque part dans une caisse, dans un grenier

— croyais-je. — Ils sont couverts de rouille. Les souris dansent dessus. Il suffit de découvrir puis d'ouvrir la caisse. C'était l'échelon le plus bas... Plus tard, mes recherches — ce qui m'a fait la renommée d'un fou — c'était pour prévoir l'avenir... Un échelon au-dessus; mais si bas, si bas. Encore de la folie, et pas de la folie divine... Crois-moi ! A chaque instant, ce que nous considérons comme « vie » se mue en « passé ». La vie serait-elle un corps solide ? Le passé serait-il un liquide ? La « marche du temps » devrait-elle être considérée comme la mutation du solide en liquide ? Mais le Pressoir, où est-il donc, le Pressoir, le Pressoir ? ! Mes nuits étaient pleines de cette interrogation idiote. Maintenant, je sais. Il s'agit d'autre chose. Vieil âne que je suis, je l'ai su grâce à nos amis-soldats; et trop tard. Mais tout de même, je saurai gré à votre capitaine H... Il faut détruire l'un et l'autre, le passé et l'avenir, pour les intégrer au seul présent. On dirait, là, l'éclat fugitif d'une lame infiniment aiguisée. C'est ce qui se passe maintenant. Et c'est ça l'éternité, l'immortalité. Il n'y en a pas d'autre !

L'ombre fugitive d'un vieux mendiant se détacha du groupe qui nous entourait. J'eus un haut-le-coeur. Cette silhouette famélique, c'était le poète Isaac D... Il avait eu jadis avec le docteur Hillel des démêlés compliqués dont j'ignorais la nature exacte. La voix d'Isaac D... nous parvenait comme de très loin. Il parlait de l'autre rivage de l'Océan de la Faim que nous n'avions pas traversé. Pas encore :

— N'écoute pas ce vieux fou, Boris. Son cerveau est rongé et quant à son cœur... de cœur, il n'en a jamais eu. Il n'entend rien à l'éternité. C'est un collectionneur. Il le reste encore aujourd'hui, alors que nous devons mourir. L'éternité... J'avais faim d'éternité, moi, comme de pain. As-tu seulement remarqué qu'entre l'« immoralité » et l'« immortalité » il ne surgit qu'un « t », qu'un « t » tout insignifiant ? Qu'implique-t-il ? La « théologie » selon les uns, le « théâtre » selon les autres...

Et sais-tu encore que la meilleure rime à « rire » est « mourir » ? Tu n'y as pas pensé ? N'est-ce pas ? Passe-moi quand

même quelques roubles ou quelques pommes de terre... Tu n'es pas méchant, va, je te connais. Il est juste que cette journée de tristesse soit pour moi un tout petit peu plus gaie que pour les autres. Regarde-moi... Mes poux sont bien mieux que moi. Quand ils ne trouvent plus de chair ni de sang, ils peuvent encore tromper leur faim en dévorant ma peau. Et moi ?... Je ne veux rien pour rien. Je vais te réciter un petit poème, un très gai petit poème que j'ai composé en faisant la queue devant le Conseil, pour la soupe populaire, quand on en donnait encore de cette soupe. Il y a juste une semaine. C'était le bon temps.

Faisant une grimace, il se mit à réciter son poème :

Les hommes passeront
Et ne formeront même pas
Une couche géologique.
Quel sera le pays que nos douleurs
Fer-ti-li-se-ront ?

Les yeux déchirent le paysage
Qui leur rendra la monnaie
Quelques pas et encore quelques pas dans le nuage
Vers l'immobilité définitive
Vers la définition immobile
Définition définitive
Etre haletant, étriqué...

Il partit d'un fou rire, et tout d'un coup, abandonnant ses pitreries, il me lança un coup d'œil complice. D'une voix très sérieuse :

— La vie a fait tout pour nos rêves. Même pour nos rêves les plus cruels. N'est-ce pas, Boris ? L'univers est une infirmière qui, ayant attisé nos passions, s'est mise maintenant à les soigner. Mais c'est une infirmière-catin. Où sont mes roubles ? Et mes pommes de terre ?

Mes poches étaient vides. Je me suis esquivé. Pendant quel-

ques secondes je vis encore la chevelure grise et ébouriffée du docteur Hillel et la foule nous sépara.

Le sénateur Gordon était dans la rue. — Boris, me fit-il, c'est la fin du monde. Hier, je suis allé dans la partie libre de la ville, aux bureaux de l'Assistance Sociale. J'y allais pour rendre compte de notre gestion de l'orphelinat. Sur trois cents enfants que j'avais au début, deux cent vingt-deux ont été emmenés au cours des actions précédentes. Le reste vit et fleurit. Et c'est là ma fierté. Ma fierté suprême. Ils n'ont pas faim. J'ai tapé le Conseil, la direction de l'hôpital, même la milice. J'ai mendié, comme j'avais mendié toute ma vie durant. C'est tout. Or hier, le chef du Bureau Social, comme s'il ne savait rien, me regarde et me questionne : « Mais dis donc, Gordon, qu'est-ce que tu fais des enfants ? Une telle mortalité ! Tu dois vendre leurs rations au marché noir pour entretenir une maîtresse... » Le salaud ! Il a lui-même donné les ordres afin qu'on déporte les enfants... Si je ne l'ai pas tué, ce n'est pas que j'aie eu peur. C'était pour les enfants qui nous restent...

Ecoutez, Boris, lorsque l'action commencera, ne pourriez-vous pas dire à LL... qu'il les échange contre des vieillards ? Comment peut-on déporter des enfants, de petits enfants ?... Je partirais volontiers moi-même. Au premier rang. Mais quant à trouver un remplaçant... Il fit un geste vague.

CHAPITRE VIII

Le seul jardin qui nous restait dans notre ville réservée était le vieux cimetière dont les premiers tombeaux dataient du treizième siècle. La végétation y était dense. Pour se frayer un chemin vers les recoins perdus, il fallait lutter contre des armées entières de fougères et de mauvaises herbes. On avançait pareil à un scaphandrier sur le fond de la mer parmi les algues. Jadis, autour des pierres tombales des grands et des

saints, on trouvait des milliers de petites fiches portant des prières intimes griffonnées par de pieux pétitionnaires. Ils imploraient les morts d'intercéder en leur faveur auprès de la Haute Cour de l'Au-Delà. Mû par une curiosité qui pourtant n'avait rien de blasphématoire, j'aimais surprendre les grands secrets des petites gens, en lisant en cachette ces pétitions pieuses. Je me souviens d'avoir lu une fois la prière d'une veuve qui demandait la mort pour son unique enfant, choyée et élevée grâce à d'innombrables privations, mais coupable d'amour envers un apostat.

Maintenant, je ne trouvais plus, dans le vieux cimetière, de ces petits papiers jaunis. Notre peuple priaît-il ailleurs ? La foi dans la puissante influence des Grands Morts s'était-elle éteinte ? Ou dans leur bonté infinie ? Pourtant, quelques pauvres cierges brûlaient encore sur le tombeau sculpté de Tori Zahav, auteur d'un commentaire fondamental. Sur la tombe de la Rose Dorée, aussi, qui — il y a quatre cents ans — par un miracle et un sacrifice avait réussi à détourner de notre bourgade la colère d'un chef tartare.

Mon état de conscience à ces heures-là : Un reporter qui s'efforce de voir et d'entendre, afin de passer un fil spécial à son journal. Mais quel était mon journal ?... A travers les herbes rebelles, je me frayais un chemin vers la morgue. Quelques mendians chantaient des psaumes autour d'une centaine de cadavres. Le vieux Yaakov qui me connaissait bien grâce aux nombreuses bouteilles de vodka que j'avais l'habitude de passer à sa mendiane équipe des saints récitateurs, me chuchota à l'oreille :

— Cinquante-huit suicides, rien que la nuit dernière. Et qui sont les suicidés ? — je vous le demande. Ce n'est pas le petit peuple. Ce ne sont pas ceux qui crèvent de faim. Rien que les grands messieurs, ceux qui même maintenant avaient chaud et mangeaient mieux que nous autres nous ne mangions avant l'arrivée de cet Ange de la Mort.

Scandalisé, mais visiblement fier du rang social de ses cadavres, il me fit faire le tour du propriétaire :

— Voilà le professeur Caro avec son épouse. Ils ont ouvert le gaz. Ils n'ont pas dû souffrir. Et voilà le banquier Urias. Celui qui, il y a trois ans, déboursa trois millions pour la restauration de la Grande Synagogue... Et celui-ci, vous ne le reconnaîtrez pas ? C'est le poète Tarnovski. Il s'est pendu. Regardez-moi ce violet. Il n'avait pas d'argent pour le poison.

Je me souvins des fines traductions d'Homère et de Dante, de ce pont que Tarnovski voulait jeter par-dessus le Bosphore, entre le mont Olympe et le mont de Sion. Il m'a décrit ce pont futur et ses ornements, les chimères qu'il pensait y mettre et les gargouilles.

J'ai réprimé un sursaut : le cadavre de Sulamith était là, étendu sur un tréteau étroit en bois de chêne. Les tresses noires encadraient son corps frêle et très blanc. J'ai reconnu le pli au-dessous du sein gauche.

Ces yeux largement ouverts, immobiles et vitreux, où se mirait la flamme jaune des chandelles, voulaient-ils me transmettre un message ? Pendant une fraction de seconde, j'ai revécu notre première nuit, revu les taches de sang qui marquaient le drap à notre premier réveil, plus perdu et plus décisif que la nuit. Ni elle ni moi n'avions atteint la vingtaine. L'acte que nous avions commis, la communauté que nous avions créée et découverte, cette chose nouvelle et étrange qui était apparue entre nous, semblaient tellement plus importante que nous-mêmes. Avais-je aimé Sulamith, sa virginité ou la force anonyme qui m'avait poussé à la prendre ? Dans toutes les fibres de mon corps j'ai revécu la dure résistance des chairs cachées que j'avais forcées avec une détermination qui — je le sentais — ne faisait pas partie de mon être, mais d'un univers extérieur et envahissant.

Et puis, les semaines passées à la montagne, parmi les moutons et les brebis qui nous réveillaient de leurs bêlements. Les torrents argentés, les arbres, les hauts sentiers cachés dans les Carpates où — il y a deux siècles — le Baal Shem Tov, Maître du Bon Nom, rencontrait le chef de bandits-monta-

gnards Dovbouch et lui dévoilait les mystères de la volonté divine.

Silencieuse comme tu l'étais, Sulamith, il faut que tu m'accompagnes dans le Voyage que je m'apprête à entreprendre. Le silence y sera la seule fidélité envers nous-mêmes, envers ce que nous étions.

J'ai tendu la main pour caresser la tresse de Sulamith. Le vieux Yaakov m'a retenu : — Monsieur Boris, vous n'avez pas le droit de toucher aux cadavres. Vous appartenez à la tribu des Prêtres et c'est là un contact qui vous souille. Est-ce à moi de vous apprendre la Loi ?

Par les temps ordinaires vous n'aviez même pas le droit de pénétrer ici et de regarder les cadavres. Mais j'ai pris ce péché sur moi. Vous croyez en Dieu et vous distribuez l'aumône. Allez-vous-en et si nous devons survivre à cette journée, ne m'oubliez pas. Par les temps qui courent ce n'est pas facile de trouver son pain pour celui qui ne sait que réciter les psaumes. J'ai encore du travail. Il faut les laver tous, pour qu'ils obtiennent la sépulture des Justes selon les saints rites de notre peuple.

J'ai laissé travailler Yaakov — araignée noire et agile — mais ma promenade à travers le jardin n'était pas terminée. Après avoir regardé la mort des hommes, je me suis heurté, en sortant, à la mort des pierres.

Dans l'allée centrale, sous la surveillance d'une sentinelle gris-vert, une douzaine de grands pantins desséchés agitaient leurs propres os et de lourds marteaux. Un autre groupe traînait des brouettes. On cassait de vieilles pierres tombales. Sous les coups de maillet, sourds et aveugles, s'éparpillaient les caractères sacrés des inscriptions vieilles d'un demi-millénaire, à la louange de quelque saint ou quelque philosophe. Un *aleph* s'en allait vers la gauche, tandis qu'un *hei* sculpté sur un autre morceau de pierre retombait vers la droite. Un

guimmel épousait la poussière et un *noun* le suivait dans sa chute... Plusieurs *shin*, lettre qui symbolise l'aide miraculeuse de Dieu, venaient d'être écrasés et piétinés sous les marteaux et sous les pieds de ces ouvriers moribonds.

L'armée dissoute des lettres une fois échappées de leurs contextes ordonnés, allait-elle envahir le monde des vivants, le monde des objets dits « profanes », en chasse de tout ce qu'il y a d'harmonisé ? Allait-elle distribuer des coups mortels et aveugles, telle une bande déchaînée de Golems ?

Quelle formidable énergie étaient en train de libérer ces ouvriers improvisés et mourants ! Les éclats des tombes allaient-ils se transformer en éclats d'obus incandescents ? Les lettres sacrées, désormais solitaires, allaient-elles, une fois accomplie leur randonnée à travers les villes et les pays, se réorganiser en une nouvelle communauté, recréer un Ordre nu et cruel, à l'opposé de celui qui venait d'être détruit sous nos yeux ? La vie secrète des tombes assassinées allait-elle continuer dans ces éclats et ces grains de poussière, dispersés de par le monde, blottis dans des recoins inconnus ?

Les ouvriers puaient — même sous le ciel ouvert. Sous la surveillance de leur sentinelle crasseuse, ils n'osaient pas mendier à haute voix. La mort leur était devenue indifférente, celle des hommes, celle des pierres et la leur; mais non pas la faim. Comme le siflement du vent, à peine audible, j'entendis le mot *lekhem* qui signifie le pain. Je n'en avais pas. Je plongeai la main dans ma poche et, d'un seul mouvement brusque, je lançai vers le groupe un petit morceau de chocolat. Trois ou quatre ouvriers se jetèrent par terre. Ils remuaient non pas leurs mains, mais leurs cous longs et maigres, en avalant de la poussière mêlée aux minuscules fragments de chocolat.

La peur : Ne pas devenir comme eux !

Une voix : Epouser leur condition, leur puanteur, avant de mourir. Ne pas rater l'occasion unique. La porte divine est ouverte. Toucher au fond.

Les pierres tombales s'écroulaient sous les sourds coups de

marteau. Comme un enfant qui feuillette constamment le même livre d'images, je connaissais par cœur les bas-reliefs et leur simple langage séculaire :

Un chandelier : une femme pieuse, mère et épouse.

Deux paumes figées dans un geste de bénédiction hérité de l'époque du Premier Temple : sous cette pierre repose un prêtre.

Un arbre terrassé : l'homme est mort avant d'avoir accompli sa destinée terrestre.

Des poissons : pendant le déluge avaient succombé tous les êtres sauf les habitants des eaux. Le déluge de la colère de Dieu exterminate les méchants. Celui qui repose sous cette pierre était juste et il survivra tel le poisson.

Les lions de Juda, les cerfs, les dragons ailés, les livres sculptés sur les tombeaux des docteurs de la Loi s'écroulaient sous le marteau.

Me sauver, sauver le vieux cimetière... Le pourrai-je jamais mettre sur mon dos tel un manteau noir ? Emmisouflé dans le vieux cimetière comme dans le ciel, entreprendre mon voyage vers de lointaines contrées et que l'on ne nous reconnaisse pas. Que ne nous reconnaisse personne !

CHAPITRE IX

— Eh bien, mon petit Boris — notre prochain rendez-vous... sur les rayons de la boutique Smiechowski... En répétant cette blague, alors rabâchée, mon ami Abracha éclairait de son sourire la sombre pièce souterraine. J'ai souri à mon tour. Smiechowski avait une usine de savon et sur sa marchandise, ces derniers temps, étaient apparues trois lettres énigmatiques : « RIF ». La voix du peuple exercé à l'exégèse des anagrammes, les expliquait comme l'abréviation de « Rein Jüdisches Fett ». Abracha travaillait alors comme électricien. Il connaîtait d'ailleurs tous les métiers et était l'ami de toute la ville.

Son doigté était hautement apprécié de ceux qui se faisaient construire des cachettes souterraines dotées d'installations ingénieuses.

D'où venait-il ? Personne ne le savait au juste. Sur ses origines et ses pérégrinations circulaient de nombreuses versions, plus souvent contradictoires que complémentaires. Il avait fait des voyages, séjourné en France et en Perse.

Quand je suis venu en France — m'avait-il raconté un jour — mes quelques sous dépensés, il avait fallu trouver de l'embauche. Eh bien, j'en ai trouvé. C'était dans une fabrique de jouets. Huit heures par jour, parfois douze, en pleine saison, je restais à ma table à bourrer des ventres de petits ours. Pendant huit mois comme ça. Pire qu'une machine. Une machine, ça tombe parfois en panne. Pas moi. Après huit mois, le contremaître vient et me dit dans leur langue... Je l'avais un peu apprise, entre temps, leur langue... Il me dit donc : « J'ai une bonne nouvelle pour toi. Tu travailles bien. Les types qui étaient là avant, foutaient le camp, dès qu'ils s'étaient décroutés un peu. Toi, tu es sérieux. Tu restes. Nous sommes reconnaissants. Donc : à partir de demain, on te donne de l'avancement. Tu ne vas plus bourrer les ventres. Tu vas bourrer les oreilles ! »

Pas besoin de te dire : Dès le lendemain je déguerpissais. A Marseille j'ai trouvé du boulot sur un bateau qui partait pour l'Iran...

— Et l'Iran, c'était joli ?

— Pour joli, c'était joli. Moi, j'étais joli. — Le visage d'Abraha prenait une expression de dégoût violent. — On dit que la Perse est le pays des mille et une merveilles. Or, je te le dis, moi, c'est le pays de mille et une merdes. Ils n'avaient même pas de vodka. Un litre de whisky coûtait... attends... quelque chose comme une semaine de mon salaire. Et en comparaison avec les gars de là-bas, j'étais payé comme un nabab. Et même pas de pinard. J'étais heureux, quand j'ai pu vider les lieux. C'était, attends donc, c'était en 193...

... Pour avoir été soldat rouge dans la cavalerie de Bou-

dionny, Abracha devait avoir dépassé la quarantaine, mais la promptitude de ses mouvements, l'expression railleuse de ses yeux, son inépuisable gaieté étaient d'un homme de vingt-cinq ans à peine. Il tutoyait tout le monde et tout le monde le tutoyait. Les événements de la dernière année n'avaient pas eu de prise sur son être, pas d'influence sur sa chimie intime. Il restait exactement le même. Il gagnait bien sa vie, mais ne savait pas garder l'argent. Un éternel mégot entre les lèvres, maigre, musclé, raffolant de zakouski et de grosses blagues, il faisait penser à un officier de liaison non seulement entre les différentes rues, mais aussi entre les diverses couches sociales de notre communauté en train de fondre. Les nouvelles qu'il apportait avaient beau prendre une forme cocasse, elles étaient toujours exactes. Il avait ses entrées dans les casernes de l'armée d'occupation. Notre Conseil aurait bien aimé l'employer pour certaines tâches délicates. Abracha avait du charme et du courage qui ne venaient pas de la méconnaissance du danger. Ses liaisons dans la partie de la ville qui nous était fermée constituaient un sérieux capital, mais Abracha n'était pas pressé de les soumettre au contrôle communautaire.

— S'il t'arrive un jour un coup dur, préviens-moi — disait-il. — Je te ferai passer les murailles et les lignes. Aussi bien à toi qu'à tes filles. En quantité raisonnable, s'entend.

Je rétorquais : — Tu sais que je ne veux pas partir. Après tout, cette ville est plus ou moins à moi. Ceux qui crèvent sont pour moi les seuls compagnons possibles... Ma famille, mes paysages, mon cimetière. C'est idiot, mais j'ai l'impression qu'il serait moche, maintenant, de ne pas payer pour tout ce que j'ai reçu de mon Dieu. Mais toi, Abracha, tu pourrais quitter les lieux. Le front est à trois cents kilomètres.

Alors il se mettait à vider son sac :

— Les voyages, j'en ai assez jusqu'à la fin de mes jours. J'ai vécu avec les Kazaks, avec les Tartares. J'avais une femme à Tachkent. J'ai fait deux ans de prison à Moscou... Tu ne connais pas la Grande Steppe de la Faim ? Pas loin de là, pas

loin, enfin, c'est une manière de parler, vivent les Tounghouses avec leurs chamans. Des types épataints. Ils savent à leur gré allumer et éteindre le soleil. Avec les rayons de la lune ils préparent du lait argenté qu'ils donnent à boire à leurs gosses. Puis les Uzbeks. Ils font paître leurs troupeaux et se déplacent d'un pâturage à l'autre. Quand on arrive chez eux, ils offrent à leur hôte un couscous. A la nuit tombante, on se raconte des blagues et tout le monde se met sous la même couverture faite de peaux de moutons : les grands-parents, le père, la mère, les petites filles. Je ne m'en suis pas privé... Plus loin, sur la route de Tachkent, en plein désert, y a des plantations de roses. Les plus grandes plantations et les plus grandes roses du monde. L'odeur endort et tue. Et parmi les buissons, dans leurs blanches robes, passent des filles uzbeks, souriantes et silencieuses, qui coupent les fleurs avec leurs ciseaux. Très silencieuses. De temps en temps un déclic. On y fabrique des essences et des gosses... Dans les puis artésiens l'eau sent la rose. Même la merde sent la rose...

Je pourrais y aller. C'est vrai. Je pourrais vivre, mais ma vieille ne le veut pas.

Il venait de lâcher le mot comme à regret. S'établit un silence qu'il fut le premier à rompre : — Tu ne connais pas ma vieille. Personne ne la connaît dans cette ville, bien qu'elle vive chez vous depuis des années. Depuis son accident. Vous êtes bien bêtes... C'est ma faute à moi. Enfin, une faute si l'on veut. Viens avec moi. Ça vaut la peine...

La façade de la maison avait un aspect maladif. Elle ne comptait que deux fenêtres par étage. L'escalier était étroit et sombre. C'est au troisième — dit Abracha. — Elle ne sort jamais. C'est moi qui lui apporte à bouffer. Elle ne manque de rien. Attends...

Il frappa quatre fois à la porte. Rien ne semblait bouger. Alors, il se mit à crier : « C'est moi, Abracha. Tu dors ? »

— Tu n'es pas seul ? fit une voix nette et basse.

— Je t'amène un ami, Lena. Faudra t'occuper de lui.

Il poussa la porte qui céda avec un grincement pénible.

Nous étions dans une chambre pleine à craquer de caisses et de coffres qui semblaient servir de tables, de chaises et de commodes. Un lit très large occupait la moitié de la pièce. Je n'ai pas discerné les traits de la femme qui gisait sous de nombreuses couvertures couleur framboise, deux chats gras et lourds près de sa tête immobile.

— Tu n'as besoin de rien ? dit Abracha. Sinon, je vous laisse tous les deux. Amusez-vous bien. Faut que je fasse encore un saut à l'hôpital. Ils veulent réparer leur appareil à rayons X. A tout de suite.

Le sentiment du déjà vu et du déjà vécu me pénétra d'un coup. Assis sur le lit, je me mis à caresser l'un des chats ronronnants et m'efforçai de me mettre à l'unisson de cet intérieur quelque peu bizarre. Que dire à la femme clouée sur son lit ? Le silence commençait à me peser. Pourquoi diable Abracha tenait-il à m'introduire dans ce grenier ? Je fis un effort.

— Alors, Madame, vous êtes sa tante ? Il ne m'a jamais parlé de vous. Je le croyais seul dans notre ville. Pourrais-je vous être utile à quelque chose ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Soudain, les rayons du soleil couchant éclairèrent son visage émacié que jusque-là je n'avais pu apercevoir. La tête qui faisait penser à une icône portait avec peine une masse énorme de cheveux roux. La peau était blanche, d'une blancheur ultime. Le nez, légèrement retroussé, jurait avec le pathétique qu'exprimaient les yeux, grands, profonds et immobiles.

Vint la parole : — Vous êtes Boris, le jeune baron ? Abracha m'a parlé de vous. Il paraît que vous faites des manières, que vous ne voulez pas partir ? Est-ce vrai ? Eh bien, il le faudra. La Genèse dit : « Alors l'homme va quitter son père et sa mère, pour suivre la femme... » Je ne vous dis pas de suivre UNE femme, mais bien toutes celles que vous allez avoir dans votre vie ultérieure... Et puis, qu'est-ce qu'une femme ? Vous êtes-vous posé la question ? C'est la concavité, le vide. Et pour vous... le vide ne vient même pas épouser la plénitude.

tude. Il n'y a pas d'action, de processus d'identification. Pour vous... le vide EST la plénitude. Il l'est au départ. Est-ce pour ça que vous devez survivre ?... Le seul vrai vide, c'est la vie que vous allez mener après notre mort. Vous n'êtes nullement exceptionnel. Votre destinée l'est un peu.

J'essayais de sourire : — Ne me traitez pas d'être exceptionnel, Madame. Tout le monde se sent tel... Je sais donc que je ne le suis pas. Si je l'étais vraiment, je le saurais. Et si j'avais ce savoir, je saurais qu'il est faux. Parlons de choses terre à terre.

Elle me coupa la parole, mécontente : — Je ne vous flatte pas. Ce n'est pas vous qui êtes exceptionnel. C'est votre destin. Peut-être n'êtes-vous pas mûr pour partager le nôtre. Bien pis : vous n'en êtes pas digne. Ou alors, je me suis mal exprimée : La destinée exceptionnelle, la grande, appartient à la masse, à nous tous. La vôtre est poussiéreuse et banale. Vous voyez que je ne vous flatte pas. Sur cette terre le plus petit enfant est en communion avec quelqu'un. Vous, non. Vous n'avez pas su vous décider : Les autres sont le sang de nos veines. Vous avez vécu sans ce liquide. Pour vous, les autres n'étaient qu'un bibelot, un jouet ; les autres, nous tous. Même ceux que vous avez prétendu aimer. Vous vous jouez donc du sang de vos veines. Le jour où ce jouet-là vous manquera, et ce jour vient, je ne vous envierai pas. L'abîme sera votre seul ami, la chute — la seule légitime parmi vos maîtresses. Et la Ville deviendra en vous une écharde. A l'intérieur, entre les parois de cette écharde qui ira s'agrandissant, la Ville renaîtra, ses maisonnettes en bois, ses maisonnettes incendiées.

D'un geste violent elle prit ma main gauche. Pas une parole. Je laissai faire... Et puis :

— Eh bien, Boris, levez-vous un peu, regardez par la fenêtre...

Fallait-il se fâcher ? Je n'ai jamais su déceler chez les hommes la vraie méchanceté. Je n'en ai jamais trouvé. Folle ou pas folle, Lena rayonnait de bonté. Obéissant à son ordre, je m'approchai de la fenêtre. La maison était perchée au pied

de la montagne de l'Aigle. Dorée par les derniers rayons la vieille bourgade était là, fidèle à son image de toujours. Des beffrois muets. Des corniches pareilles à des oiseaux morts. Le large fleuve encadré de saules. La montagne du Prince Daniel qui avant de fonder la ville, avait fait crever les yeux de Michel, son frère bien-aimé, pour éviter d'éventuelles complications dynastiques... Les forêts, les vieilles baraques. Les maisons écorchées comme des visages. Les fenêtres aveugles.

Je la connaissais par cœur, cette vue qui s'étalait comme un bas-relief égyptien. Aucune perspective ne se mêlait de hiérarchiser ce paysage dont tous les éléments s'offraient à l'œil ENSEMBLE, avec une égale distance. Je connaissais par cœur, je sentais dans chacune de mes fibres la fraîcheur des ondes du fleuve, l'ombre des forêts de chênes, l'histoire du château et — me semblait-il — jusqu'aux histoires des habitants des vieilles baraques; leurs fêtes et leurs misères, leurs amours et leurs haines, leurs songes et leurs réveils. Trop plein, l'engagement de mes sens et de mon âme. Trop généreux, ce don qui m'envahissait à travers les vitres sales du grenier poussiéreux. Une simultanéité prodigue, non apprivoisée, source de sauvage et douloureuse richesse, me terrassait. Le paysage, plat comme un bas-relief, comme un décor primitif, lançait vers moi d'un seul coup puissant ses splendeurs et ses misères. Son présent était là et son passé. C'est par ici que passaient les troupes varègues, les caravanes byzantines et arabes. Ici, en bivouac, les marchands scandinaves échangeaient leurs biens avec les Juifs doublement nomades. C'était de cette ville que sortait vers les bois — tous les soirs de Sabbat — Dov Baer, le Saint Ours de Mezritch, pour parler à Dieu, œil contre œil, front contre front.

Simultanéité de trop d'images; un escalier en accordéon puissant qu'on s'apprête à monter et qui, soudain, se dresse devant vous en verticale géante et inaccessible. Une cascade, d'un coup figée et cabrée.

La ville basse et essoufflée, la ville rouquine, tel un basset, fait une course contre sa propre disparition. Voici la ville

devenir torrent d'eau rapide, le torrent d'eau — serpent. Serpent exsangue qui rampe entre des buissons incendiés. Il ne reste du serpent que quelques écailles desséchées où se reflète le soleil. Plus qu'une écaille, une seule écaille qui se mue en aigu souvenir.

Mes jambes flanchèrent. Etourdi, je retombe sur le lit de Lena. Silence. Les secondes autour de nous bourdonnent tels des insectes noirs.

D'une voix très douce : — Excusez-moi, Boris. C'est fini. Je savais qu'avec vous il me fallait recourir au paysage. Il y en a d'autres auxquels j'ai fait le même truc rien qu'avec une tache d'encre ou une flamme de chandelle. Je suis une vieille femme. Il y a des années, beaucoup de monde venait chez moi. Même des grands-duc. C'était à Orlovsk, près de l'ancienne capitale. C'est moi qui ai prédit le jour de sa mort à Grichka Raspoutine. Il est difficile d'apprendre ces choses aux autres. Et pourtant : il suffit d'avoir une fois senti, mais bien senti que le temps est UN et ne pas oublier ce qu'on a senti... Alors, ce qu'on appelle l'« avenir », on le voit, comme on voit le détour d'une route qu'auparavant vous avez parcourue mille fois. Car rien ne passe et tout existe. Abraham, Isaac et Jacob sont là, dans cette pièce. Et le bêlement de leurs brebis. A quoi bon lutter ? Vous allez partir, faire peau neuve. Vous ne serez plus « baron »... Cette ville que vous aimez et qui vous a tout à l'heure fichu une telle frousse, elle sera brûlée, mais elle sera toujours là... Enfin, elle sera toujours quelque part. Ne vous en faites pas. Un jour, vous allez retrouver le chemin qui y mène. Si j'avais plus de forces, je vous raconterais une fable, la plus triste de toutes, une fable sur vous : un homme qui n'aime pas lutter mais qui lutte. Il lutte contre son propre signe du zodiaque. Et ce signe, peut-être pour se venger de l'homme, ce signe l'exècre et l'écorche...

Elle toussota : — N'auriez-vous pas une cigarette blonde ? J'en ai marre de cette éternelle makhorka dont me gave Abracha.

La fumée qu'elle exhalait dessinait dans la pièce des châteaux, des ponts et des tours qui duraient, immobiles, plus longtemps qu'il ne m'était possible de les fixer de mes yeux fatigués. Partir ? Pourquoi ? Je ne tenais pas tellement à la vie. La confrontation avec ma nouvelle peau qui — à en croire Lena — patiemment m'attendait quelque part en dehors de ma vie présente, me remplissait d'inquiétude. Ma peau de tous les jours ? Il n'était déjà pas facile de m'en accommoder. Je n'ai rien d'un chercheur d'aventures. Est-ce pour ça que les aventures m'ont cherché ? Ma voie semblait tracée : très brève, mais large — vers la fosse commune où j'aurais partagé le sort des miens.

Il y avait aussi autre chose, un détail nullement négligeable barrant l'issue vers ce dehors qui me répugnait. Un prétexte parfait. Davantage qu'un prétexte.

Lena semblait lire dans ma pensée :

— Je sais, dit-elle, vous pensez à l'*histoire de la queue*. C'est sérieux et c'est grave. Une grande souffrance vous attend. Plus vaste que votre corps et votre âme. Mais, le moment venu, cela ne vous retiendra pas... Votre souffrance, votre souffrance elle s'apparente à celle du feu noir, elle est celle des ténèbres, celle des parois de l'abîme. Non pas celle de la lumière. Car les ténèbres souffrent et la lumière, elle aussi est soumise à la douleur. Et la souffrance elle-même souffre également. Comme les astres, les rayons et les lignes.

Un homme m'a jadis parlé de ceci : Le triangle a mal, lui, d'être condamné à faire souffrir, à éternellement fendre, blesser l'univers avec ses angles.

Tout ceci est compliqué, trop compliqué pour ma vieille tête. Mais je ne suis que messagère. Et un certain jour — ça, je le sais — vous vous souviendrez de cette parole...

Je ne veux pas vous blesser, mais c'est comme ça : vous n'avez pas mérité de rester.

En sortant de chez Lena, j'ai trouvé dans la rue un petit papier, sale et froissé. C'était un certificat de naissance au

nom de Georges Goletz, baptisé le 4 août 192... dans l'église de Saint-Basile à Svanovo. Profession du père : valet de ferme. J'avais entendu dire qu'on payait parfois en dollars des papiers de cette sorte. Machinalement, j'ai roulé la feuille et l'ai mise dans ma poche.

CHAPITRE X

N'êtes-vous jamais passé par un interrogatoire au courant électrique ? me demanda mon client. Je ne sais si ça se pratique dans ce pays-ci. Dans les pays les plus avancés que je connaisse, c'est là une pratique banale. Mais le courant seul ne suffit pas. Les manuels à usage interne de certains instituts qui ont poussé la connaissance de l'homme plus loin que les facultés indiquent également COMMENT il faut employer le courant afin qu'il ne se heurte pas à une résistance efficace de celui qu'on interroge. C'est simple. On vous met un anneau d'acier autour de la verge. Pour les femmes, je ne sais pas au juste comment se passent les choses, mais il doit y avoir chez elles un champ de sensibilité équivalente... Vous ne sentez rien, sauf le froid qui n'a rien d'insupportable. La pièce est bien meublée, fraîchement repeinte, de préférence en gris clair. Le portrait d'un chef, sur le mur, est hautement indiqué, je dirais même indispensable. Ses moustaches absolvent d'avance les péchés.

Celui qui vous interroge s'assied devant son bureau et joue des doigts au-dessus d'un bouton. Même en affectant l'indifférence, vous ne pouvez évidemment pas vous défendre de regarder le type. Lui, il ne vous regarde pas, mais seulement le bouton. Dès qu'il en approche le doigt, vous bandez en vous toutes vos forces : résister, je veux résister ! Vous vous armez d'avance de votre plus épaisse armure. Vous tentez et narguez les souffrances imminentées. S'il m'arrache le cœur

à vif, je ne vais pas pousser un cri, je n'avouerai rien. Rien ne peut m'arriver. Vous avez mobilisé une force énorme, orgueilleuse comme une montagne, mais, tout de même, vous louchez un peu vers l'interrupteur. Et puis : toc ! Voilà que le type a appuyé sur son bouton. Le choc ? ! Où est le choc ? !... Il n'est pas venu. Vous vous êtes dépendé en attente, votre machine a tourné à vide. Vous avez été fort comme un lion, résistant comme un martyr de l'Eglise, et tout ceci pour rien. Et juste au moment où vous vous dites : j'aurais été admirable, quel dommage ! arrive le choc, déchirant et sauvage, plus fort que vos résolutions et que vous-même. Vous n'existez plus. Alors, mais alors seulement, vous vous mettez à hurler, et puis... cartes sur table.

C'est connu, ça, dans les manuels. C'est banal et classique. Mais d'habitude on procède de la sorte avec l'individu. Le jour où je suis allé au vieux cimetière, celui qui était l'ennemi de notre calme quotidien et l'ami de notre calme éternel, utilisa la même méthode à l'échelle collective. Il pressa sur le bouton. Notre ville le regardait faire. Mais le courant n'avait pas été branché. Pas encore. Le pogrome n'eut pas lieu. Inassouvi et las, je me suis retrouvé le soir dans ma froide pièce souterraine. De retour des ateliers Garine, Noëmi me réchauffa, cheveux dans les cheveux, peau contre peau, bouche sur bouche.

CHAPITRE XI

La Montagne Dorée

Il ne se passa rien, non plus, les six jours suivants. Les gaillards du capitaine H... campaient autour de la muraille. Aux maisons, aux miliciens et aux filles au-delà du mur, ils lançaient des regards attendris. Etais-ce la complicité vibrante

qui s'établit entre l'artiste et la matière brute, avant que ne commence l'acte créateur ?

Ils chantaient de jolies chansons militaires et se lavaient sous les pompes.

Le Conseil s'efforçait de forger une accalmie impossible : le capitaine allait partir vers d'autres horizons. Le capitaine avait donné sa parole d'honneur. Il y aurait une contribution à payer dont le montant n'était pas encore fixé...

Le jeudi soir, les messagers du Conseil apparurent dans les cours : toutes les femmes dont le nom de famille est « Goldberg » — Montagne Dorée, doivent se présenter devant la porte principale.

J'en connaissais six qui s'étaient cachées, non sans essuyer les remontrances malveillantes des voisines. On jacassait : Elles vont nous perdre. Et puis, quelle idée, de porter un nom si prétentieux et si ploutocratique par les temps qui courent ! Étaler son or devant LEURS yeux affamés ! C'est à cause de gens comme ça que nous souffrons...

Vingt-sept femmes Goldberg se rendirent au blockhaus de la milice, devant la porte d'entrée. Le nom et la pâleur exceptés, aucun trait en commun. Alignées en une longue file, fragiles touches d'une épinette, la plus jeune avait quatre ans et deux mois, la plus âgée, quatre-vingt-neuf ans. Cinq femmes de petits commerçants relativement bien nourries. Une militante communiste crispée et rouquine, une couturière, une putain déterminée et sérieuse. Son accession à la communauté du sort bourgeois comptait davantage pour elle que le contenu de ce sort, qui lui était caché, comme à ses compagnes.

Léon L... — je crois qu'il n'était pas sans avoir pris quelques bons verres — tint à prononcer un petit discours :

— O vous, femmes Goldberg... Le lien qui vous unissait l'une à l'autre pouvait paraître fragile, tout accidentel. La majorité d'entre vous, je le parie, ne s'est jamais posé de question au sujet de ces vibrations secrètes, de cette aura imperceptible que produit un *nom* lorsqu'on le prononce ou

même lorsqu'on ne le fait pas. De ces vibrations qui mettent en branle les ressorts cachés du destin. Laquelle d'entre vous aurait jamais consacré, ne serait-ce qu'une pensée fugitive, aux rapports entre le **NOM** et celui ou celle qui le porte ? Et pourtant... Je ne vous parlerai pas des vérités dites « scientifiques ». Elles restent bien désarmées, que dis-je, dégradées et inopérantes face à notre époque de Grandeur.

Vous avez vécu l'une à côté de l'autre vos petites vies, sans avoir décelé votre communauté souterraine, sans vous être jamais préoccupées des sentiers cachés du destin qui aujourd'hui, qui sait ? vous désigne peut-être pour la grande œuvre des rédémptrices de notre sainte communauté millénaire. A moins qu'il ne vous pousse vers une voie plus haute, vers celle du sacrifice apparemment inutile. Mais il n'est pas de sacrifice inutile.

Toutefois, je le souhaite et je l'espère... Que ma dernière supposition reste tout à fait gratuite !

O vous, hommes Goldberg, lança-t-il vers un groupe apeuré de mâles, refusez la tristesse ! Sinon vos femmes, leur souvenir sacré vous sera sous peu restitué...

Il voulait poursuivre, mais l'aide de camp du capitaine apparut devant la porte et chuchota quelques mots aux oreilles du vieux président qui enchaîna : — Mesdames et Mesdemoiselles, tout ce que je suis en mesure d'ajouter, c'est que j'envie profondément votre sort sans pouvoir, hélas, le partager. **Mon nom et mon sexe ne m'ont jamais semblé un TEL fardeau...**

Un soldat inconnu regardait attentivement les visages. Il paraissait hésiter. « En avant, marche ! »

La file indienne des femmes Goldberg franchit le mur. On ne les revit jamais¹.

1. Ce chapitre risque de demeurer incompréhensible aux lecteurs, comme il l'est à l'auteur. Tout ce que je pus tirer de mon client, ce fut une rumeur étrange, non confirmée : Un des collaborateurs du capitaine aurait attrapé la bleorrhagie auprès d'une demoiselle Goldberg. Vu les lois de l'occupant qui punissaient les contacts entre les races — la pure et l'impure — le

CHAPITRE XII

L'action n'a commencé que huit jours plus tard, un samedi matin. Je ne vous en infligerais pas le récit complet. A défaut de souvenirs, cherchez dans votre imagination, cherchez parmi certains de vos rêves auxquels cela m'arrangerait de faire confiance. Quant à Noëmi, à moi, et à quelques autres personnes que j'ai mentionnées dans mon récit des journées précédentes, eh bien, nous avons tous survécu alors — même le vieux Yaakov et son équipe de récitateurs de psaumes. Tous, sauf le docteur Hillel qui s'est pendu dans sa bibliothèque le jour même de notre dernière rencontre.

Courage et lâcheté formeraient-ils un duo inséparable, un *dvandva*, un tandem comme le vide et la plénitude ? A vrai dire, et sans me vanter, je n'ai nullement cherché à échapper à la Grande Action. Mourir me paraissait alors doux et facile. Et la mort m'a fait le coup féminin classique. Comme je ne la fuyais pas, elle m'a tourné le dos. J'ai passé des heures dans des cachettes réputées peu sûres. Je sortais au milieu des rafles aveugles, démunis de papiers, j'assurais une liaison bénévole entre ceux qu'avait séparés le début soudain de l'action précédemment si souvent différée. Ma chevelure blonde, mon costume soigneusement coupé, ma démarche désinvolte n'attiraient visiblement pas les braves du capitaine H... Il y avait bien, pourtant, des moments de lâcheté, de peur violente. Ils m'assaillaient d'habitude le soir quand les soldats,

soldat en question ne pouvait pas, officiellement, donner le motif de sa vengeance. Il avait par contre toute latitude de l'exercer. D'après d'autres rumeurs, il se serait agi d'une méprise. Le soldat Handtke avait fait l'amour à une Goldstein — Rocher d'Or, mais étant quelque peu sourd de naissance, il aurait confondu ces deux noms, tellement semblables...

leur journée de travail terminée, s'en revenaient de notre quartier vers leurs casernes, chanson aux lèvres.

Si la vieille avait raison, s'il m'arrivait un jour d'être débarrassé de ce carrousel, comment vivre ? Qui serais-je ? Un homme ayant subi une opération de chirurgie esthétique doit ressentir la même peur avant d'apercevoir dans la glace pour la première fois la nouvelle forme de son nez. Une taupe rampante saurait-elle respirer l'air des montagnes ?

Une fois passée la jeunesse, avant que ne vienne la « maturité sociale », il existe un no man's land, colonie des inadaptés et des malheureux... Mes craintes se sont matérialisées un jour, beaucoup plus tard, mais comment dire ? Déjà, aux moments que je décris, je pressentais l'existence de cette contrée empestée et sinistre. Vivre parmi des ennemis n'est rien à côté d'une vie passée auprès d'indifférents.

De la rue montent des cris et le crépitement des armes. Je feuillette de vieilles notes. La laideur de mes propres strophes me fait tressaillir. Que les soldats viennent ! Toute ma volonté est tendue vers ces soldats qui devraient m'apporter le message définitif. Est-ce pour cela, à cause de cette volonté tendue qu'ils ne sont pas venus ? Car ce message définitif n'existe pas. En vain je le cherche dans ces vieilles notes qui sont à moi et dont la laideur me fait tressaillir :

Le temps est véhicule
 Qui mène au trou noir.
 Le temps est un commentaire
 (Il n'aura rien commenté)
 Le temps est un histouri
 Qui rejette, qui rejette :
 De la peau — son éclat,
 De nos os — leur peau,
 Le non-pourrissement —
 De la pourriture de nos os.
 L'éclat — du non-éclat
 etc.

Ou alors :

Je le mène en laisse
 Le passé
 Derrière moi comme
 (évidemment)
 Comme un chien.

Comme le chien en laisse
 Je le mène derrière moi
 Le passé

Et il hurle comme un chien blessé
 Le passé
 Et je lèche son sang
 (Evi - évi-évi-évi-évi
 dem
 ment)

Les cris et le crépitement des armes traversent la fenêtre.
 Ils approchent. Je me mets à écrire, posément, d'une écriture
 soigneuse et raisonnable :

« Si on mettait les poèmes de Boris dans un recueil unique
 ils se mordraient entre eux jusqu'au sang, ils feraient du
 bruit, ils se dévoreraient mutuellement. Mais rassurez-vous !
 On ne mettra jamais les poèmes de Boris dans un recueil
 unique. Le recueil n'existera pas. Les poèmes n'existeront pas.
 La poésie n'existe pas. Ni Boris non plus. »

Est-ce pour cela que les soldats ne sont pas venus ?

Un ver, un ver heureux, enfermé dans une poire fondante
 et pourrie, menacé de transfert dans une pomme dure et
 verte, doit vivre des moments semblables. Mais laissons ces
 souvenirs par trop personnels. Au fond, ces chapitres ne

devraient avoir que trois héros : un pont, un moulin et un hôpital. La marchandise vivante — mais était-elle vivante ? — on la stockait au moulin. Le pont menait à la gare de triage. L'hôpital — son tour viendra. Quant au quatrième héros, M. Garine, le faux Messie dont je vous ai parlé plus haut, il arriva en notre ville en pleine catastrophe. A ceux qui devaient s'en aller, qui de toute manière devaient s'en aller, il fit don de quelques jours d'espoir. Sa mission d'En Haut — il l'a payée de sa vie et de sa mort. J'ai vu son cadavre. La mort a ouvert son visage qui de son vivant me semblait toujours fermé à clé. Je me garderai de parler en mal de M. Garine. Le cadeau qu'il a fait à ma ville était le seul qu'elle voulait recevoir.

M. Garine vit son œuvre s'écrouler quand, une fois l'action commencée, les troupes du capitaine H... envahirent les Ateliers. Il ne s'agissait même pas des Ateliers ni de ceux qui, par la force de leur foi, y avaient créé une zone de sécurité illusoire ; il s'agissait d'un différend qui opposa, pour un bref instant, le capitaine au bourgmestre de la ville.

Le bourgmestre, un bon bourgeois de Rhénanie, qu'avaient débarqué dans notre plaine natale les fourgons du vainqueur, n'avait-il pas déclaré aux conseillers de notre communauté plongés dans un silence admiratif : — « Les ouvriers du bourgmestre n'ont rien à craindre. Ils vont survivre à cette guerre ! Je vous le garantis. C'est officiel ! » En effet, ce ne furent pas ses gardes, mais les soldats du capitaine qui, une semaine après cette déclaration solennelle, firent irruption dans les Ateliers pour en sortir deux mille filles et garçons.

— Je m'en fous, du bourgmestre ! — criait le capitaine face aux représentations timides du directeur du personnel. La besogne faite, il garda même pendant quelques jours un mépris tout militaire pour la mollesse bureaucratique du bourgmestre. « Quels gens, mais quels gens ne nous envoie-t-on pas comme administrateurs civils ! — confiait-il à ses collaborateurs. Ils ne comprennent rien à ce pays sauvage. Mais rien de rien ! » La réconciliation ne se fit qu'à l'occasion

du banquet offert par le bourgmestre au casino militaire, la veille du départ du capitaine et de son équipe.

Un vide vibrant avait donc envahi les grands Ateliers Garine. Quelques dizaines de rescapés, cadres sans tableau et sans armée, étaient en train de chanter les psaumes funèbres, quand je m'introduisis subrepticement dans les bâtisses pour y passer la nuit. Ce que j'y ai trouvé, je vous le raconterai plus tard. Ma journée n'avait pas été moins mouvementée que celle de la maison Garine. Une dame quinquagénaire, ancienne poule de luxe qui, contre quelques pièces bien sonnantes, nous avait promis son hospitalité, m'avait réveillé à six heures du matin :

— Monsieur Boris, il faut que vous partiez tout de suite. Et votre dame aussi. Ça me fait de la peine, mais des patrouilles recherchent les vôtres dans toutes les maisons. Il y a de nouvelles affiches : celui qui abrite un de vous autres est fusillé sur place. Regardez vous-même.

Je dois l'admettre : c'étaient plutôt la gêne et la nervosité qui me firent bâiller. Non point les restes du sommeil. Pour la première fois de ma vie quelqu'un me fermait sa maison. Je me rasais avec des mains qui n'étaient pas tout à fait à moi. Noëmi essayait de parlementer : — J'ai tellement sommeil, madame Olga, encore une petite heure... Peut-être que les patrouilles vont quitter votre quartier ? Il fait tellement chaud chez vous, tellement joli...

Je regardais furtivement par la fenêtre. Le petit faubourg, habité par des rentiers, avait un aspect campagnard. Quel calme ! Un écureuil passait dans le feuillage d'un orme.

— Monsieur Boris, mademoiselle Noëmi... Si j'avais su le malheur que vous alliez attirer sur ma maison, je ne vous aurais pas accueillis, même pour mille roubles-or... Enfin... Si Mademoiselle veut rester... elle a de bons papiers, on ne la connaît pas. Je dirai que c'est une cousine de Rostov. Elles sont brunes à Rostov, les filles. Personne ne peut rien prouver. Rostov est de l'autre côté du front. Pendant que vous dormiez,

j'y ai réfléchi, moi. Mais vous, monsieur Boris, vous êtes un homme. Et comment...

Un sourire passager éclaira le visage fané. — Pour les hommes, c'est différent. On vous fera — passez-moi le mot — baisser votre pantalon et on sera tous faits comme des rats.

L'histoire de la queue prenait donc les couleurs de la vie.

J'employais les trésors de mon éloquence pour persuader Noëmi d'accepter l'offre qui, vu les conditions, ne manquait ni de générosité ni de bon sens. La bonne femme avait raison : nonobstant ma chevelure blonde et mon calme apparent, c'était bien moi qui en premier lieu risquais d'attirer l'extermination sur cette paisible maisonnette. Le signe d'alliance, inscrit jadis dans mon corps, comme il l'avait été dans le corps de mes aïeux et de mes grands-aïeux, les participants de la chasse à courre qui se déroulait dans notre ville pouvaient trop aisément le déchiffrer, ce signe. Il était à la portée du dernier paysan de Bavière d'interpréter ce hiéroglyphe qui équivalait à la mort pour moi, pour Noëmi et pour notre bonne logeuse.

Mon éloquence n'avait fait que hâter la toilette de Noëmi. — Tu ne partiras pas seul —, m'avait-elle dit. Et puis : — Merci, madame Olga, merci quand même...

La vieille dame hésitait. Elle s'attendait à une opposition de notre part. Peut-être même à des prières. La perspective de la mort s'éloignait avec notre départ, mais aussi celle de gains fabuleux et faciles. Avec nous, la mort quittait bien la maison, mais la vie la quittait aussi. Il ne resterait désormais à Mme Olga que ses souvenirs brillants mais trop usés et la routine de ses longues journées de rentière.

Un grain de coquetterie à mon adresse. Un sourire : — Ne partez pas si vite. Tout de même. Le samovar est prêt.

Extraits de cet intérieur où le renfermé d'autrui nous servait d'abri, plongés dans la rue — claire et dénudée... notre

propre tremblement était l'ennemi, le premier ennemi. Que la maison de Mme Olga ne pouvait-elle servir d'étoffe ! En découper un large manteau et devenir invisible. Devenir poussière, cesser d'être, mais sans avoir à traverser cet inquiétant passage qui nous attirait, qui nous guettait... partout et de partout.

Les soldats gris-vert passaient sur le trottoir opposé. Ils regardaient le ciel. Cherchaient-ils là-haut le gibier qui abondait à cinq cents mètres d'eux, derrière la frontière de la ville interdite ?

Dans ce quartier calme, bien chrétien et bien slave, ils avaient pour mission de retrouver ceux d'entre nous qui auraient fui l'encerclement des murailles et des hommes. Un genre de râtissage qui — somme toute — ne promettait guère d'être fructueux. Enviaient-ils leurs collègues qui, au même instant, étaient en pleine besogne ?

Tout d'un coup un paresseux regard se fixa sur nous comme un attouchement obscène. Et voilà. Dans deux secondes viendrait la question, impersonnelle et polie : Vos papiers, s'il vous plaît ? Noëmi s'agrippa à mon bras et déjà je la traînais à pleine allure en direction de la patrouille :

— Quelle est donc l'heure exacte, caporal ? Ma montre me joue de ces tours.

Une fraction de seconde s'écoule. Les yeux bleus palpent lentement nos deux silhouettes. Et puis, vient la réponse : « Sept heures quarante, Monsieur. Non, sept heures trente-sept. Je dois avancer. »

Posément, j'ai sorti de ma poche un étui à cigarettes en argent de Toula, jadis offert à mon grand-père par son frère, le thaumaturge de Miropolie. L'objet en soi n'était pas vilain, mais sans grand prix. Il ne sortait pas de l'ordinaire. C'est en raison de son premier propriétaire, censé sanctifier tout ce qu'il touchait, que les fervents du tsaddik m'offraient de grosses sommes pour ce morceau d'argent ancien.

« Le Lion de Miropolie » avait été un prieur célèbre parmi ses pairs et dans sa génération, très vénétement dans ses rap-

ports avec Dieu. C'était avec admiration que ses fidèles se transmettaient ses paroles — source de scandale incessant pour ses adversaires. Un soir, veille de grande fête, le Rabbi ordonna à ses disciples de prier le Seigneur qu'il n'envoie la délivrance à notre peuple qu'une fois délivrés les autres peuples du monde. — Que serais-je moi-même, que serions-nous tous, expliquait-il à ses fidèles sidérés, sans l'amour de notre peuple dont déborde notre être entier ? Cet amour est le don précieux qui nous vient d'En Haut. Or, sauriez-vous aimer celui qui est assouvi, s'il est entouré de gens affamés ?

Et pour rendre clair à tous le sens de sa pensée, il leur conta cette petite parabole : « Une pauvre femme allant faire son marché laisse ses enfants sous la garde de sa voisine, aussi pauvre qu'elle et pourvue d'une progéniture tout aussi nombreuse. Aux enfants jouant entre eux et faisant trop de bruit, la voisine en question distribue quelques friandises. Il n'y en a guère à la maison, de ces friandises. Peut-être même n'y en aura-t-il pas assez pour tout le monde. Par qui la pauvre femme doit-elle commencer sa distribution ? » demandait le saint homme avec un fin sourire à ses disciples. « Vous croyez peut-être que c'est par ses propres enfants ? »...

Les entretiens particuliers que le Seigneur avait coutume d'accorder au « Lion de Miropolie » à la veille de quelque grande fête, étaient pour la plupart empreints d'une grande violence.

Dans son rôle de défenseur des siens, le Rabbi prononçait parfois des plaidoyers amers, frisant le blasphème.

Un de ces entretiens se trouve consigné dans le recueil publié après sa mort par un de ses disciples :

En réponse aux représentations du Rabbi qui reprochait au Seigneur les souffrances endurées par son peuple, Dieu s'était mis à énumérer les iniquités dont s'étaient rendues coupables les générations récentes : la dureté de cœur des riches, l'orgueil démesuré des savants et le mépris qu'ils vouaient aux simples; les transgressions innombrables de la Loi écrite et de la Loi orale.

Alors, le Rabbi interrompit le Seigneur : Tout ceci est vrai. Je ne connais que trop les péchés de mes frères et les miens. Mais à qui la faute ? De qui est-il écrit qu'Il a créé et le bien, et le mal, qu'Il a jeté la semence du mal dans le cœur des humains ? Qui est donc l'auteur, l'unique auteur de cette pièce impie qui se joue sur ce théâtre impie ? En outre : Tu as beau prêcher le bien, la noblesse, la pitié, Tu demeures assis sur Ton trône de marbre parmi les lions ailés, les anges et les flammes. Les plaintes de l'univers, la fumée de nos sacrifices montent vers Toi de très loin, de très bas. Et Tu T'indignes devant les transgressions commises par Tes créatures livrées à leurs faiblesses, à leur désespoir, à leur misère ? Que dirais-Tu, s'il Te fallait chaque jour chercher la pitance des tiens sur les marchés et les foires où le paysan qui achète ta camelote peut à chaque instant montrer son visage d'égorgeur ? S'il te fallait t'époumoner dans de petites combines condamnables mais inévitables, affronter un nobliau qui menace de te déloger de ta misérable tanière, toi et les tiens, si tu ne paies pas le loyer échu depuis longtemps et dont tu ne vois pas où trouver le premier sou ? Si Tu devais être la cible permanente de toutes les railleries, de toutes les cruautés, et, avec tout cela, survivre ? Survivre, non point par amour de la vie, car la fatigue est la plus forte, mais bien par fidélité, afin que survive celui grâce auquel, tant bien que mal, seront observées les prescriptions de Ta Loi. Si Tu devais supporter la faim de Tes enfants, sans pouvoir leur donner à manger, assister, impuissant, à leur agonie et à leur mort ?

Ce fut au Seigneur d'interrompre le Rabbi : — Penses-tu donc vraiment, insensé, que j'ignore tout cela ? Que je ne le connais pas, ne l'éprouve pas ? C'est dans ma chair et dans mon sang que je vis la souffrance de chacun de tes frères. Je suis avec le marchand ambulant qui parcourt la plaine impitoyable, à la recherche de son gagne-pain, lorsqu'il s'aperçoit à l'approche du soir que son pauvre lot de marchandises est aussi lourd qu'au matin et que sa bourse est vide. Je suis

avec le père qui voit son enfant mourir et je suis avec l'enfant qui meurt. Je suis ce père et cet enfant. Je suis cette mort. Je suis avec le vieillard impotent que les tueurs riaillent avant de l'assassiner et je suis, moi, ce cabaretier que le hobereau chasse à cause des loyers arriérés. Je suis avec le blasphémateur qui se retourne contre moi car il n'en peut plus et je suis le blasphémateur et son blasphème. Je marche sur toutes les routes poussiéreuses de votre malheur et de votre péché. Je suis avec le voleur, avec le tricheur qui se repente et avec celui qui ne se repente pas...

Et le Rabbi de répondre : — C'est vrai. Et pourtant : Tu es avec eux tous, avec nous tous, comme un roi qui se déguise en mendiant ou en voleur de grand chemin pour connaître la vie et la mort de son peuple. Tu es comme un richard qui passe la nuit dans un asile de pauvres, mais qui sait qu'une fois terminée la mascarade, épuisée l'expérience, il rejettéra ses haillons et ira dans son palais prendre un bain chaud pour se débarrasser de la vermine et se reposer au milieu de ses serviteurs. Dans les pires épreuves, Tu gardes Tes ressources, les ressources de Ta divinité. Tu as beau épouser toutes nos misères, Tu sais que Ta splendeur T'attend, que T'attend la suite infinie de Tes univers comme autant de palais, que T'attendent les éternités de Ta joie et la joie de Tes éternités.

Mais Dieu a rétorqué : — Et toi ? Et vous autres ? Par-delà vos pires misères, ne vous ai-je pas offert les mêmes ressources, ouvert les mêmes palais ? Le moindre d'entre vous n'est-il pas ce même richard déguisé en vagabond ?

Il paraît qu'après cet entretien, mon grand-oncle était resté prostré pendant quelques années. Il était tombé malade; sa superbe fit place à une douceur et une humilité sans bornes. Il implorait le Seigneur de choisir parmi ses pairs un autre défenseur de la génération, un autre porte-parole. Mais cette prière n'avait pas été exaucée.

Allait-il nous sauver à présent, ce thaumaturge ?

Ce n'était pas mon cerveau, c'était mon corps tout entier qui travaillait, qui livrait combat contre les secondes déci-

sives. Il ne fallait pas offrir de cigarette à ce soldat de la mort. Ne pas donner l'impression de vouloir capter sa bienveillance pouilleuse. Je n'en ai pas besoin. Je suis quelqu'un de bien. Un fils de famille.

Les yeux bleus ont suivi avec déception le mouvement de ma main. Est-ce que mes mains tremblent ? Le sang fuit-il mon visage ?

— Auriez-vous du feu, caporal ?

— Je vous en prie, Monsieur. Voici...

La petite flamme abritée entre ses doigts épais qui forment auvent, serait-elle plus éphémère que notre vie à nous deux ? Une correspondance secrète s'établissait entre NOTRE flamme et la sienne. Il ne fallait pas que ce fût le soldat qui soufflât la flamme...

— Oui, ça va bien. Merci, caporal...

Ses pas lourds résonnent dans la matinée brumeuse, loin déjà, toujours plus loin. Avidement, j'aspire les bouffées. Est-ce bien ma dernière cigarette ?... Noémi ne fume pas. Comment lui communiquer un peu de ma volupté ? Je me retourne. Autour de nous, personne. J'embrasse les lèvres de Noémi, lourdes, rouges et humides.

Où aller ?... Les barrières de la ville, de la ville tout entière sont bien gardées. Inutile d'essayer. On demande les papiers à tout le monde. On décultote les hommes. Et ça dure depuis des jours, depuis l'arrivée de la brigade mobile. Chercher un abri chez des amis dans la ville chrétienne ? Les soldats sont en train de coller des affiches : Ceux qui cache-ront les fuyards venus de derrière la muraille, seront fusillés sur place. Ceux qui les livreront, recevront vingt roubles en billets d'occupation, plus un kilo de sucre. Le sucre est rare.

Sur une place tranquille, nous vîmes un petit garçon qui, fiévreusement, tirait par la manche un gris-vert : « Là-bas, derrière cette porte du jardin, j'en ai vu moi-même trois qui se sauvaient. Venez, venez vite, Monsieur le soldat... »

— Eh bien, Noémi, où allons-nous ?

— Eh bien, Boris, où allons-nous ?

Des sentinelles traversaient le parc public en demandant leurs papiers aux couples d'amoureux. Les églises étaient fermées. Le monde entier était fermé.

On retourne.

Derrière les ruines du château, là même où grouillaient les soldats, il y avait un puits desséché. Quelques membres du Conseil, dans le plus grand secret et à toutes fins utiles, avaient jadis entrepris de remettre en état un souterrain qui, du sous-sol de la salle de réunion, conduisait à ce puits condamné. Ce travail avait été fait au début de la guerre. Les gens qui connaissaient le secret, désormais inutile, n'étaient plus de ce monde. Je dis bien : le secret devint inutile, car au début, personne ne savait que l'autre ville, LEUR ville, allait se montrer hostile, activement hostile. On rêvait de sorties collectives, de détachements de partisans. Ces espoirs étaient bien morts avec ceux qui les avaient nourris. Couple de promeneurs endimanchés, nous nous penchâmes sur le rebord du puits. Autour de nous — personne. De la brume au-dessus du fleuve, un soleil légèrement voilé. J'ai sauté le premier et quelques secondes plus tard, ayant reçu Noëmi dans mes bras, je tombai avec elle au fond du puits, tapissé de mousse, jonché de cailloux et de choses innommables. Fiévreusement, j'essayais d'enlever les quelques briques dissimulant le passage. Des bruits nous parviennent d'en haut. Il suffit qu'un enfant se penche sur le rebord. Moi-même, enfant, n'ai-je pas éprouvé une volupté maladive à me pencher sur des puits profonds ? A écouter le sourd roulement du vide ? Nous n'avons pas moyen de voir ce qui se passe sur terre. D'ailleurs, à quoi bon ? Avec mes mains nues, salies et ensanglantées, je travaille à arracher du mur ces quelques briques dont l'immobilité équivaut à notre mort. Notre vie dépend de l'endroit que se sera choisi une plante minuscule pour lancer ses racines entre deux briques humides... Les briques ont cédé. Le couloir était haut mais totalement sombre. De vagues pialements, des froissements suspects. J'avancais le premier, ser-

rant de toutes mes forces la main de Noëmi. Etait-ce l'humidité ? Etait-ce le vent ? Pas moyen d'allumer mon briquet. Quelque chose de lourd et de mou s'abattit sur mon pied. Les rats. La terre sous nos pas se faisait de plus en plus gluante. On s'embourbait. Chaque mouvement par lequel on réussissait à tirer son pied de cette substance visqueuse était une victoire. Chaque pas en avant — le pied tâtonnant et incapable de rester en l'air — une gageure.

— Reposons-nous, dit Noëmi. Rien qu'une minute.

Un cri strident, tout de suite réprimé :

— C'est un rat, un rat qui m'a sauté sur l'épaule. Si quelqu'un a entendu mon cri, pardonne-moi, Boris.

Impossible de rester immobile dans ce maudit corridor. Les rats vous confondaient avec les murs, avec les pierres, avec les solides éléments de leur paysage qui pour eux devait exister non pas comme une chose vue, mais comme une chose palpée. Ils vous sautaient dessus, grappes vivantes, animés du sentiment de leur bon droit. C'est à ce moment-là que je me mis à raconter à Noëmi une petite histoire, un récit tiré d'un manuel de zoologie (mais s'agissait-il vraiment d'un manuel ?) :

— Ne connais-tu pas cet animal plein de charme que les sciences naturelles nomment le Rat-Roi, le Rat-Royal ?

« Il arrive que dans une poutre, dans un vieux grenier, on entende des sifflements, des piaulements, des jappements plus forts et différents du tintamarre habituel produit par les rats. Votre patience s'épuise. Vous prenez une hache pour abattre, pour pourfendre la poutre pourrie. Alors en jaillit un monstre qui s'est formé à force de maladie ou de famine dans le nid sale et étroit : une vingtaine de rats amaigris et squelettiques se sont pelotonnés, soudés, noués avec leurs pattes et leurs longues queues tant et si bien qu'il leur est désormais impossible de se disjoindre; la circulation du sang dans cet organisme collectif est devenue commune, le sang passe par les queues et par les pattes nouées. Aucun d'entre eux ne sera plus capable de mener une existence autonome.

Il leur faudra vivre en commun, jouir de la félicité suprême que dispense l'abandon de soi. Ce monticule vivant sautille, émet des piaulements, s'enivre d'air frais... »¹

— Cette petite fable ne te rappelle rien, Noëmi ? Notre vie à la surface ?...

Elle s'agrippa à mon poignet avec ses ongles. Elle murmurait :

— Ne pas tomber, ne pas tomber...

Le rythme de cette courte phrase dictait la cadence de nos pas.

— Avançons tout de même, Noëmi; plus vite. Ça ne doit plus être très loin.

C H A P I T R E X I I I

L'Hôpital

Ils étaient vieux tous trois, ces solides points de repère, des siècles durant, pour les ivrognes attardés dans les nuits d'hiver, pour les couples d'amoureux au long des soirées parfumées de printemps. Le moulin, le pont et l'hôpital de ma ville n'existent plus. Ils ont été brûlés au lance-flammes par l'armée qui, deux ans après les événements que je relate, en de grandes marches d'Est en Ouest, devait réoccuper nos plaines boisées.

Mais avant de disparaître, dans les jours qui suivirent notre passage dans le souterrain désaffecté, l'hôpital, le pont et le moulin devaient vivre les heures les plus riches de leur existence séculaire.

Je l'ai dit plus haut :

Le pont menait vers la gare de triage.

A la place du grain silencieux, on stockait dans le vieux moulin de la viande vivante, malade d'impatience.

1. B. Lesmian.

L'hôpital — ancien couvent des sœurs basilianes de l'Eglise orthodoxe — était, presque dès le début de notre grande épreuve, un centre important de rencontres, de politique et de commerce. Les malades qui s'y entassaient par dizaines, tout moribonds qu'ils fussent, ne l'étaient pas davantage que des milliers d'autres qui gisaient dans des caves ou à même le pavé, couverts de sacs et de vieux journaux, en promiscuité avec les morts. La souffrance et la maladie n'étaient certes pas plus denses entre les murs de l'hôpital qu'au-dehors. Ici et là, les mêmes plaies, les mêmes visages cadavériques, les mêmes yeux vitreux et la même teinte verdâtre des peaux desséchées. Entre la souffrance du dehors et celle du dedans, il n'y avait sûrement pas de différence de degré. Et tout de même, l'hôpital était une île enchantée, une île dispensatrice d'illusions dorées : c'est que la maladie, honnie et méprisee au-dehors, retrouvait dans l'enceinte de l'hôpital son nom et son droit de cité. Les médecins, les infirmières et jusqu'au dernier des plantons, tous avaient l'illusion inestimable d'exercer une activité normale, de continuer leur vie de jadis et de sauver celle des autres. Qu'importe si un malade à qui on avait fait subir avec succès une opération risquée, allait être pris dans une rafle une heure après sa sortie de l'hôpital ! Qu'importe que tel typhique arraché à la mort grâce aux vaccins volés au mépris du danger dans une pharmacie militaire, dût le lendemain, encore tout faible, succomber au travail forcé ou aux coups, dans la cour d'une caserne ?

Dans l'enceinte sacrée de l'hôpital, les malades exerçaient consciencieusement leur métier de malades. Les médecins restaient médecins. Qui d'autre, sauf les mendians professionnels et les croque-morts, pouvait en dire autant ?

A l'aide de leur dé à coudre, les médecins essayaient de vider l'impossible océan de la souffrance, et plusieurs d'entre eux vivaient plus authentiquement, plus pleinement que jamais. La profession d'infirmière devenait enviable. Les filles des riches, des aristocrates, les enfants choyées et tenues à l'écart de tout spectacle de misère s'engouffraient dans ce

monde pour elles nouveau et étrange. On versait de l'argent, beaucoup d'argent pour accéder à une place de plongeuse. On couchait avec le médecin en chef, gras, chauve et rouge de visage.

Les malades, eux, étaient attirés dans l'hôpital par une sorte d'instinct, de préjugé, de légende : « Mourir dans un lit ! » Ceci du reste n'était souvent qu'un rêve, une vue de l'esprit rarement réalisée dans cet hôpital où le monde s'entassait à même les planchers, dans toutes les salles et dans tous les corridors.

Mais il était surtout un mythe, mieux qu'un mythe — une donnée réelle : la sécurité face aux tueurs. Les soldats, les gendarmes et les membres de la police ennemie ne franchissaient le seuil de l'hôpital que dans des cas extrêmement rares. Toutefois, même alors, ils se comportaient avec une retenue remarquable. Le cadre qui ne subsistait que grâce à leur bon plaisir, le cadre qu'ils toléraient par calcul inavouable, mais qui devenait tout à fait absurde dans la perspective de la mort de TOUS qu'ils préparaient par étapes, ce cadre leur en imposait tout de même par son caractère objectif, professionnel et connu de longue date.

« L'Hôpital » était une institution palpable et respectable. Aux yeux des soldats, il n'avait rien de commun avec le Service du Travail ou avec le Conseil qu'ils avaient eux-mêmes créés, sculptés et ciselés à l'image de leur rêve. Un gendarme qui aurait, sans y penser, écrasé de ses talons une plaie purulente et l'homme autour de cette plaie, s'il les avait trouvés tous deux, l'homme et sa plaie, dans la rue voisine, ce même gendarme s'enquérirait avec curiosité des progrès d'une cure difficile et faisait attention, en se faufilant entre deux rangées de lits, à ne pas bouculer un malade grave, « car ça lui ferait mal ».

L'activité des médecins, parfaitement inutile quant aux chances de survie de la collectivité et d'eux-mêmes, rencontrait de la part de l'ennemi des marques de respect visible, à

l'opposé de son attitude envers tout ce qui chez nous n'était pas « l'Hôpital ».

Il y avait aussi à ce respect, sans doute, des raisons plus terre à terre. Il arrivait à ces dames de la police et de la garde de ces accidents qui exigeaient des interventions chirurgicales sûres et discrètes. A l'hôpital, on pouvait s'approvisionner en éther et en morphine sans risquer d'être signalé à ses propres autorités. Les médecins et les pharmaciens savaient ce que leur coûterait la moindre indiscretion.

Tout ceci faisait de notre hôpital un foyer de fausses et de vraies nouvelles, ainsi que de contrebande commerciale et amoureuse. Mes contacts d'un caractère tant soit peu suivis s'y réduisaient à trois personnes. Le malheur, le génie et la puissance n'avaient jamais été à mes yeux plus parfaitement incarnés qu'en Tamara, David G. et le docteur Cohen, directeur de l'hôpital et dictateur des troupeaux qui y étaient réunis.

Tamara jouait à l'infirmière depuis quelques mois seulement. Elle était entrée à l'hôpital précédée d'une légende sur ses aventures passées, sur sa richesse et sa beauté bien réelles. Comment vous décrire ses yeux qui faisaient penser aux fontaines argentées et antiques, ses tresses noires plus lourdes que le temps, les lignes bénies et téméraires de son corps ? Je n'étais point amoureux de Tamara. Les quelques séances de couchage qu'elle m'accorda dans une salle d'opérations vide et sentant le formol étaient plus déchirantes que le malheur. La mort était là, derrière le mur, proche à toucher. Tamara voulait-elle fuir sa solitude impossible ? Mais quel était donc ce sommet où je me trouvais, ce sommet dont l'accès et la pente n'étaient pas à moi ? Ma tête était atrocement froide. Je dégrafaïs son blanc tablier d'infirmière, sa jupe marron. La peau à l'intérieur de ses cuisses était plus lisse que le Néant. Elle ne m'aimera jamais. Cette pauvre « possession » de son corps était bien faite pour me montrer que je ne la posséderais jamais. Eh bien, je ne me livrerais pas non plus. Une sorte d'indifférence grave s'établit entre

nous, mêlée d'une tendresse ironique. Comme si elle m'avait dit : Et voilà mon corps, me voilà tout entière, telle que je suis devenue. Et puis après ?

Comme si je lui avais dit, moi :

Que nous les dessinions
Ou ne les dessinions pas
Quelle importance (cela peut-il avoir)
Pour ces lignes noires — nos filles
Que nos cerveaux en flammes
S'apprêtent à engloutir
Sans les avoir
jusqu'à la création
créées.

Il aurait suffi d'un brin, d'un déplacement microscopique dans le temps et dans nos destins — nous le savions tous deux — pour que cet instant devienne la moelle même de nos vies. Pour que nous soyons unis. Mais ce déplacement n'avait pas, ne pouvait pas avoir lieu. Entre ce qui est et ce qui n'est pas, il n'y a qu'un détail : l'Etre tout entier. Tamara savait qui était celle que je cherchais dans le noir reflet de ses yeux, dans la lumière argentée et fluorescente de sa peau dénudée. Moi je savais que quoi qu'il advînt, puisque je n'étais pas celui qui lui avait infligé son inguérissable blessure, cette blessure qui était devenue Tamara elle-même, je ne saurais jamais être pour elle qu'un vague compagnon de quelques instants perdus, de quelques derniers instants.

Quand Tamara s'était présentée pour la première fois à l'hôpital, l'infirmière principale, la vieille Mirelé, grise et majestueuse, l'avait prise par la main : — Viens, mon enfant ! Je veux te causer. Ou plutôt, je veux te poser une question, une seule question : Veux-tu qu'on te traite ici en grande dame ou en infirmière ?... Je m'explique : Nous savons tous ce que ton père — que son âme s'entremette pour nous auprès du Seigneur ! — a fait pour notre hôpital. Nous

n'avons pas oublié qui il était et comment il est mort. Si pour toi il ne s'agit que d'être ici, d'avoir un *Ausweis*, un certificat de travail, tu n'auras pas besoin d'abîmer tes mains. Tu peux rester au secrétariat et sourire à ces messieurs que reçoit notre M. le Directeur. De toute manière, notre sécurité est la tienne. Et elle n'existe pas, quoi qu'en dise le docteur Cohen. Quant à porter des seaux pleins de merde, nous avons des dizaines de filles qui sont nées pour ça, qui sont heureuses de faire ça... Ne te gêne pas. Tu as le DROIT à une place ici, même si tu ne remues pas le bout du doigt. Ce n'est pas une « faveur » de ma part. Comment moi, Mirelé Youdine, une femme toute simple, pourrais-je accorder une « faveur » à la fille du grand Reb Elie qui était l'égal des prophètes ?... Mais si tu viens ici pour autre chose, alors... je te mettrai dans le bain, tout de suite. Tu n'auras pas besoin de tâtonner comme un chaton aveugle...

Ainsi parlait la vieille Mirelé, toujours autoritaire et redoutable, crainte et respectée même par les médecins, et Tamara lui avait répondu d'un mot :

— Vous savez, petite mère, je viens pour l'AUTRE chose. Et je ne tiens pas tellement à ce que mes mains restent blanches.

Le lendemain, Mirelé avait commencé à introduire Tamara dans la capitale de la souffrance humaine. Tamara assistait aux amputations, aux trépanations exécutées sans narcose. Elle lavait les plaies purulentes et veillait les derniers moments des enfants massacrés par la brigade de la « Lutte contre la Contrebande ». Elle devint infirmière parfaite, infirmière surhumaine. Les quelques mois avant la liquidation furent, somme toute, les moins douloureux de sa vie.

David G. se trouvait en bas de l'échelle hiérarchique du personnel. Tout noirci par la suie, il alimentait les chaudières,

Telles de grosses bêtes antédiluviennes, les chaudières ventrues et bien vivantes remplissaient presque entièrement la petite cabine où David avait installé sa paillasse. Trop démunis de tendresse pour nourrir un chat ou un chien, c'est avec une visible satisfaction qu'il gavait les insatiables gueules des chaudières de l'hôpital.

Roux, trapu, habile, David G. avait dans ses yeux rougeâtres une expression de bossu. C'était toujours avec la même surprise, vite cachée, que les gens qui pour la première fois le voyaient se lever d'une banquette, constataient qu'il n'y avait pas de bosse sur son dos très droit... Il n'avait que dix-huit ans, cultivait avec ténacité sa laideur innée, et les rares filles qu'il essayait de courtiser de sa manière brutale et blesante, le laissaient immanquablement tomber après la première rencontre. Avec une impudence voulue et surfaite, il racontait que les seules joies authentiques et honnêtes lui venaient de ses séances d'onanisme qu'il était obligé — hélas — d'espacer « pour rester en forme ». Obsédé par la mort qu'il considérait non comme une délivrance — il n'y a pas de « délivrance » — mais comme l'aboutissement suprême, comme l'unique et dernière couronne de la décrépitude, des séries de défaites dont il raffolait plus encore pour lui-même que pour les autres, c'est avec un plaisir savant qu'il goûtait aux fruits de l'occupation de notre ville par l'ennemi.

Il avait haï ses parents avec une passion à faire pâlir d'envie l'auteur de *Vipère au Poing*. Avant la guerre déjà, David était leur terreur. Honorables bourgeois qu'ils étaient, ils ne pouvaient pourtant se décider à l'interner une bonne fois pour toutes dans une maison de santé... Un jour, il brûla vif un chat en le mettant dans le four par-dessus une tarte préparée pour son quinzième anniversaire... Il ne s'agissait nullement de la bête — m'expliqua-t-il plus tard. Du chat, je m'en fous pas mal. Il s'agissait de ma chère maman et de moi. Je voulais clarifier nos rapports. Une petite affaire de famille. Hein ?

Par deux fois — à seize ans — il avait tenté d'empoisonner

sa mère, et la seule fois où je l'ai vu déborder de joie, était le jour où les gendarmes harnachés emmenèrent son père au train partant vers les chambres à gaz. Le châle rituel, jaunâtre et noir, sur ses larges épaules, David s'était mis à chanter les prières des morts, spectacle donné à l'intention de sa mère qui tâchait de le convaincre et de se convaincre elle-même : — Le train est parti vers un camp de travail. Ton père reviendra. Assez de blasphèmes.

Savamment, froidement, il guidait l'esprit affaibli de sa mère vers la folie déclarée et c'est avec un sourire heureux qu'il m'annonça un jour les résultats de sa thérapeutique : — Ça y est, ma petite maman a enfin pris hier soir une capsule de cyanure. Ce n'est pas trop tôt. Et remarque, je ne lui en veux pas, mais pas du tout. Je le lui concède de grand cœur. bien qu'à vrai dire, à son âge, elle aurait pu se contenter de quelque chose de moins luxueux. Moi, je possédais aussi une capsule de cyanure pour mon propre usage. Quel usage ? Je l'ai jetée dans la merde et pourtant, j'aurais pu la vendre un bon prix... Cette capsule, j'avais réussi à la voler à mon père, une heure avant que les gendarmes ne soient venus le chercher. Il a dû être drôlement surpris dans le train quand il ne l'a pas trouvée. Dire qu'il se croyait en sécurité, avant ! « Ils ne m'auront pas avec leur gaz » — qu'il répétait. — « J'ai pris mes précautions. » Je lui ai donné une petite leçon. Là-bas, il a dû penser à son cher fils unique. J'aurais donné gros pour voir sa gueule à ce moment. Quant à son poison, comme je t'ai dit, je suis un idéaliste : je l'ai jeté dans la merde. Moi, je n'en prendrai pas. Pour moi — pas de suicide. Je l'ai écrit même dans ma petite « chronique ». Cette sale vapeur de lyrisme dont on entoure le suicide, me donne envie de vomir...

Je me suis rendu auprès du petit cadavre desséché de sa mère et ai réglé les formalités d'enterrement avec les fonctionnaires du Conseil et le vieux Yaakov. — Si tu veux t'en mêler, fit David, vas-y. Je comprends tous les goûts. Même les plus morbides. Mais ne compte pas sur moi.

Quand les quatre hommes noirs du groupe rituel emportè-

rent sa mère — poupée en cire jaune dans sa boîte de carton — David resta sur le seuil de sa maison et n'accompagna pas le piètre cortège. Le soir même, il transporta ses quatre hardes dans sa cabine de chauffeur à l'hôpital.

Vous me demanderez : Pourquoi cette amitié avec David, David le manqué, David l'insupportable, David l'assassin virtuel ? Je répondrai par une question, selon notre bonne tradition nationale : Comment en général les amitiés naissaient-elles ? Qu'est-ce qu'une amitié ?... Celle-ci était du moins réelle, plus réelle que la réalité même que nous vivions. Pendant les nuits passées à l'hôpital, nuits remplies de commérages, de tractations et d'amours hâties, nous bavardions de choses dont ni avant ni après je n'osais parler à personne. David savait ouvrir les yeux. En outre, espion né à qui ses fonctions de chauffeur laissaient de longs loisirs, il avait entrepris une tâche que j'ai crue noble et belle. Il s'était fait le chroniqueur du dernier hôpital de notre ville. Au jour le jour il inscrivait les événements extérieurs et ses propres pensées dans un gros cahier jaune et — passez-moi le mot — ce journal de bord d'un navire prêt à couler rendait un son de cuivre, un son bien viril. Plus tard, grâce à certaines circonstances sur lesquelles je reviendrai, il me fut donné de jeter un coup d'œil sur le cahier de David. En voici quelques spécimens :

J'adore le paysage. J'exècre le paysage. Je l'élabore. Je me pense, je me sens toujours à l'intérieur du paysage, jamais en dehors. Même ici. Je regarde à travers les vitres. Le paysage m'apparaît, me frappe comme un énorme crachat. Je vis à l'intérieur de ce crachat qui, en se solidifiant, a formé autour de moi une sorte de carapace diaphane.

Lundi : Lorsque j'eus enfourné du charbon dans mes chaudières, elles devinrent rouges et commencèrent à gémir. Je n'ai pas réussi à saisir la mélodie. Quelques grosses mouches

— couleur bleue et verte — ont pénétré dans ma chambre par une lucarne. Elles sont venues de la morgue, toutes repues de la sève des cadavres. Je reconnaissais ces mouches-là à leur ronronnement solennel, à leur lourdeur. J'en ai attrapé une et lui ayant arraché une aile et quatre pattes, je l'ai déposée soigneusement sur un morceau de merde. Elle y vivra longtemps à moins que la merde ne se dessèche et ne devienne trop dure pour ses mâchoires. Puisque je leur laisse la vie, aux mouches, c'est là une manière humanitaire de leur désapprendre leur nomadisme agaçant.

La petite Yenta, treize ans, qui se soignait chez nous pour une otite a été dépucelée par un fou (il devait être fou, puisque Yenta puait) qui, pendant son sommeil, se glissa sur son matelas. Elle n'osa pas crier, car Mirelé lui avait défendu de réveiller le monde. Au matin, j'ai regardé longuement la gueule de la petite. Dommage que je n'aie pas d'appareil photographique !

Au chirurgien V., j'ai donné mes deux dernières cigarettes contre le moignon d'une jampe amputée à mon ancien professeur du collège. J'ai maintenant un jouet magnifique. Je mets une chaussure sur son pied et je l'ôte. Je plie et déplie le moignon. Je m'adresse à ce moignon en lui donnant du « Monsieur le Professeur ». J'ai à qui parler. Je m'amuse comme un gosse. Pourquoi dit-on que le professeur a été amputé de sa jambe et non pas la jambe — du professeur ? Je ne me suis séparé de la jambe que lorsqu'elle commença à trop puer. J'ai une folle envie de fumer, mais je ne regrette pas mes cigarettes. Ça en valait la peine. C'est ce qu'on appelle le triomphe de l'esprit sur la matière.

Je passe pas mal de temps au-dessus des poubelles. Ce qui est jeté, même en ces temps de misère, comme « inutile », tous les débris et tous les déchets mènent une vie intense, une vie bien à eux. Ça me semble symbolique, HAUTEMENT symbolique. L'Univers lui-même avec cette chienne d'Eternité, ne

serait-ce pas, par hasard, le déchet d'une chose qui évidemment n'existe pas ? Et Dieu est assis là-dessus comme un grand cafard endormi par le soleil. Quels peuvent être les songes de Dieu ?

A tout hasard, je me suis mis à composer un hymne, l'hymne national des poubelles.

La semaine passée, le sergent Bach (Bach signifie ruisseau) est venu chez le directeur et a demandé qu'on lui prête « quatre membres du personnel pour un travail urgent » — deux médecins et deux infirmières. Parmi les meilleures infirmières, Cohen a choisi Chaja Krol et Annelé Gouzman. Il avait couché avec toutes les deux et voulait s'en débarrasser. Quant aux médecins, ils n'étaient pas intéressants : deux types faméliques, fous de toute manière. On les a donc emmenés tous les quatre. Le lendemain, le directeur demanda au Conseil cinq mille roubles, soi-disant pour les délivrer. Le Conseil n'en accorda que deux mille et le directeur reçut de Bach, en grand secret, le cadavre d'un des médecins. J'ai su que l'opération avait été montée en commun par Bach et le directeur et qu'ils se sont partagé les deux mille roubles. Je parle du côté financier de l'affaire, du rachat, car dans le fait qu'ils aient été emmenés, notre directeur n'est probablement pour rien. On avait besoin d'eux pour un curetage discret auquel ils ne devaient pas survivre. Une fois l'intervention effectuée, le père du foetus leur déclara : — Merci de votre aide. Je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait sans vous. Vous êtes des types formidables. Ceci sur le plan privé. Sur le plan officiel : Vous avez tué un enfant de sang pur et noble. Vous devez mourir.

Il paraît qu'au début ils avaient pris ça pour une blague.

Tous ces détails, je les connais par le vieux SDG (aide sanitaire) Hans que j'ai soûlé pour le faire parler.

A propos des deux mille roubles, j'ai assisté à une explication grotesque entre notre directeur et le vieux Léon L. — président de la Communauté. LL s'échauffait et parlait des « deniers publics ». C'est un crime — a-t-il crié — que de

donner de l'argent pour ce cadavre merdeux lorsque les enfants crèvent de faim dans les orphelinats. N'avez-vous pas honte ? C'est pas du commerce, ça. C'est du vol.

Et notre directeur de répondre : Je ne suis pas commerçant, moi, mais médecin. Et je fais mon possible pour sauver tous et tout, même les cadavres. Grâce à mes relations, mon malheureux collègue pourra du moins avoir un enterrement rituel. Et ceci à nos frais, aux frais de l'hôpital, puisque vous êtes tellement pingres, vous autres, les Messieurs du Conseil.

Il m'arrive parfois de penser aux malades. A *nos* malades :

Leurs cerveaux secrètent
De la graisse jaune
(pas de pensée,
pas de pensée)
Et de la peur qu'on dit
Peur animale
Et du liquide qui fait marcher
Les pieds sur le ciel
La tête sur la terre
Qui vous fait rester debout sur vos cheveux
Qui vous fait couper le ciel avec vos pieds
A tout jamais.
Leurs squelettes sont comme les flocons de neige
Leur vie est une ligne
disparaissante.

Quant à moi, je ne me soumettrai pas. Au demeurant, malgré la graisse jaune que leur cerveau secrète, malgré leur puanteur, je préfère encore les malades aux médecins. Mon Dieu, combien ils me répugnent, ces apôtres, ces célébrants professionnels de l'amour du faible, qui se gavent de leur importance et de leur sainteté. Quelle gueule ferait leur sublime humanitarisme, si le directeur ne leur avait assuré double ration de pain et de patates ?

Hier soir, à la lumière d'une lampe à pétrole, j'ai longtemps regardé dans un miroir mes taches de rousseur. J'ai essayé de les assimiler aux constellations célestes. Malgré mes efforts, je n'y suis point parvenu.

Avant-hier, vendredi soir, Boris a de nouveau couché avec Tamara dans la salle d'opérations. Pourquoi le font-ils ? Pourquoi ne le feraient-ils pas ? Quelques heures plus tard, quand Boris a quitté l'hôpital, j'ai entendu Tamara sangloter. Elle prononçait le nom de sa sœur cadette et lui demandait pardon. C'était cette sœur qu'on avait prise dans la première rafle et dont Boris était — paraît-il — amoureux. Boris reste toujours poli et serviable d'une manière agaçante. Il faudra que je les fasse surprendre un beau jour par le directeur, tous les deux.

Décidément, tout le monde est devenu fou, sauf moi. Pourvu que je la garde, que je la garde bien, ma clarté d'esprit.

Il m'arrive souvent de penser que l'Univers tout entier (non pas la terre, mais le Cosmos : l'espace, le temps, etc.) n'est que le derrière d'un chat hystérique qui tourne autour de sa queue. Voir la gueule de ce chat, un poil de sa moustache... rien qu'une fois ! Qui est son maître ? Je l'ignore, mais je suis sûr que le chat lui gratte les mains jusqu'au sang... Il sait même faire de jolis dessins avec ses griffes. Voir ces dessins !

Si chaque être (humain et non-humain) n'était qu'un symbole, une généralisation (Platon à rebours) ... quelle atroce pluralité, quel grouillement au-dessous de nos pieds !

Un singe avait son songe.

Un songe avait son singe.

Le croisement de ces deux possessions faisait jaillir des étincelles verdâtres.

Hier matin nos miliciens ont escorté du poste de police à l'hôpital le poète Horvitz. Il n'a vécu chez nous que quarante minutes. Je ne l'ai pas reconnu. Son visage qui jadis était long et chevalin rappelait une bouse de vache. Une tache de sang. Du pus séché par le soleil, dur comme une pierre. Les yeux étaient arrachés... Après sa mort, deux de nos chirurgiens se sont amusés à compter ses blessures et les fractures de ses os. Il y en avait cinquante-huit. Ce n'est pas trop mal. Je ne pouvais pas blairer ses soi-disant poèmes.

La seule forme de constructivisme que j'admette et dont je suis capable : Je crache sur tout. Je crache donc AUSSI sur les crachats, les miens et ceux des autres. Et je crache sur les cracheurs.

Sans un tel entêtement, un entêtement de fer, il serait dur de traverser l'époque. Je VEUX la traverser.

— Je ne vous donne que des fragments de ce journal qui après quelques mois comptait déjà des centaines de pages, fit mon client. Le curieux est que mon ami David n'aït pas terminé ses jours comme assassin mais bien comme assassiné. Dans la partie libre de la ville, en dehors de la muraille, il avait un vague copain — mi-pianiste, mi-auteur de sketches misérables — fils d'un concierge. Pendant la grande action, quand son hôpital bien-aimé fut détruit, David se sauva chez ce copain qui, moyennant finances, promit de l'abriter jusqu'à des temps meilleurs. David avait sur lui son journal.

Après la guerre, le fils du concierge, publia un long roman qui le rendit relativement riche et relativement célèbre. En feuilletant ce roman — histoire d'un hôpital assassiné — j'y ai trouvé fidèlement recopiées des centaines de pages du journal de David.

Dans la capitale du pays libéré on fêta l'attribution d'un prix littéraire au fils du concierge, qui jadis avait offert son hospi-

talité à David. La salle était comble, les mets soigneusement servis.

— Qu'est donc devenu notre ami commun David G. ?

Le lauréat me fixait, un vague sourire d'amusement dans le fond de ses yeux : Vous ne savez donc pas ? Mais il s'est suicidé, il s'est suicidé le pauvre. Il l'a fait chez moi, à la maison. Ses nerfs n'avaient pas tenu. Il a pris du cyanure. C'est tellement dommage... Pour me débarrasser du cadavre — il y avait en ce temps-là trop de curieux parmi les voisins — j'ai été obligé de découper notre pauvre David en morceaux et je sortais ces tranches de chez moi dans un petit sac, l'une après l'autre... Heureusement, personne ne s'est aperçu de mes allées et venues. On m'aurait dénoncé... Je pense souvent à David. Je pense à lui avec de la tendresse. C'était, il est vrai, un garçon bizarre. Mais si doué, si doué. Je dirais ... presque génial. N'est-ce pas ?

J'ai remarqué que dans le volume avaient été soigneusement supprimées les deux petites phrases : « J'ai tout de suite jeté dans les latrines le cyanure volé à mon père. Je ne me suiciderai jamais. »

Le livre se terminait par quelques mots qui se sont gravés dans ma mémoire. Etaient-ils de David ? Etaient-ils de son successeur littéraire ? Je l'ignorerai toujours. Les voici :

« Le souvenir de mes révoltes m'est cher alors que mon âme est apaisée. Je suis heureux, parfois, pendant la nuit. Je sors de ma cabane et je vois au-dessus du pont de mon bateau (car l'hôpital EST bateau) la Grande Ourse à droite, l'Etoile polaire à gauche. Vers où vogue le bateau ? »

CHAPITRE XIV

Une mauvaise pluie sur la ville. Assis dans un fauteuil confortable dans le cabinet du directeur de l'hôpital, le doc-

teur Cohen, je conjugue dans ma tête : Je suis une crapule. Tu en es une. Nous sommes des crapules. Vous êtes des crapules. Ils — elles — sont des crapules. Cela n'a rien à voir avec une indignation morale quelconque. C'est dû au physique de mon interlocuteur affable, qui ressemble à quelque chose de mou, de répugnant, à... à « une crapule ». Une crapule qui envahit, qui contamine le monde.

— Alors, cher docteur, vous parliez de votre philosophie et de vos responsabilités. C'est passionnant. Je vous écoute.

— Voyez-vous, Boris, je sais parfaitement bien ce qu'on dit et ce qu'on pense de moi dans la ville. On me croit un salaud, un vendu. On raconte que je m'enrichis sur des cadavres. Que je me suis fait une cagnotte et qu'au premier coup dur je vais foutre le camp. Tout ceci est partiellement vrai. Mais tout ceci n'est vrai que partiellement. C'est une maladie invétérée de notre peuple que de faire de l'introspection. Je vais vous confier un secret : Jamais de la vie je n'avais vécu pleinement. Ce n'est que ces deux dernières années... Le docteur crasseux, le parvenu, le salaud, le chauve. Les enfants de notre peuple se sont déjà moqués du prophète Elisée car il était chauve. Mal leur en a pris... Dans votre beau monde on ne m'a jamais aimé. Maintenant non plus. Mais on me respecte. On s'humilie devant moi. Ce n'est que le début...

J'ai fait un geste vague, mais je n'ai pas réussi à placer une parole.

— Vous me direz qu'il est impossible de vivre sans morale. J'en ai une. Elle est simple. Je fais la comptabilité du sang de notre peuple. Non pas celle de son honneur¹. De l'arithmétique : Quand j'ai à choisir entre neuf morts et dix, je choisis neuf. Et les familles des « 9 » me détestent, car elles savent. Et les familles des « 10 » me détestent aussi, car elles ignorent... Quand il y a à choisir entre la mort d'un vieillard ou d'un enfant, je choisis celle du vieillard. Entre la vie de celui qui peut payer ou de celui qui crèvera de faim, je choi-

1. Dvorjetzki.

sis celle du riche. Je pourrais ne pas choisir du tout et mourir moi-même. Evidemment. Mais — entre nous — j'ai peur de la mort. Surtout en ce moment, lorsque la vie me gâte. Et de la vie qui peut venir plus tard — bien davantage. Je me suis incrusté dans le présent. Quant à l'avenir, quoi qu'il arrive, il ne sera pas à moi. Je le sais. Pour le moment, je me suis rassemblé une petite cour. Je bois. Je baise. Quant à ma cour — votre petit copain David, si je l'ai ramassé... je ne lui ai pas pris un sou. Et vous savez que je pourrais vendre sa place contre quelques belles pièces d'or, destinées à alimenter nos pauvres finances. Evidemment. Mais j'aime savoir qu'il y a à côté de moi un chroniqueur conscient et qui plus est — un chroniqueur fou. Il ne manque pas de talent... A propos, j'ai remarqué que depuis l'arrivée de Tamara chez nous, vous nous honorez plus souvent de votre visite. J'en suis heureux. Moi, le petit docteur Cohen, j'en suis venu à offrir mon hospitalité au jeune baron D. et à ses amours... Bien qu'à vrai dire quelque chose comme un mauvais pressentiment me tourmente. Mais ce n'est pas mon affaire. D'accord, d'accord... Pour en revenir à MA morale, auriez-vous l'amabilité de regarder un peu ce bouquin ?

Le gros volume était relié de vert. Le solde était tiré chaque soir avec une méticulosité parfaite : Le docteur C. a à ce jour sauvé 679 personnes et en a livré 561. Bénéfice : 118 sauvés. Il a reçu du Conseil et de ses clients 67.000 roubles-or et en a distribué 44. Actif provisoire : 23.000 roubles-or, y compris les objets de valeur. Chaque tête sauvée correspond à la somme de tant et tant.

Le bon docteur Cohen a-t-il donc aperçu une interrogation, un soupçon de sourire au fond de mes yeux ? Il rectifie son tir :

— Cet argent, de toute évidence, je ne le considère nullement comme le mien. Je ne suis que mandataire. C'est un fonds de roulement pour mon entreprise qui est une entreprise de sauvetage. Je ne compte même pas les frais généraux, la

vodka, la morphine, quelques gueuletons. Ne soyons pas mesquins... Une demande encore, mon cher Boris. Ne dites rien au sujet de ma comptabilité à notre ami commun LL. Sa moyenne doit être légèrement inférieure, par tête, s'entend. Mais que cela ne vous étonne pas : son chiffre d'affaires est tellement supérieur au mien.

Les deux premiers jours de l'action, l'hôpital — rocher abrupt parmi les vagues — semblait défier victorieusement les assauts ennemis. C'était l'absurdité même de la situation qui insufflait aux gens une sorte d'espoir : L'ennemi qui prétend n'éliminer que des bouches inutiles, est en train de tuer des milliers de gens jeunes et valides. C'est vrai. Mais puisqu'il faut à sa haine un support visible, ne va-t-il pas justement laisser subsister ce ramassis de plaies et de douleurs qu'est l'hôpital ? Il nous veut faibles, laids et moribonds. Comment pourrait-il faire disparaître cet alibi vivant, cette collection unique de nos difformités et de nos puanteurs ?... Les titres du docteur Cohen montaient parmi les spéculateurs de la survie, fût-elle brève. La chasse à l'homme n'avait pas empêché les téméraires d'assiéger le bâtiment. Telles de rapides hirondelles ils coupaient à travers impasses, rues et allées pour se heurter à la porte de l'hôpital. Cette porte restait fermée.

— Tout le monde au travail, tout le monde à sa place ! hurlait le petit docteur Cohen, de grosses veines bleues saillant sur son visage rouge. Si quelqu'un parle de l'action, je le flanque dehors et qu'il crève, apostrophait-il ses confrères. Pourquoi n'a-t-on pas pris la température de ce crevé ? lançait-il à Mirelé Youdine en lui indiquant un typhique maigre, jaune et suant.

— Il dormait, docteur, je ne voulais pas le réveiller. Et puis, à quoi bon ? Il n'en a plus pour longtemps.

— Etes-vous donc bête à ce point, Mirelé ? Vous aussi ? Je

m'en fous du malade. Ce qui m'importe c'est la courbe. La courbe ! Je veux que cet hôpital FONCTIONNE. Celui à qui ça ne plaît pas, qu'il s'en aille ! Je ne retiens personne...

Il était partout, le petit docteur Cohen, criant des ordres, essoufflé, important et impérieux.

— Docteur Cohen, rien qu'un mot. Un seul... C'était le Nestor des médecins de notre ville, le vieux Ginsbourg qui se risquait à interrompre la fureur administrative de son chef en le tirant par la manche vers une encoignure. — Mon cher docteur Cohen, je ne vous ai jamais rien demandé. Vous le savez. Maintenant, c'est autre chose. Je ne vous demande rien pour mon fils ni pour ma bru. Ils sont adultes. Qu'ils se débrouillent. Mais laissez-moi amener ma petite-fille. Qu'importe qu'elle n'ait que quinze ans. Elle fera une infirmière convenable. Je vous le garantis. Je l'aiderai moi-même. Enfin, écoutez-moi, collègue. Ne jouons pas la comédie. Ce n'est pas de travail qu'il s'agit. C'est de la vie. Si on me prend l'enfant, je ne lui survivrai pas.

— Dites donc, Ginsbourg, vous n'avez pas honte ? Vous aussi ? Vous êtes mon ancien maître. Je ne l'oublie pas. C'est pour ça que je vous ai pris ici, car entre nous soit dit, à votre âge... Vous le savez. Il me faut des médecins JEUNES. Je n'ai que faire ici de toute votre expérience universitaire... Vous ne m'impressionnez pas en me disant que vous n'allez pas survivre à votre petite-fille. N'importe qui peut toujours survivre à n'importe qui. Ça, du moins, nous l'avons bien appris... Maintenant, si tout le monde se met à amener ici ses belles-mères et ses vieilles tantes, ça sera le bordel et je ne garantis plus rien. Foutez-moi la paix et allez voir ce qui se passe avec vos tuberculeux...

— Et le docteur Hirsch, et Hirsch ? Ecoutez-moi, Cohen ! Il a amené sa femme et ses trois gosses. Vous le savez, hein, Cohen ? Si quelque chose arrive à ma petite-fille, à ma Myriam, je vous tuerai de mes mains. Vous pensez qu'on ignore vos combines. Vous leur avez vendu des *Ausweis* à deux mille roubles pièce. Dites, combien voulez-vous ? Jouons franc jeu !

On entendit le bruit d'une gifle. Les lunettes du docteur Ginsbourg volèrent sur le ciment en minuscules éclats. Et le docteur Ginsbourg, titubant, entre deux rangées de lits, courut vers la sortie.

David s'approcha du docteur Cohen, la mine impassible :

— Monsieur le directeur, le vieux Wahl, membre du Conseil de la Communauté, est arrivé. Il veut vous parler tout de suite.

— Dis-lui que j'ai une opération urgente. Que je suis en train d'opérer. Raconte-lui ce que tu voudras, mais ne m'amène pas ces gens ici...

Une longue barbe noire, un grand corps voûté, tout gris, le conseiller Wahl est déjà dans la pièce : — Docteur Cohen, pourriez-vous m'accorder quelques instants ?

Dans le bureau du docteur Cohen, Wahl s'assied lourdement dans le fauteuil de cuir marron. Il respire avec difficulté. Dans ses yeux clignotants et humides, Cohen a vu ce qu'il ne voulait pas voir, ce dont il niait l'existence contre tout et contre tous : l'image des rues que venait de traverser le vieux conseiller.

Ce fut Cohen qui le premier interrompit le long silence :

— Eh bien, Wahl. Je ne vous cacherai pas que votre visite ne me fait aucun plaisir. Ce à quoi je tiens par-dessus tout ces jours-ci, c'est à l'autonomie complète de mon hôpital. Débrouillez-vous avec vos soldats et avec votre brigade spéciale comme vous l'entendez. Je ne peux pas vous aider. Mes responsabilités sont lourdes; envers mes malades et mon personnel. Je les ai prises. C'est assez pour un seul homme... Rendez-vous compte de ceci, Wahl : Si quelqu'un parmi EUX vous a vu entrer ici, ils risquent de prendre l'hôpital pour quelque chose comme l'annexe, comme la filiale de votre Conseil. Or, vous le savez, j'ai tout fait pour éviter cette confusion. Ça m'a coûté pas mal d'argent et beaucoup d'efforts. Je ne veux pas me vanter, mais mon travail s'est révélé drôlement plus efficace, plus intelligent que celui de votre Léon L. Cet homme a été une calamité pour la ville. Mais passons... Vous

voyez le résultat : C'est pas moi qui cours au Conseil. C'est vous qui venez forcer ma porte.

— Que ce soit la bouche de ton prochain et non pas la tienne qui te vante — le conseiller citait la parole biblique dans son texte original. — L'intelligence n'a rien à voir avec tout ce qui se passe ici. Quant aux résultats de votre travail, il ne faut pas louer la journée avant le crépuscule. Mais vous avez deviné juste. Je ne viens pas chez vous de gaieté de cœur. Je remplis une mission que m'ont confiée les autres membres du Conseil. Il ne s'agit pas de nous. Nos anges de la mort se sont portés garants, entendez-moi bien, Cohen, se sont portés garants de la sécurité des membres du Conseil. Le lieutenant Ulbricht — que son nom soit effacé du livre des vivants — notre lieutenant nous a donc promis de parler au capitaine H. — qu'il crève comme un chien galeux ! — de lui parler en notre faveur. Vous comprenez ce que « parler » veut dire. Qu'est-ce que ça nous a coûté ? Une bagatelle... Et nous avons reçu des « assurances formelles ». Regardez ce certificat, oui... Mais nous sommes mariés. Nous avons des enfants. Et leur sécurité ? Aucun de nous ne veut leur survivre. Malheur à la chèvre dont les petits ont été égorgés... Je vais être bref, Cohen : Le président de notre sainte communauté vous ordonne, écoutez-moi bien, vous ORDONNE de laisser entrer nos familles. Après tout, l'hôpital est là pour la communauté et non pas la communauté pour l'hôpital. Il ne s'agit que de trente-sept personnes, en tout et pour tout. Ne nous rendez pas la tâche encore plus difficile...

— Eh bien, dites à votre président que je refuse...

— Comment VOTRE président ? N'est-il pas aussi le vôtre ? Etes-vous en dehors de la communauté ?

— La question n'est pas là. Tout simplement, il n'y a pas de place. Vous ne voudriez tout de même pas que je chasse dans la rue mes malades ? Ni mes médecins ? Ni mes infirmières ? Vous m'avez fait vous-mêmes une renommée de voleur, de type avec qui on peut tout arranger pourvu qu'on paye... Cette fois, je ne marche pas. Comprenez-moi bien : Mes méde-

cins pouvaient très bien entrer dans votre milice. Mes infirmières et mes gardes-malades pouvaient s'inscrire pour le travail dans les casernes. Il y a de cela des mois. Je leur ai fait croire à la sécurité de l'hôpital. Ils m'ont fait confiance. J'ai eu raison. À la gare de départ les wagons regorgent de fonctionnaires du Conseil et de plongeuses qui travaillaient aux casernes. Chez moi, l'action, on ne sait pas ce que c'est. Mon hôpital fonctionne. Et à présent, vous voulez que je chasse des gens qui ont cru en moi... Et puis, comment voulez-vous faire passer ici trente-sept personnes ? Dans la rue votre caravane se ferait prendre au premier tournant...

Le docteur Cohen reprit son souffle. Dehors c'était le crépitement des mitrailleuses... — Après tout, je pourrais même accepter. De toute manière votre plan est irréalisable.

— J'ai compris, Cohen. C'est donc là votre dernier mot. J'apporterai votre réponse à Léon L. si toutefois les soldats respectent mon laissez-passer. Ce n'est pas sûr. Maintenant, une question d'ordre privé : Accepteriez-vous d'héberger chez vous ma femme et mes deux filles ? Je vous offre dix mille roubles. Dieu seul le sait, si ce n'est pas de l'argent perdu. Votre sécurité, vous y croyez, vous, à votre sécurité, pas moi. Seulement, il faut bien faire quelque chose. Je ne peux tout de même pas les garder à la maison toutes les trois, ni au Conseil. On nous a prévenus que toute personne rencontrée au Conseil, à part les conseillers, sera fusillée séance tenante. Alors ?

Une petite flamme s'alluma dans les yeux du docteur Cohen. Il n'aimait pas l'argent, mais il croyait à sa puissance. L'affaire proposée entraînait dans le domaine de ses affaires quotidiennes. Elle faisait apparaître, en quelque sorte, que la vie continuait. Et puis : A quoi bon se faire un ennemi mortel de ce Wahl qui, somme toute, pouvait un jour devenir utile ?

— Je n'ai pas de place, Wahl, vraiment pas de place. Mais je tâcherai d'en trouver, pour vous être agréable. À sept heures du soir l'action devrait s'interrompre. Ces messieurs s'en vont dîner. Qu'elles viennent à ce moment-là par la petite

porte de derrière. Je la ferai ouvrir. Et qu'elles apportent les roubles... Monsieur le conseiller, mes hommages !

Il ruminait quelque chose, le cher docteur Cohen. Il fumait il s'arrêtait devant les lits où s'entassaient les malades par deux et par trois. Il repartait. Tout d'un coup sa décision fut prise : Rassemblement du personnel ! Le docteur Cohen parle :

— Vu certaines considérations que je n'ai pas le droit de vous dévoiler, je me trouve dans l'obligation de renvoyer deux infirmières... pour quelques jours. Vous ne m'en voudrez pas, Mesdames et Mesdemoiselles, si je choisis parmi vous celles qui s'occupent le moins de leur travail et le plus de leurs, disons, de leurs affaires de cœur...

Son regard se promenait à travers la rangée de femmes en blouses blanches, figées en un garde-à-vous militaire et retenant péniblement leur respiration. On aurait dit une grande photo de fin d'études.

— Olga Bieriezovskaïa et Sarah Levitt ! Je pense que mon choix n'est pas injuste. Ces dames s'occupent ici de tout autre chose que de leurs malades. D'ailleurs... si la situation change, d'ici quelques jours... je serais prêt à envisager de les réintégrer parmi nous.

Mince, petite, ahurie, Olga Bieriezovskaïa n'osait pas lever les yeux. Ce n'était pas peur mais honte. Fille d'un pauvre menuisier, son séjour à l'hôpital, elle le considérait de toute manière comme un miracle perpétuel. Le docteur Cohen avait couché avec elle deux fois après son entrée en service. Elle n'avait pas osé dire non. Maintenant, elle n'osait pas lever les yeux sur celui qui la chassait vers une mort quasi certaine, qui la chassait de cette île tranquille et entourée d'envie. Il avait raison. Sa place, à elle, n'était pas ici. Sarah Levitt, teint basané, maigre, noire et musclée, cheftaine scoute, ses grands seins débordant de la blouse blanche, lâcha un seul mot striant : Salaud !

Le docteur préféra ne pas entendre : — Alors mes filles... bonne chance. Ses yeux semblaient chercher encore quelqu'un

dans le groupe apeuré, quand tout à coup Tamara prononça de sa voix mate et nonchalante : — Eh bien, docteur, vous me permettrez, je l'espère, de partir avec mes camarades.

Le crépuscule tombait. Les trois jeunes filles sortirent ensemble de la sûre forteresse dans la rue complètement vide. Par la fenêtre, David les suivit longtemps de son lourd regard.

Enfermé dans son cabinet, le docteur Cohen se verse un verre de cognac. Et un deuxième. Pendant un dixième de seconde, le flot ambré du liquide se fige entre la bouteille et le verre... Fallait-il bien la faire, cette dernière combine ? La petite Olga, la pauvre Olga... Pourquoi diable l'avait-il prise dans son service. Elle aurait été crevée depuis longtemps et il n'aurait pas à se dire qu'il y était pour quelque chose. C'était le père d'Olga, le menuisier venu une fois à l'hôpital pour une réparation quelconque, qui l'avait pris, lui docteur, par le côté sentiment.

— Ecoutez, docteur, maintenant que je suis resté sans ma femme — ils l'ont emmenée dans le vieux moulin et elle n'est pas revenue — je ne vivrai pas longtemps...

Il ressemblait à un grand oiseau déplumé. Sa pomme d'Adam était plus vivante que son visage. — Tout le monde veut vivre. Moi pas. Mais il y a ma fille, Olga. Cette guerre ne sera pas éternelle. J'ai de la famille en Amérique. Ils la feront venir chez eux. Elle pourrait connaître encore un peu de joie. Je n'ai pas d'argent et je ne peux plus travailler dur. Je ne vous demande rien, docteur, rien qu'un conseil... Que faire de mon enfant ?

Alors le docteur Cohen avait dit : — Envoyez-moi votre fille, Naoum, je vais en faire une infirmière. Je ne peux rien vous promettre, mais elle sera mieux ici qu'ailleurs.

Et dans les profondeurs de son âme, le petit docteur Cohen se promit : Que ce soit là une chose, la seule chose que je fasse pour rien.

Le lendemain arriva la petite, timide et silencieuse. Elle avait peur de tous, même des mendians malades, même des enfants. Humblement, elle vidait les pots de chambre puants et lavait les draps ensanglantés.

Et puis, le docteur Cohen s'intéressa un jour à quelque chose qui émanait de cette fille. Qu'est-ce que c'était, ce quelque chose ? — il ne le savait plus. La lueur vaguement dorée de ses grands yeux immobiles ? La ligne dure des seins qui commençaient à peine à se dessiner sous le corsage ? La démarche d'un gamin timide ?

Bref, ça s'était fait. Autant vaut que je le fasse moi plutôt qu'un soldat dans un bordel militaire dont les pensionnaires sont d'avance destinées à la mort. S'il avait cherché à justifier devant soi-même quelque chose d'aussi futile que le dépucelage de la petite Olga, il aurait sans doute tenu un raisonnement de ce genre. Mais à quoi bon justifier quoi que ce soit ? La mort était tout autour, tangible. Il croyait l'avoir sinon maîtrisée, du moins apprivoisée, la mort d'autrui. Le jeu ne manquait pas d'attrait. L'avenir — s'il existait — habitait bien ailleurs que dans la chair d'une petite fille blonde nommée Olga.

Mais la très petite aventure avait laissé au docteur Cohen un arrière-goût légèrement amer : dans l'océan de ses actions salvatrices il n'y avait de nouveau aucune goutte de désintéressement total. Était-ce à cause de cela qu'il avait repoussé aujourd'hui la petite Olga dans les ténèbres extérieures ?

Décidément, le cognac ne lui faisait pas de bien. Par le temps qui court il serait dangereux de faire appel à la morphine. Il faut garder sa lucidité, une lucidité complète.

Le docteur Cohen n'avait aucun penchant pour la littérature. Mais la comparaison lui vint d'un coup, banale et tout de même satisfaisante : Je suis un machiniste qui doit conduire sa locomotive à folle vitesse sur une voie où l'on tue les aiguilleurs à des intervalles fixés d'avance. Pour devancer les tueurs, il faut avoir la main sûre. A sept heures du soir arrivent les femelles Wahl. Il est six heures. Rien de

tel pour se remettre d'aplomb, qu'une bonne intervention chirurgicale, proprement exécutée. Le docteur parcourt les salles. Il s'arrêta près du lit d'Aron — un garçon de douze ans, fils du boulanger. Le boulanger apporte tous les jours vingt miches de pain blanc depuis que son fils est là. Aron est propre, bien soigné.

— Ça te fait mal, mon petit ?

— Non, docteur. Cela va mieux depuis ce matin. Et que se passe-t-il en ville ?

— Il ne s'y passe rien. Mais rien. Nous allons maintenant t'enlever ton appendice. N'aie pas peur. Tu vas guérir et tu vivras cent ans... Mirelé, le petit n'a rien mangé depuis ce matin, comme je l'ai prescrit ? C'est bien. Amenez-le moi à la salle d'opérations et prévenez le docteur Ginsbourg...

Aron a peur d'avoir peur. Il se fige, il serre les dents et il sourit. Si le docteur opère, ça signifie que l'hôpital n'est pas menacé. Si la vie tourne ici, elle tourne ailleurs. Les mains d'Aron tremblent, imperceptiblement.

La salle d'opérations. Le masque. La lumière blanche. Tout ceci est bien connu et exerce son effet calmant sur les nerfs du docteur Cohen. Aron dort. Le docteur Cohen, le docteur Ginsbourg et Mirelé s'affairent en silence. On fait du bon travail... Vers la fin, David pénètre dans la pièce. Le docteur Cohen est en train de se laver les mains. David lui chuchote à l'oreille : Mme Wahl et ses deux filles sont arrivées.

— C'est bien. Fais leur donner des tabliers blancs. Préviens la secrétaire pour qu'elle leur délivre des *Ausweis* anti-datés d'un mois.

Le docteur siffle un refrain. Il est content. L'opération a réussi. Les femelles Wahl ont apporté les dix mille roubles. La marée autour de l'hôpital peut monter, mais on tient bon. J'ai bien fait de ne pas avoir laissé entrer les « 37 ». Mon personnel est à l'abri. Tant pis pour Olga et pour la deuxième. Tant pis pour cette folle de Tamara. Elles ne sont pas les premières ni les dernières. Au moins, pendant quelques mois elles auront bouffé à leur faim et fait du travail utile...

David réapparaît : — Docteur, un camion vient de s'arrêter devant la porte principale.

On entend les crosses qui frappent à la porte. Et les cris : — Ouvrez ! Et plus vite que ça !

Les joues du docteur Cohen, d'habitude couleur de brique, pâlissent : Et pourtant, je le savais, je le savais dès le début. Si ce n'était ce maudit bourdonnement d'oreilles...

Quelqu'un court dans les longs corridors. Les lumières se sont éteintes. Une grande lueur d'incendie monte vers le ciel.

Un arbre solide et ombrageux entre dans la pièce : c'est le docteur Striglitz, médecin militaire : — Bonjour, mon cher collègue Cohen. Comment va la santé ?

Uniforme vert et chamarré, tête de mort sur son képi d'officier, Striglitz paraît gêné. Il offre une cigarette à Cohen et — comme à regret — regarde la salle d'opérations, les tables blanches, les lampes, un malade endormi :

— Nous devons nous dire au revoir, mon cher Cohen, cette baraque va être évacuée dans les trente minutes. Je le déplore, croyez-moi. J'ai beaucoup apprécié notre collaboration, mais un jour arrive où tout doit finir en ce bas monde. Les fourgons attendent...

Et, tout bas, à l'oreille de Cohen : — Je le regrette, mon vieux, mais cette fois-ci, rien à faire. Ordre de la capitale. Tâchez de faire vite.

Le docteur Cohen se maîtrise : un dernier, un puissant effort. C'est comme ça, exactement comme ça que je m'étais représenté ce dernier moment. La machine doit fonctionner jusqu'au bout.

Rassemblement du personnel. C'est le deuxième, aujourd'hui :

— Que les malades descendent. Ils seront évacués vers un autre hôpital. Qu'on aide ceux qui ne peuvent pas marcher. Le capitaine permet à chaque malade de prendre une couverture...

Lentement, le bourbier se met à remuer. Quelqu'un gémit.

Ses voisins le tranquillisent : Chut ! Ne pas gueuler. Il y a des soldats.

Les soldats regardent les murs, indécis, calmes et corrects. Le docteur Cohen réprime un geste de contentement : s'ils sont corrects, c'est que je les ai habitués à l'être. Cela ne m'a pas peu coûté. Et puis, la méthode, c'est cela — la méthode... La méthode était bonne.

La forteresse se désagrège. Les malades descendent le large escalier d'apparat qui depuis toujours leur était interdit. Enveloppés de leurs couvertures — couleur de bure — ils clopinent péniblement sur les dalles de la cour. Un orchestre dispersé et titubant. Quelques-uns se donnent des allures militaires. Ils essayent de marcher au pas. Quelques-uns entonnent des psaumes mortuaires. Le chant de détresse qui n'a plus rien d'humain parvient jusqu'au petit cabinet où s'entre tiennent le docteur Cohen et son confrère Striglitz. Déjà, une salle est vide. Somme toute, cela se passe dans un calme remarquable.

Le docteur Striglitz parle des douleurs intestinales qu'il ressent depuis quelque temps. Il essaye de vaincre sa gêne : Non, il n'est pas correct de parler de mon état de santé devant ce confrère qui va mourir dans deux heures. Imperceptiblement, il change de sujet. L'entretien devient professionnel. Il paraît que dans la capitale on a mis au point des moyens infaillibles contre l'érysipèle... Et dire, docteur Cohen, que lorsque je faisais mon stage au service des maladies contagieuse, je n'avais peur de rien, ni du typhus, ni de la scarlatine... sauf de l'érysipèle. Maintenant, ça ira mieux. Les jeunes, ils auront de la chance. N'est-ce pas ?

Le docteur Cohen pense à son or enfoui dans la cave de l'hôpital. Qui le trouvera ? Et quand ? Peut-être le même Striglitz. Il n'est pas si bête que ça, bien qu'il s'entête à parler de son érysipèle. Ils ont appris la technique. Dans d'autres villes...

Les soldats, au début un peu gênés, se sont dispersés et surveillent de près le travail des infirmières qui soutiennent les

malades les plus faibles. Les médecins font de même. Tout se passe dans le calme. Le premier fourgon démarre. Déjà. Beaucoup de paille dans les salles et dans l'escalier. Les docteurs Cohen et Striglitz se promènent à travers le corridor, brusquement éclairé de nouveau, large et vide.

Il faudrait enlever cette paille et badigeonner les murs à la chaux — pense le docteur Cohen et il se rend compte tout de suite de l'incongruité de cette idée... Ne pas trembler. C'est lui qui sort son étui et offre une cigarette à Striglitz.

Il ne reste plus que la salle chirurgicale qui abrite de graves cas postopératoires. Ici, on ne pourrait plus « soutenir » les malades, ni même les porter sans brancards spéciaux. Les malades sont tous dans le plâtre, complètement immobilisés. Les prunelles de certains d'entre eux bougent, elles tournent lentement autour d'un axe invisible, mais présent. Ils ne sont pas nombreux dans cette salle. Trente-sept en tout et pour tout. — Autant que les parents des conseillers, que je n'ai pas admis ici et qui vont peut-être survivre, grâce à mon refus, grâce à moi — pense le docteur Cohen. Il jette un regard interrogateur sur Striglitz qui entrouvre la porte de la salle et fait un geste d'invite vers un sergent blond et jovial : — Muller, aidez-moi à faire un peu d'ordre dans cette salle...

Striglitz s'arrête devant le premier lit. Il examine la courbe de température, sort discrètement son browning et en approche le canon du front du malade : — Voilà qui est fait. Tu ne souffriras plus, petit frère — prononce-t-il avec une tendresse qui n'est pas feinte. Il continue sa promenade, suivi du sergent. Un jardinier massif, et son aide, frêle, élancé, plein de confiance en son maître. Tous deux semblent accomplir un rite muet. Les déclics sont à peine perceptibles. Les malades attendent, longues poupées emplâtrées et blanches. Leurs yeux — des hennetons lourds, noirs et brillants, s'envolent vers le plafond et retombent, plus bas, toujours plus bas, les ailes coupées.

La voix du docteur Striglitz se fait cassante. Il n'est plus l'ange silencieux et exterminateur. Au diable le théâtre. Il faut en finir : « Que les infirmières viennent et enlèvent cette viande !... » Le docteur Cohen transmet l'ordre d'une voix autoritaire. Il pense : C'est fini. Pour les trente minutes qui restent, je ne serai plus que le médium de Striglitz. Son ombre. Et c'est là tout ce qui me reste AVANT la mort, de mon existence qui me semblait compliquée, unique et multiple. Aucune pensée, aucune volonté sauf celles de Striglitz. Je ne savais pas, il ne saura jamais combien je l'ai aimé. Est-ce là un châtiment ? Est-ce une récompense ? Voici que j'approche d'un pays où toutes les contradictions s'épousent et se résolvent, à ce qu'ils disent. Je n'y crois pas.

Ce soir même, Striglitz se mettra à chercher mon or. Il le trouvera. Autant que ce soit lui. Il est correct. Ça m'a coûté pas mal qu'il apprenne à l'être. Et la méthode... Ma méthode n'était pas mauvaise. Les résultats devaient être ce qu'ils sont, de toute manière.

Parmi les infirmières qui entrent dans la salle — les trois femmes de la famille du conseiller. Elles cherchent à travailler consciencieusement pour s'intégrer à leur nouvelle communauté. Les dix mille roubles ne devaient pas avoir été versés pour RIEN. Le sang coule lentement des petits trous par où sont entrées les balles du capitaine. De timides rayures, couleur grenat, se forment sur le ciment de la pièce. La femme du conseiller, grosse, grise et importante, commence à chanceler sur ses jambes. Elle tombe sur un lit vide et pousse un cri strident.

— Mais calmez-la, calmez-la donc, fait Cohen.

La dernière besogne est accomplie. L'hôpital est vide.

Rassemblement du personnel dans la cour. Une fois de plus. C'est la troisième fois aujourd'hui, calcule le docteur Cohen. Personne ne prend de photo de famille.

Striglitz : — Nous avons prévu les moyens de transport

pour le personnel sanitaire... également. Pourquoi ces gens-là ne montent-ils pas ?

Deux camions attendent, couverts de la bâche verte. Le docteur Cohen grimpe le premier. Dans la poche de son gilet, il tâte la petite fiole. Par une fente de la bâche il regarde l'embarquement silencieux de son équipe qu'il devait conduire vers la survie... Je les conduis vers la vie éternelle — pense-t-il à nouveau et fait une grimace, car il sent que la boutade est bon marché et qu'il n'oserait la répéter à aucun de ses compagnons de voyage.

Un sous-officier compte le petit personnel et les médecins. Laborieusement, il relit les noms dans un cahier pris sur le bureau de Cohen : quatre infirmières et trois médecins manquent. Le sous-officier s'impatiente.

— Eh bien, nous n'allons pas rester ici toute la nuit, lance Striglitz vers ses soldats. — Grouillez-vous, mes enfants. On part sans eux.

Le docteur Cohen note que David manque aussi. Et les derniers camions se mettent en route à travers la ville silencieuse, par une allée de hauts châtaigniers dont les corolles se referment au-dessus du cortège.

CHAPITRE XV

Celui qui raconte se lève, mû par un sentiment vague; un changement de décor est en train de s'opérer. Y sommes-nous pour quelque chose ? Les pierres s'inquiètent et deviennent agressives. Le fleuve change de substance. Au-dessous de nos pieds ce n'est plus de l'eau mais une crème noire, du goudron où se reflètent de petites lumières jaunes venant de nulle part. La nuit est trop dense mais comme rongée de vers. Des cortèges solennels de rats attardés regardent l'en-

droit où la lune devrait apparaître. Elle livre aux nuages un combat qu'elle sait d'avance perdu...

La voix de Boris se fait rauque, très différente de ce qu'elle était tout à l'heure.

Nous passons devant les fenêtres de l'ancien ministre. Un flic en uniforme et quatre en civil guettent l'aube hésitante. Elle n'apparaît pas. Elle recule prise d'un trac si humain qu'on pourrait se mettre à aimer ce bébé soleil, cet embryon soleil, pourvu qu'il ne grandisse pas, qu'il ne devienne pas lui-même. Il y a bien des misanthropes qui aiment les bébés, qui n'aiment que les bébés.

O soleil — ô toi, abcès dur, impudique
 L'un de nous doit bien disparaître
 Des idiots ont fait de toi leur dieu-flic
 Et c'est pour cela que je te hais.

Fais bien gaffe, un jour je deviendrai riche
 Ferai imprimer des milliards d'affiches
 Les collerai sur le ciel tout entier
 Mes belles affiches antisolaires.

Et alors, un courant de trillions de volts
 Fera accoucher enfin l'antisolaire révolte
 Ce courant — c'est bien nous : les trillions de flics
 Qui avant l'aube chantons notre chanson impudique.

Dans l'une des nombreuses langues de son passé compliqué Boris récite ce poème dont j'essaie ici de donner la traduction malhabile.

Une fenêtre s'ouvre sur la nuit. Une voix grave et une voix aiguë, félée, s'en échappent.

LA VOIX GRAVE : Toute la nuit, elle a aboyé, hurlé, toute la nuit...

LA VOIX AIGUË : Mais qui ça, professeur ?

LA VOIX GRAVE : La lune ! Sans blague, Christiane, tu n'as pas entendu, Christiane ?

LA VOIX AIGUË : Mais non, professeur, je dormais.

LA VOIX GRAVE : Elle a aboyé... Les chiens se sont tus. Ils étaient impressionnés. Elle leur enlevait leur gagne-pain. Ils sont accourus chez moi, la queue basse. Comme pour se plaindre.

LA VOIX AIGUË : Et alors ?

LA VOIX GRAVE : Et alors, rien. Je tâchais de les tranquiliser. Je les ai pris dans mon lit.

LA VOIX AIGUË : Et vous y étiez seul, professeur, dans votre lit ?

LA VOIX GRAVE : Pas tout à fait. Enfin... Avant les chiens, Lucie était venue me voir. Elle voulait aussi qu'on la tranquillise.

LA VOIX AIGUË : Alors vous n'étiez pas seul ? Vous étiez avec la petite paysanne ?

LA VOIX GRAVE : Oui et non. Tu la connais, Lucie ? Elle était là sans être là; une présence absente. Elle m'a toujours semblé un peu gothique, Lucie, un peu trop géométrique. Tout de même, je l'aimais bien, cette fille. Mais au lit je me suis aperçu...

LA VOIX AIGUË : De quoi ?

LA VOIX GRAVE : De quoi, de quoi ?... On ne doit pas en parler.

LA VOIX AIGUË : Mais puisqu'on en parle...

LA VOIX GRAVE : Seras-tu discrète, Christiane ? Vraiment ? Puisqu'on en parle : Je pensais d'abord que Lucie était géométrique, triangulaire. Ce n'est que plus tard que j'ai su la vérité. Elle n'est pas triangulaire. Elle est triangle. Elle n'est pas géométrique. Elle est géométrie... Mais je veux te parler d'autre chose, Christiane.

(La Voix Grave se fait plus grave.)

LA VOIX GRAVE : Comme une semence, comme une semence, que ton effort atteigne la terre fertile. Qu'il ne soit pas dilapidé comme un billet de banque dans une boîte de nuit. A la place d'« effort », on pourrait parler de souffrance ou de prière. Mais non point de bonheur... car...

LA VOIX AIGUË : Mais, professeur, voyons... Vous qui vous introduisez dans mes songes avec vos récits rocambolesques — miaulements de la lune, révolte chez les fourmis — vous venez maintenant, exprès, à travers les airs, me tenir ce langage bassement raisonnable. Je suis surprise, professeur (en minaudant), je suis dégue...

Avec Boris, nous nous éloignons de la fenêtre qui flotte.

Au milieu d'une rue vide, chancelant sur ses pieds, un homme dont nous n'apercevons pas le visage, pousse des cris :

— Femmes, hommes, ténèbres, Dieu, vite, vite, plus vite que ça, accourez à mon secours, armez-vous de toutes vos pitiés : Un mal inédit s'est abattu sur moi, un malheur entre tous honteux et unique : je suis né. J'existe.

Je ne parviens pas à identifier la mélodie que Boris est en train de siffler.

Quelle peur que la nôtre à l'approche de cette aube que je ne souhaite pas. La journée nouvelle — fœtus dont la venue répugne aux parents — va-t-elle projeter son indécence sur la nudité de ce récit, sur la nudité de Paris ?

Couvrir, anihiler ce moment à l'aide de mots qui grouillent tels de noirs insectes. Je crains le débit rapide de Boris, oui, parfaitement, mais plus encore ce qui arriverait si on laissait maintenant le soleil faire à son gré. Se justifier, se défendre, s'arracher à ce moment inepte, se projeter vers ailleurs. Je me sers d'une ruse :

— Et puisque la pitié en vous demeure, Boris, je vais intercéder auprès de vous, plaider la cause de quelqu'un que j'aime : A Arkhangelsk règne la bonté. Mais ici, sous cette latitude idiote, la nuit... chacune des nuits est condamnée à l'irrévocable solitude. Deux nuits jamais ne se rencontrent, entrecoupées qu'elles sont de journées poussiéreuses, comme des paysages blessés par des tranchées. Jamais une nuit ne parvient à enlacer sa pareille, à toucher sa peau mate... Elles s'égrènent et se dispersent, chacune vers sa solitude. Aidez-les, Boris.

Alors, de ses doigts longs et osseux, Boris toucha le ciel pâlissant. D'un mouvement rapide il sembla donner une petite caresse au soleil levant qu'il repoussa comme un ballon très léger...

Un sang nouveau s'était mis à jouer dans les veines de la nuit moribonde. D'un sourire timide et heureux elle accueillait sa sœur cadette que jusqu'alors elle était condamnée à poursuivre sans jamais parvenir à la prendre dans ses bras. Elle la toucha d'une baguette noire, lisse et étincelante.

La nuit recommence. La nuit multiple.

CHAPITRE XVI

Le carnet que je reçus sous un pli quelques mois après notre rencontre débutait par ces phrases :

« Tirelires élancées, balles de ping-pong virginales qui dansez sur une langue d'eau lutine et vibrante, pipes d'écume débonnaires... que mon cœur vous envie !

« Plongé dans cette vaste fête foraine, quand saura-t-il, mon cœur, accéder enfin à la dignité de CIBLE ? Je ne suis qu'attente et adoration de ce moment futur, guetté et fuyant, où... où mon cœur deviendra cible à son tour. Car, Messieurs Dames, vous l'ignorez encore, je le parie :

« Les suicidés constituent dans l'autre monde un club d'élite, un club très exclusif. »

Je le mène derrière moi en laisse, mon passé, comme... comme un chien évidemment. Et il hurle comme un chien blessé. Je lèche son sang.

Les journées y laissent leurs crachats,
Cette route sinueuse, bossue, crevassée
Qui s'étire et se perd
En montant vers les horizons fermés et noirs :
Est-ce donc « toi » ?
Noirs aussi... ses anneaux fatigués
De jouer aux « anneaux », d'être « anneaux »
L'écumé du temps s'évapore vers Nulle-Part.
C'est le Nulle-Part qu'elle cherche avant de disparaître
Entre les dures écailles des secondes sonnantes.
La solitude a labouré ton visage qui ressemble à la terre et
Les machines à sous grinent. [à l'eau.
L'autre vacarme — c'est le retour, la marche saccadée des
Vers leur plasma, [objets
Vers leur germe, vers l'idée première, vers la pâte d'où jadis
[ils étaient sortis par des chemins détournés.
Quand auront disparu ses porteurs, la Peur restera toute
[seule, ineffable,
Mannequin triomphant, elle battra des ailes dans de hautes
[chambres, demeurées vides.
Aujourd'hui, quel vacarme que cette transhumance forcée
[des objets vers leur source.
Même les insectes te refusent leur fraternité.

Des massues bariolées s'abattirent sur ce qui restait de son pauvre entendement.

La table à écrire, cette table boîteuse et vivante, poussait de hauts cris :

La route brune, crevassée
 Qui lourdement respire
 Qui hume le triste printemps
 Telle une bête blessée.

Le crachoir verdâtre et rêveur
 (A quoi rêvent-ils donc, les crachoirs en fleurs ?)
 L'affiche arrachée au vieux mur,
 Gonflée par les vents pluviaux,
 Lavée de regards innombrables et aveugles.

Le verbe irrégulier d'une langue
 Qui n'a pas existé
 Victime des paradigmes maniaques et qui mutilent,
 Morceau de chair pourrie dans une poubelle sonnante.

Ville qui n'a point connu
 D'habitants autres que les envahisseurs,
 Patrie d'invasions, envahie par l'herbe de l'absurde
 L'herbe qui tâtonne, l'herbe qui titube,
 L'herbe — cible d'invasions rutilantes !...

Je cherche ton nom
 O, que je cherche ton nom...

Les actes de la vie réputés les plus infimes, les plus insignifiants (prendre l'autobus à tel arrêt et non pas à tel autre; acheter ce journal-ci et non ce journal-là), me paraissent tel-

lement plus importants, plus « existants » que moi, l'auteur présumé de ces notes. Une paralysie s'ensuit. Priez pour mon âme.

Un « ami » vient voir Boris. L'« ami » en question se trouve être, par définition, un anti-Boris. Pour plus de commodité appelons-le X.

BORIS : *I have to work, now.*

X. : ???

BORIS : *I have a novel...*

X. : (*Starts to laugh.*)

BORIS : *I have to buy the latest issue of a newspaper...*

X. : *And ???*

BORIS : *The reading of my novel is not to be considered as « work ».*

The reading of the newspaper — neither.

But the CHOICE, the choice between them both...

L'un après l'autre, les mots, tous les mots du langage humain se fanent, perdent la force de porter une signification. Et puis, ils tombent, telles des écailles mortes. Toutes les significations s'évaporent. Mais c'est là leur « état normal ». L'homme se fait muet. Si une telle aventure arrive à un écrivain, l'écrivain cesse d'être écrivain. Mais c'est là son « état normal ». Des grincements, encore des grincements.

Avec des ciseaux rouillés, je découpais les morceaux du ciel. Je comparais les nuages à des chiffons sales, préparais les œufs à la coque... Encore des comparaisons, encore des métaphores. C'est à vomir.

Des valeurs peuvent-elles continuer à l'être sans une « échelle de valeurs », sans un système ? L'homme doit-il

vivre sans amour ? Sans l'amour qui, seul, pourrait l'intégrer dans votre bel univers systématisé : (Un étron qui se veut plus grand, ne serait-ce que d'un seul pouce plus grand qu'un autre étron — voilà la vie en commun, la vie « sociale ». Un étron qui se veut plus puant que l'autre. Pour y parvenir, il est prêt à tout : même à devenir sublime...) Ce qui plane très haut, surtout ce qui plane très haut, je n'en veux plus. La source est donc tarie. Le seul allié reste la faiblesse, mais c'est un allié félon... Pourtant, mon corps croit à une parole magique, parole libératrice. Est-elle déjà en route ?

Un métier

La foule festoyante, endimanchée, sur un vaste terre-plein. Froufroutant, un épouvantail s'élève dans les airs, bat des ailes. Panique. La foule s'enfuit.

Dès que je me penche sur une feuille de papier, la foule de mes images se retire; toutes prêtes à commencer une existence avouable et publique, elles disparaissent.

C'est une divinité particulièrement vénérée, la divinité du Non-être qui jalousement retient mon bras. De plus en plus rarement j'essaye de lui échapper. Car la non-réalisation est comme une fourrure douce. Mes frères en Néant, combattez, écrasez donc la Réalité, cette hypnose collective avilissante entre toutes !

Entre la terreur que m'inspire une feuille blanche et la honte que la même feuille exhale dès qu'elle se trouve couverte de quelques signes hâtifs, aucun « tiers espace » ne s'ouvrira donc jamais ?...

Avant la destruction de la ville, Léon L. parlait de la vertu de témoin, la seule qui compte.

A présent, la mémoire trahit. Les couleurs déteignent. La ville est morte. Une seconde fois. Son souvenir — fœtus lourd qui ne respire plus.

Le « moi » qui avait vécu la ville interdite et le reste, s'écoule et s'égoutte. Evaporée la patrie intime, une conclusion demeure, sèche et rationnelle : quand un tourbillon survient, il faut en profiter, l'exploiter : écrire tout de suite, mentir tout de suite. Les seuls mensonges réellement vivants sont ceux conçus à chaud. Mes contrées : l'allée des Bouleaux, la rue Argentée, la rue des Sources — des vibrations fausses.

Mais tout ce qui survient, qui peut survenir, semble tellement microscopique, tellement futile, surtout lorsqu'il s'agit d'événements réputés « propices ». Un ancien milliardaire, ayant gaspillé ses milliards et réduit à la famine, se refuse pourtant à ramasser les quelques sous « honnêtes » que lui envoie le destin.

Le « procédé littéraire » est une saleté par définition. Il l'est davantage de par ses éléments constitutifs : le procédé, le procédé, cette notion est comme un parcours quotidiennement rabâché, entre son bureau et son domicile, par un fonctionnaire souffrant d'hémorroïdes.

La littérature : l'anti-dignité érigée en système, en seule règle de conduite. L'art, parfois rétribué, de fouiller dans les vomissures. Et pourtant, à ce qu'il semble, *navigare necesse est* : il FAUT écrire. Pour tromper la solitude, pour tromper les autres. Mais surtout : Fidèle à ma destinée, sans qu'envers moi elle fasse de même, il faut que je souligne ma ressemblance avec un insecte : or, n'avez-vous pas remarqué que jamais l'homme ne ressemble autant à l'insecte que quand il se livre au jeu d'écrire ?... Disséquer le monde en petits éléments, dessiner sur du papier de petits signes rapides qui se veulent uniques, voilà l'attitude où la fraternité — à vrai dire hideuse — de l'homme et de l'insecte, se manifeste de la manière la

plus pure, dans la saleté tout entière. Et l'attitude, et les mouvements du cerveau de l'homme lors de l'acte d'écrire ne sont-ils donc pas ceux d'un insecte idéal, charnu et ventru, mou et organisateur de l'espace, rationalistes et soumis aux idéaux qui sortent de cette grande forge : la PHYSIOLOGIE ?

Le miroir

Les quatre dernières nuits sont un puits aux rebords lisses.
Où aller ?

Il est défaite, le visage de Boris, volupté de défaite. Ce visage est chute, plongeon : violente approche du ciment définitif, du ciment libérateur destiné à se mêler au sang de la cervelle, aux fibres et vertèbres pointant hors du corps.

L'approche du dur ciment dont est tapissé le sommet inversé, le sommet renversé de ce puits qu'est notre cœur, notre cœur définitif. Nos corps appellent la fin.

Le visage de Boris est une course : mille visages, lutte de mille visages l'un contre l'autre, pour l'« expression personnelle » de chacun, contre l'expression des autres, de tous les autres.

Pas moyen de rester dans la ville qui se referme devant leur vie comme la coquille d'une praire, lisse et froide.

Parviendront-ils à la trouver, à la trouver enfin cette porte dérobée, plongée dans l'oubli ? A sortir de la ville ?

Motto :

*Ia vsio, ia vsio vam rasskajou
V tiomnom rodilsia ia ouglou...*

L'Upanishad maniaque et vivante...

(Mais doit-on appeler « vie » cette espèce de halètement embrouillé qu'impose le Créateur ?)

Condamné que je suis à l'écrasante tâche de l'« énumération » perpétuelle,

(Les rêveries elles-mêmes manquent d'élan libre.

Elles s'incrustent aux ornières mille fois imprimées

Dans ce sale tissu que « ceux d'autour » ont pris l'habitude de baptiser « Le Temps s'écoule ».)

Quand tu penses « argent », il faut que tu penses « création »;

Qui dit « puissance », dit « mille pucelles »...

Cette symétrie de bas étage, si je la jetais aux ordures,
Comme je sais qu'elle le mérite,

Je resterais solitaire : au-dessus du supportable.

Mais effacer ce rythme c'est plus que se « libérer » soi-même. Le mécanisme d'esclavage serait détruit.

Si les rêveries elles-mêmes ne sont que chaînes,

Si la scie de l'énumération bête s'enfonce sans fin dans le corps vivant

Au rythme d'une rengaine,

Les misères, les misères qui furent nombreuses, pourquoi les défendre contre les rets, les filets de l'énumération ?

(Imaginer un univers où l'énumération ne serait pas. Comment l'imaginer ?)

Mais aujourd'hui, les misères ne se déroberont plus aux filets de l'énumération.

Je ne les y aiderai pas. Oeil pour œil. Et alors :

Quand je plane au-dessus des espaces traversés

(Et ces espaces qui semblent vastes, ne seraient-ils par hasard, l'intérieur d'un point géométrique, l'intérieur de la tête d'une puce ?)

Quand je regarde vers mes multiples passés,
 Parmi ces contrées bariolées
 Je n'y trouve qu'une seule que je pourrais (à la rigueur)
 considérer comme patrie :
 C'est la ville interdite.
 Et la ville interdite, n'est-ce pas d'elle que je rêvais jadis,
 Enfant maigre, fourvoyé dans les solitudes d'autrui,
 Attardé dans des ruelles endormies aux noms bizarres :
 La rue Argentée, celle des Sources et celle des Cochers.

La ville fut condamnée comme un puits. Je reste seul avec la même image.

Donnée la similitude de mon rêve d'avant et de celui d'après,
 Serait-elle donc « FIDÉLITÉ »

Cette charpente sur laquelle Dieu a étendu l'innommable
 chiffon que — dans mes expériences quotidiennes qui
 durent depuis trente ans — j'ai pris l'humiliante habitude
 d'appeler « MOI » ?

Un cri retentit dans la ville :

— Vous autres, vous tous qui n'êtes pas moi, périssez donc,
 mourez, crevez !

Dieu m'a exaucé : vous êtes tous là, debout, vous n'êtes pas
 morts. Donc, c'est que vous l'êtes, c'est que vous êtes — MOI.

A mes ennemis...

(et vous tous, vous l'êtes) :

Vivez éternellement. Et à moi, laissez-moi, à moi tout seul,
 la douce grâce de mourir. Dieu l'a offerte à l'homme dans
 Sa grande pitié. Lui-même, Il subit, paraît-il, l'immortalité,
 l'immortalité cruelle. Le pauvre...

CHAPITRE XVII

Où reparle l'auteur

Ce n'était pas sans un grain de dégoût que je maniais les papiers de Boris. Ce genre de « journal intime », c'est comme du linge sale ou le linge d'autrui... avec son « mana ». On le prend entre deux doigts avec l'envie de s'en débarrasser aussitôt. Mais une certaine curiosité demeure... Non point que le manuscrit fût taché de graisse. Au contraire : les feuilles étaient propres et uniformes. L'écriture n'était pas exempte d'un souci d'élégance. Une écriture assez bien disciplinée, en somme, avec de petites excentricités de temps à autre — sans doute voulues ou du moins conscientes. Des lettres de grandeur moyenne dont seulement certaines — et pas toujours les mêmes — prenaient des proportions et des formes grotesques au gré de celui qui les traçait. Mon client cherchait-il donc un moyen d'expression supplémentaire, les mots ou la manière dont il les maniait ne suffisant pas à transmettre, à fixer le « message » qu'il considérait comme le sien ?

Dois-je l'avouer ? C'était « La queue et la comparaison », les détails sur la ville interdite et sur le « reste » que j'essayais de repêcher dans ce galimatias où pourtant ils n'étaient pas — loin de là — prépondérants. Trop de trames, trop de motifs commencés et pour la plupart mal conçus s'entremêlaient dans un récit que j'aurais souhaité, ma foi, plus unitaire. Sans mauvaise conscience, je rejette donc tout ce qui n'a pas directement trait à l'histoire que Boris m'avait débitée pendant la première nuit, la nuit unique... Au diable le défilé des « états d'âme » d'un raté. Mais retrancher est plus facile que juger : Dans cet océan de mots qu'est-ce qui avait et

qu'est-ce qui n'avait pas trait à la fameuse histoire ?... De sa condition d'homme, trop vaste et trop inconfortable, Boris semblait parfois se réfugier dans sa condition plus spéciale : celle de l'homme à la blessure, celle du protagoniste de son histoire. N'avait-il pas entrevu l'extrême fragilité de cette démarche fictive, purement cérébrale : « du général au particulier » ?

Quoi qu'il en fût, mon travail ne s'annonçait pas de tout repos : Les notes — même celles que j'avais pu isoler après avoir enlevé les parties pseudo-lyriques — étaient bien embrouillées. Parlant de soi, Boris employait tantôt la première, tantôt la troisième personne. Cette hésitation traduisait-elle un besoin obscur d'objectiver sa propre existence, besoin éprouvé couramment par ceux à qui leur existence échappe ? Comme si dans le moulin de « ce-qui-est », de « ce-qui-devient » et de « ce-qui-disparaît », le mot « objectif » correspondait à autre chose qu'à une vue de l'esprit.

La langue des notes, elle-même, constituait un volapük où des bribes de français, de slave et d'autres encore n'entretenaient pas toujours des rapports de bon voisinage.

J'avoue franchement ma faible préparation à cette sorte d'exégèse philologique. Le personnage m'avait joué un vilain tour. Et tout de même, peu à peu s'empara de moi la tentation de sauver les débris d'un récit qui n'en était pas un, pas tout à fait un... C'est dans un esprit d'humilité qui n'était pas feinte que j'ai poursuivi ma besogne et que j'en offre les fruits. Je cite le manuscrit quand je ne peux faire autrement. Je résume dès que cela me semble possible, mais surtout et avant tout : je coupe. Et si je crois avoir acquis le droit à la gratitude quelconque d'un lecteur quelconque — je n'en doute pas — cela sera grâce à ce travail d'amputation entrepris en grand. Et maintenant :

CHAPITRE XVIII

Pendant ce qu'il appelle « la Grande Action », Boris se trouva donc à un moment donné dans les bâtiments des Ateliers Garine. Des mois auparavant, grâce à ses relations ou à l'argent qui lui restait, peut-être même grâce à son nom qui en imposait aux maîtres de céans, il aurait pu trouver une planque dans ces Ateliers. Il n'avait pas voulu alors renoncer à ses loisirs, à ce qu'il considérait comme sa liberté. Il avait dépêché Noëmi vers ce port de sauvetage et, dans la première partie de son récit, il a relaté lui-même la mauvaise humeur que ce lieu du travail érigé en religion salvatrice avait éveillée chez sa maîtresse qui — ne l'oublions pas — pour la première fois de sa vie, devait se plier à la discipline désolante d'un emploi du temps rigide.

Mais l'île de félicité n'avait pas tenu ses promesses. Alors que la masse des travailleurs se garnissaient de leur sécurité fallacieuse, que les chefs d'atelier sommaient les petites filles sous leurs ordres de se mettre du rouge aux lèvres et de chanter de gaies chansons, qu'ils ordonnaient aux vieux de se teindre les cheveux et de se pincer les joues pour que les Ateliers n'aient pas à encourir le reproche d'employer du MAUVAIS matériel humain, un détachement de soldats pénétra dans l'enceinte. Que des cheveux gris et des joues pâles puissent constituer le signe infaillible de la déchéance morale, un péché impardonnable contre le principe de la vie, cette vérité évidente, sous l'influence de leurs supérieurs les travailleurs âgés étaient prêts à l'admettre. Mais les soldats ne firent rien pour confirmer cette évidence : en vingt minutes ils emmenèrent deux mille jeunes filles « parmi les belles, les riches et les choyées ».

Ceux qui restaient ne représentaient plus qu'un état-major

sans troupes. Le mythe messianique de Garine, le travail — sauf-conduit de la survie — tout cela s'était bel et bien écroulé, mais non la croyance en la force magique des chiffons de papier tamponnés. Le sergent commandant le détachement jouait une dernière blague à ceux à qui pour quelques jours encore il laissait la vie sauve :

— Je n'aurais jamais emmené toutes ces belles demoiselles — faisait-il — si leurs documents de travail avaient porté le cachet obligatoire, de couleur verte. Mais à ma grande déception, tous les cachets étaient rouges. Vous n'avez pas voulu vous soucier de vos travailleurs...

Un des directeurs osa répliquer. C'était plus qu'un acte de courage :

— Mon Capitaine ! Le cachet en question atteste pourtant que le porteur du certificat se trouve sous la protection de l'armée et contribue à l'effort de guerre. Qu'il est intouchable...

Et plus bas : — Vous avez, vous-même, perçu une taxe supplémentaire avant de consentir à ce libellé. Vous avez vous-même, il y a une semaine, tamponné les documents et vous les avez tamponnés en rouge...

Le sergent était visiblement d'humeur conciliante :

— Ne soyez donc pas formaliste. Voyons. Il ne s'agit pas de mots. Après tout, les mots n'ont toujours qu'une valeur fort relative. Il s'agit de couleurs. Vos documents ne valaient rien, puisqu'ils étaient tamponnés à l'encre rouge. Maintenant, à vous autres, je vous en fournis à l'encre verte et vous pourrez être tranquilles comme des enfants au berceau. C'est une grande marque de confiance que je vous accorde là, en vous tamponnant vos nouvelles cartes à l'encre verte... Quant à moi, je ne suis pas un bureaucrate et si je m'occupe de cette affaire, c'est pour vous aider, vous aider fraternellement. D'ailleurs, lisez vous-mêmes : « Le porteur de ce document se trouve sous la protection de l'armée et contribue à l'effort de guerre... » Que voulez-vous de plus ?

L'heureux interlocuteur du sous-officier sentait que poser

d'autres questions serait dépasser les limites de la décence. Le petit groupe qui l'entourait ne demandait qu'à croire le sergent. Les gens commençaient même à crier au blasphème, lorsque le vieil ingénieur Baral risquait encore une question :

— Mais alors, pourquoi ne pas avoir donné de cachets verts à toutes les jeunes filles que vos hommes viennent d'emmener ?

Décidément, le sergent était plein de patience : — Voyons, Baral, nous ne pouvions pas savoir, hier, que c'était le cachet vert qui était le bon. C'est une ordonnance nouvelle. Jusqu'à hier les rouges étaient considérés aussi comme valables, je dirais plus : comme UNIQUEMENT valables. Je ne suis pas un prophète. Remarquez bien : Les autorités ont raison. Il fallait tout de même uniformiser cette pagaille de couleurs. Un arc-en-ciel comme ça, entre nous soit dit, ne faisait point sérieux. Quant aux filles, je suis profondément navré; croyez-moi : je n'y suis pour rien. Mais quant à la couleur verte... admettez que c'est une bonne idée...

— Je disais donc — s'adressait-il au groupe entier qui buvait ses paroles — je disais donc qu'avec vos cachets verts vous n'aurez rien à craindre et vous pourrez atteindre l'âge de Mathusalem, à une condition près : ne pas laisser entrer sur le terrain des Ateliers quiconque ne fait pas partie de votre équipe à laquelle je viens d'accorder le privilège, oui le privilège... de la couleur verte. La police a à accomplir un travail difficile dans la ville et ce n'est pas à vous de transformer en asile de nuit ce lieu qui ne doit abriter que le travail sérieux et ceux qui le servent. Ne me remerciez pas... Je compte sur vous, Messieurs, et au plaisir.

— Le Créateur, que Son nom soit loué, n'a jamais été beau joueur envers notre peuple — murmura Baral, l'ancien « chef du personnel » de la maison Garine, en se demandant si ses hautes fonctions allaient être compatibles avec l'absence désormais définitive dudit personnel.

C'était sur ces entrefautes-là — à la nuit tombante — que Boris frappa à la porte des Ateliers. Il n'ignorait pas la catastrophe qui s'était abattue sur la maison Garine. Il la prévoyait depuis toujours, cette catastrophe. Taxé jadis de blasphémateur, de prophète de malheur, il ne cachait pas son peu de confiance en l'œuvre messianique entreprise par Garine. Le fait même que la majorité des siens attachât tant d'espoirs à l'existence des Ateliers, les sommes importantes que les parents des jeunes filles avaient versées en vue d'acheter pour leur progéniture le droit de trimer derrière une machine à coudre, tout ceci, aux yeux de Boris, constituait autant d'indices supplémentaires quant au sort réservé à cette île de sécurité à toute épreuve. Lorsque certaines catégories d'humains sont vouées à l'extinction, leurs espoirs eux-mêmes n'embrassent que des objets promis à la perte. Celui que Dieu condamne à être noyé, n'attrapera jamais qu'une planche pourrie. Tel était le raisonnement de Boris.

Alors qu'il frappait à la porte des Ateliers, Boris savait que ses prédictions passées ne lui ouvriraient nullement le cœur des survivants. Il obéissait à deux impératifs : revoir Noëmi qui, il l'avait appris dans le courant de la journée, avait échappé au massacre, et trouver une place pour dormir.

Noëmi ne fut pas étonnée de retrouver Boris. A cette étape de leurs relations, elle aurait été parfaitement incapable d'imaginer autre chose que l'éternité de Boris. Puisque les murs autour d'elle étaient là et le soleil et la lune, Boris devait venir. C'était l'évidence même. La mort de Boris n'était pas concevable pour Noëmi, au même titre que ne l'était pas un triangle à quatre angles.

Boris mentionne que les responsables des Ateliers, pour s'opposer à sa présence, se prévalaient de l'interdiction du sergent et arguaient qu'une personne étrangère au personnel et dépourvue du fameux cachet vert, ne pouvait que leur attirer des malheurs supplémentaires. La grande rafle dans

les Ateliers mêmes, n'avait pas privé entièrement les survivants du sentiment de leur sécurité. Forts de leurs cachets verts nouvellement acquis, les directeurs cherchaient à se prouver à eux-mêmes qu'ils étaient à l'abri : les murailles entourant le bâtiment n'étaient-elles pas solides et ne pouvaient-ils pas exercer encore leur pouvoir en refusant l'entrée à Boris ?

Ce droit d'entrée, Boris l'acheta en fin de compte en apportant aux directeurs des nouvelles de la ville dont ils étaient plus ou moins isolés depuis le matin. Dès que Boris leur eut raconté les détails de la mort de leur chef fusillé sous ses yeux presque sans histoires, les directeurs ne pensèrent plus à chasser le porteur d'une nouvelle aussi importante. Le droit de citoyenneté dans les Ateliers vides, Boris l'avait donc acquis en accomplissant cette mission de messager.

Il revit les mouches bleuâtres survolant le mince filet pourpre qui sortait de la tempe de Garine étendu sur le dallage, devant la maison du Conseil. Pour la première fois il pensait avec amitié à Garine, à ce Garine qui, de sa vie, n'avait su passer devant un rocher sans imaginer les torrents d'eau vive qu'un Moïse en aurait fait jaillir.

Qu'il se fût lui-même pris pour Moïse pendant un instant, était-ce tellement inexcusable ? Il avait imaginé les torrents, les fleuves infinis qu'un Moïse aurait pu faire jaillir des pierres arides. « Aurait pu » et non « pourrait ». Car, mon très cher Garine, le « trop tard » ne serait-ce pas en fait l'unique consolation possible, la raison de vivre ultime ? Savoir qu'on a raté son train, sa vie et même sa mort — n'est-ce pas là une raison suffisante pour épouser sans amertume toutes les ornières ?...

Ce ne fut plus alors aux Ateliers que gémissements et tout d'un coup monta la prière des morts, profonde et plaintive.

Sur la même nuit Boris raconte encore deux petites histoires. Voici la première :

Comme le lecteur le sait déjà, c'étaient surtout les riches,

les influents, les débrouillards qui faisaient partie du personnel de la maison Garine. Un artisan prospère, Nathan Litovski, joue roses, grosse panse, épaules puissantes, propriétaire d'une boutique et d'un atelier florissants, s'était fait inscrire sur les listes du personnel avec sa femme, ses enfants en bas âge et quatre de ses apprentis. Ce n'était pas une mince affaire que d'acquérir une telle quantité de cartes de travail de la maison Garine, mais pour une fois le bon artisan ne s'était pas montré pingre. Il pensait qu'il s'agissait là de vie ou de mort et il avait payé en conséquence. Le jour de la catastrophe, Litovski et les siens furent épargnés d'une manière presque miraculeuse : Sa femme et ses enfants, il les enferma dans une petite cave dont les soldats, perquisitionnant dans le bâtiment, ne remarquèrent pas l'entrée. Ses apprentis, il les fit grimper à quelque échelle pour réparer une installation électrique qui ne donnait aucun signe de défaillance... L'ennemi prétendait respecter le travail. Ce n'était vrai que partiellement. Il détruisait les fruits du travail de générations. Il tuait les travailleurs. Mais l'acte même du travail, fût-il illusoire, provoquait souvent chez les soldats un mouvement d'hésitation, voire de recul. Que ç'eût été pour cette raison ou une autre, Litovski et les siens furent épargnés.

Sa femme bien en chair, ses enfants et ses apprentis allaient-ils désormais voir en Litovski non seulement le père et époux exemplaire, non seulement le patron autoritaire et juste, mais l'homme de la Providence, le sauveur ?

Etendu sur quelques hardes à même le sol, la tête de Noëmi au creux de son épaule, Boris regardait la famille Litovski au grand complet en train de se préparer un gîte tranquille. Le maître ne daignait pas parler. Les apprentis, furtivement, commentaient entre eux les événements de la journée. La femme de Litovski n'osait pas interrompre le silence de son maître. Elle savourait sa grandeur consacrée par le miracle... de ce matin. En même temps, comme tout le monde, elle vivait le deuil qui s'était abattu sur la maison Garine. Telle une punaise dans les plis d'un couvre-lit de velours rouge somp-

tueux, cette bonne Mme Litovski, respectable et repue, avait jadis vécu incrustée solidement dans son univers familial. L'ordre, l'ordre immuable des choses et elle-même ne faisaient qu'un. La respectabilité d'une guilde médiévale se reflétait dans son âme. Mais voici que le velours rouge et la Chambre des Métiers ont disparu. Mme Litovski digère cette transformation cruelle, mais elle ne veut pas se rendre. Elle se dit : Celui à qui l'état de perdition reste étranger, qui le nie, qui l'ignore, qui reste fidèle à l'Ordre, celui-là ne peut pas périr.

Les Ateliers Garine où le matin même résonnaient des milliers de voix, le cliquetis des machines, les cris des contremaîtres, étaient vides et silencieux. Ce vide était comme un halo humide, comme une vapeur qui fait éclater les poumons. Mme Litovski ne pouvait plus supporter le silence. À travers ses chaudes larmes elle eut ces paroles sublimes à l'adresse des jeunes apprentis :

— Et tout ceci, toute cette tragédie atroce... c'est à cause de vous, les gamins ! C'est parce que vous n'obéissez jamais au patron ! Si vous étiez obéissants, tout ceci ne se serait jamais produit, tout ce malheur humain...

Litovski ne disait mot. Mais son silence était approbateur. Sa femme, si inférieure à lui qu'elle fût, n'avait pas tort. On n'en serait pas là, si le monde entier n'était pas dérangé, s'il se pliait à sa sagesse de patron sévère mais juste, de bon artisan consciencieux.

Boris n'y avait pas tenu. Il avait éclaté de rire.

Plus tard, vers quatre heures du matin, la famille Litovski fut prise à son tour, ainsi qu'une partie du personnel dirigeant.

Boris et Noëmi survécurent. Comment ? Boris le tait. Mais il fut le témoin d'une scène qu'il décrit sommairement et que je me reprocherais de ne pas relater à mon tour :

Après la rafle du matin, arriva dans l'enceinte des Ateliers une quarantaine d'enfants. Ils n'appartenaient pas à la maison Garine. Aucun d'eux ne dépassait l'âge de douze ans. Garçons

et filles, ils étaient accompagnés de trois femmes qui les conduisirent dans une vaste salle souterraine.

Comment tout ce petit monde avait-il pu pénétrer à l'intérieur de l'enceinte sacrée des Ateliers ? — Certaines bonnes âmes avaient su monnayer le malheur tout récent. Puisque la maison Garine, contre toute attente, a déjà été fouillée, la probabilité que les soldats y reviennent est minime. Après la saignée, les Ateliers sont redevenus ce que jamais ils n'auraient dû cesser d'être : la meilleure planque de la ville. Si le sergent avait l'intention d'y revenir, pourquoi aurait-il interdit d'y laisser entrer les gens du commun, démunis du cachet vert, le seul valable ?... Voilà le raisonnement qu'avaient dû tenir les dirigeants rescapés. — Et puisqu'il en est ainsi, ne serait-il pas possible de VENDRE cette interdiction et cette sécurité à quelques richards en quête d'abri pour leurs progénitures menacées ?

En présence de l'orage organisé par les uns et prévu par les autres, l'attitude des pères de famille était parfois celle d'un joueur qui se refuse à miser sur un seul tableau. On répartissait les siens entre plusieurs cachettes plus ou moins sûres. On se disait : Si je péris moi-même, mon fils peut-être va me survivre. Ou alors une de mes filles, ou mon vieux père. On ne voulait pas admettre l'extinction de la famille tout entière qui enlevait jusqu'à l'espoir d'une vengeance. Comment croire que personne ne dira après moi les prières funéraires ?... Quant à la vengeance présumée, elle devenait en quelque sorte contractuelle : Ceux qui vivraient auraient à se souvenir. Ils auraient à empêcher l'oubli. Et alors, quelle différence si c'est moi ou mon frère qui porte ce poids ?

A vrai dire, ce n'était qu'une faible minorité qui pensait de la sorte et une poignée encore plus infime qui avait les moyens d'adapter sa tactique à ce genre de raisonnement. Les endroits réputés sûrs n'étaient point nombreux et ne pouvaient abriter que fort peu de monde. La cachette dans l'enceinte même des Ateliers Garine était de ceux-là.

Si épaisse que fussent les murailles, les gosses étaient som-

més de garder le silence. Les trois femmes qui les accompagnaient avaient reçu des pouvoirs étendus et explicites : Si un cri ou un bruit devait mettre en danger le groupe tout entier, elles n'avaient qu'à étrangler le gosse coupable.

Comment Boris avait-il découvert l'existence de ce jardin d'enfants improvisé ? Il se contente de faire allusion à une escapade nocturne à travers les caves des Ateliers, escapade entreprise après une dispute.

De toute manière, vers les trois heures du matin, il s'était retrouvé dans une vaste salle où l'air aigre, difficilement respirable était comme une entité autonome et hostile. Les quelques gosses qui ne dormaient pas faisaient un vacarme qui n'avait rien de très rassurant. Une petite bossue de huit ans, fille du plus gros meunier de la province, sur laquelle se cristallisaient naguère toute la honte et tout l'amour d'une famille riche et puissante (« à ce qu'on dit, en Suisse un professeur aurait découvert un traitement contre les bosses chez les enfants »...) s'attaqua d'emblée à Boris : « Quand les cadavres ressusciteront, petit oncle, comme le disent nos saints livres, mon dos continuera-t-il à ne pas être droit ? ».... Des poupées abandonnées, de petits souliers, un ours en peluche brune et soyeuse... rien ne manquait de ce qui pouvait souligner le caractère lyrique du moment, assure Boris qui, à ses dires, hésita longtemps quant à la réponse à donner à la question pertinente de la petite.

Yaakov a donc déjà dix ans ? se demandait Boris en regardant deux yeux ardents dans un visage maigre surmonté d'une blonde tignasse... Il y avait deux ans de cela, le même Yaakov avait arrêté Boris dans un jardin public devant le monument de Lomonossov.

- Qui est donc ce type ? avait demandé Yaakov.
- Un savant. Un poète. Un philosophe.
- Et qu'est-ce que c'est qu'un philosophe ?
- C'est un homme qui pense sur la pensée, fit Boris après un instant d'hésitation.
- Et c'est pour ça qu'il a un monument ?

— Mais bien sûr, tout le monde n'en fait pas autant...

— Mais non ! Tout le monde doit le faire. Celui qui ne le ferait pas, comment est-ce qu'il SERAIT ?

Ce dialogue s'était gravé dans la mémoire de Boris. Oh, cet amour insensé que les « adultes » de notre peuple portent aux bons mots sortis des bouches enfantines !

Mais voilà qu'une des trois femmes, ayant présenté à Boris toute une collection de sauf-conduits, de cartes d'identité et de travail, le sommait de lui confirmer, de proclamer tout haut, qu'en restant avec les enfants elle accomplissait un exploit mémorable, car ses papiers en règle la mettaient, évidemment, à l'abri de toutes les persécutions déclenchées à la surface de la terre. — N'est-ce pas, Monsieur, je pourrais maintenant dormir tranquille, tout à fait tranquille dans mon lit, mais que ne ferait-on pas pour sauver ces pauvres petits ?...

La deuxième exhibait un assortiment tout à fait semblable pour prouver — elle aussi — le caractère désintéressé de son sacrifice, ce que ne voulait pas reconnaître sa voisine. — Mais elle, cette bonne Hélène, elle n'a pas le cachet de la section de lutte contre les insectes. Mon mari, il l'a payé ce cachet, il l'a payé dix mille roubles. Rien ne lui est trop cher. J'étais en sécurité. Et quant à cette pauvre Hélène, elle doit être bien contente d'avoir été admise à s'occuper de ces enfants. Regardez vous-même, Monsieur, le cachet principal n'y est pas.

La troisième femme, raconte Boris, la quarantaine bien dépassée, de magnifiques cheveux roux soigneusement coiffés, gardait un calme surprenant et une beauté tranquille, sûre d'elle.

Il hésitait à rendre son jugement de Pâris : Quels documents valaient mieux ? Les deux premières accomplissaient-elles un devoir sublime (ou seulement l'une d'elles) ou alors ne cherchaient-elles qu'à sauver leur peau ? Avait-il le droit de leur dévoiler que cette échelle des valeurs, la dernière à laquelle elles semblaient s'être attachées, ne correspondait plus à rien à la surface de la terre ?

C'est à ce moment que la troisième, un peu lourde et solide sur ses jambes, se mit à amadouer un des gosses subitement réveillé. L'ayant pris entre ses bras larges et forts, elle fredonnait une chanson. Il y est question d'un vieux meunier qui venait d'être chassé de son moulin. Dans ce moulin à eau il avait élevé ses enfants qui devenus grands abandonnent leur père et partent pour la ville. Sa femme y est morte. Tourne la roue de bois, murmurent les eaux. Dans ce moulin, il a laissé sa jeunesse et sa force et ses rêves. Tourne la roue de bois... Voici que maintenant il est vieux et débile et les forces lui manquent pour travailler. Le nouveau maître chasse sans pitié le vieillard qui s'en va sur la grand-route... Murmurent les eaux.

L'enfant était blonde et pâle. Les lignes de son corps chétif se distinguaient à peine dans la pénombre. Elle continuait à pleurer doucement, de plus en plus doucement et Boris se demandait si ses chaudes larmes allaient au vieux meunier ou bien à autre chose... Autre chose, autre chose, ces deux mots résonnant dans le cerveau de Boris, se vedaient peu à peu de toute signification. La fatigue était comme un bain, comme un liquide pénétrant son être entier.

En pleurant de la sorte, en agitant faiblement ses membres frêles, comme en une harmonie préétablie, la petite fille paraissait accomplir un rite touchant au fond des âges.

Une statuette égyptienne, une statuette égyptienne — la comparaison banale naquit dans la tête lasse de Boris. Pour ne pas s'endormir, machinalement, il prit la fillette des mains de sa tutrice.

Etait-ce de la fatigue, était-ce de la tendresse ? — un frisson le traversa au toucher de la peau infiniment lisse de l'enfant.

Quand, inévitable, vint la pensée — et cet écureuil blond, cet écureuil aussi doit-il y passer ? — au loin, les pas rythmiques se firent entendre.

Les soldats — ils n'étaient que quatre — n'entrèrent pas par les Ateliers, mais bien par un égout latéral. Ils ne réalis-

saint pas qu'une communication quelconque pût exister entre la maison Garine et la cachette qu'ils venaient de découvrir. A vrai dire, leur journée de travail était terminée. Ce coup de sonde dans les égouts avait été effectué par acquit de conscience et à tout hasard. Ils étaient las, eux aussi, pas très sûrs d'eux-mêmes. Trois solides pères de famille, un caporal chassieux, maigre et suant. Quelques secondes de silence — une corde vibrante. Une interrogation sèche mais correcte vers Boris : « Vos papiers ? »

Aucun papier « valable » dans la poche de Boris. Aucun cachet de l'armée ni de la police... Juste un vieux passeport, pièce préhistorique qui, il y avait quelques années, donnait au nom d'un Etat qui n'existe plus le droit de se rendre dans un pays étranger, maintenant envahi. Un fossile, une pièce de musée, grotesque et anachronique, jaunie et fripée. Aucun rapport avec la règle du jeu que jouait l'Histoire. Une goutte de pétrole dans un bidon de lait.

Vous êtes né le 4 mai 19... ?

A Krasnoïe ?...

Le nom de votre père ?

Les yeux du sous-officier demeuraient impassibles. Au bout d'un moment :

« Merci. Ça va. Vous êtes en règle. » Avec un rien de mélancolie :

« Si tout le monde dans cette sacrée ville avait des papiers convenables comme les vôtres, on aurait moins de boulot... Vous êtes libre...

— Quant à ces dames et à ces enfants... »

Tenant encore dans ses bras la petite fille, Boris regarda Yaakov du coin de l'œil. Le garçon était debout, appuyé contre le mur et fixait le sous-officier de ses yeux noirs. Il y avait dans ce regard comme une attente muette.

C'est par lui, par Yaakov, c'est par ces yeux que cette minute va se briser comme une tirelire. C'est là que cette attente va s'écrouler dans... dans son issue — cette pensée effleura le cerveau de Boris pendant une fraction de seconde.

Tandis que les deux femmes brandissaient vers le caporal leurs laissez-passer impeccables, son regard croisa enfin celui de Yaakov, chargé d'une haine railleuse. La science de haine n'est accessible qu'aux enfants, songeait Boris. De nouveau le silence régnait. Puis le garçon ouvrit largement la bouche et tira en direction du caporal une langue rouge, longue et large, un corridor infini tapissé d'une moquette pourpre, une langue trop réelle, terriblement réelle dans ce décor qui ne l'était pas. Telle est donc la voie qu'emprunte ce moment pour se réaliser : la langue d'un enfant, pensa Boris en entendant le caporal prononcer distinctement, lentement, une phrase presque neutre : « Que ce garçon-là est mal élevé ! »

Boris s'abstint de décrire en détail le massacre. Trois soldats tenaient le garçon rebelle, tandis que le caporal lui découpait la langue avec une baïonnette trop grande pour cet usage. Il y avait du sang, beaucoup de sang, davantage — d'après les estimations de Boris — que n'en devait contenir le corps tout entier de Yaakov. Aucune parole ne fut prononcée par le groupe d'enfants qui se figea en une immobilité complète...

La petite fille que Boris avait tenue dans ses bras fut la deuxième. — Elle a de très beaux yeux, fit un soldat, comme des brillants. On aimerait les enchâsser dans une bague. Boris n'avait pas eu le temps de parachever une prière muette, violente comme un choc, que le Chassieux s'était déjà mis à crever les yeux de la fillette avec un canif en corne, celui-là même qui lui servait à ouvrir les boîtes de singe. Il confia ces yeux à Boris qui les prit dans le creux de sa main et songea : Une paire d'yeux, objet somme toute utile, tellement compliqué et difficile à reproduire. Il n'y a que le Créateur, dans Sa richesse et Sa prodigalité, pour se permettre un gaspillage pareil !

Ça glissait. Ça dégoulinait. Des cris stridents remplissaient la pièce comme autant de petits animaux affolés. Des bâillements, des sons vagues, des bruits monstres et bâtarde. Des déchirements de sens et de peaux. Des figures géométriques, toutes les géométries qui entraient en folie comme on entre dans un bain chaud. Quelqu'un qui dit : « La géométrie, cette

preuve irréfutable que Dieu est fou, fou à lier... » Le ventre de l'Univers, le ventre de l'Être était ouvert et ses tripes immondes envahissaient la pièce. Les dimensions, les catégories de la conscience, temps, espace, douleur, vide, astronomies se livraient à une mascarade ou à un combat, à une noce ou à une chevauchée et la chair des rêves s'étalait sur le siège de Dieu, évanoui, couché sur le ciment dans Ses propres vomis-sures.

La femme tranquille, la seule qui au début ne semblait pas croire à la vertu magique des documents officiels fut couchée et empalée. La masse immense du viol, fleur multicolore et exotique, s'épanouit dans la pièce. Ce qui peut être nommé restait modeste, gris, bassement soumis à la raison, à côté de l'innommable. La masse du viol s'écoulait entre les jambes écartées de la femme sans qu'elle profère un son. Une pantomime. Comme des statues blessées — songeait Boris que l'aimable caporal invitait à prendre part à la réjouissance commune. Boris ne dit pas s'il déclina l'invitation. A un moment donné, il sentit chez le bienveillant caporal quelque chose comme une menace voilée. Comme qui dirait : Le Monsieur ne daigne pas participer aux viriles réjouissances populaires. Ceci pourrait coûter à Monsieur.

Grenades lancées du dehors. Voix enfantines qui gémissent et hurlent dans la nuit. Un chat dont la patte est arrachée.

Ce n'est que deux heures plus tard que Boris revint au même endroit avec une infirmière armée d'une seringue. Plusieurs gosses mutilés souffraient encore. L'infirmière leur distribuait la mort comme les parts d'un pain d'épice fourré d'ombre. Car il en existe, des gâteaux fourrés d'ombre, assure Boris. Il comparait aussi l'infirmière au jardinier qui accomplit la destinée des fleurs et du soleil en les cueillant.

Deuxième Partie

LE VOYAGE

CHAPITRE XIX

Le train coule comme le temps. Autour de nous la nuit se cabre. Cette fuite que nous avons prise serait-elle trop lourde ? Mais nous n'avons qu'elle sur nos épaules et sous nos pieds, cette fuite, capricieuse patrie de ceux qui ont perdu leur terre. Ma blonde chevelure décourage les yeux des vautours. A nos côtés, la flicaille, vaste comme le monde, dort. Et la tête de Noëmi a trouvé l'inévitable creux de mon aisselle.

C'est une transhumance muette, mais où donc est le restant du troupeau ?... Les dimensions et les catégories se livrent une bataille en nous et au-dehors. Nous nous enfonçons dans notre fuite qui avance et court, vêtue de ce vieux train haletant.

Au petit matin, la grosse femme qui ronfle en face de nous, son stock de lard sous ses larges jupes, voudra peut-être, à peine réveillée, troquer la rapidité de son succès commercial contre la paix de sa conscience. Et sa conscience, immanquablement, lui dictera l'œuvre libératrice : libérer notre sang de la prison de nos veines.

En quittant la ville, nous aussi nous avons précipité, cristallisé la mort de sa vie et la vie de sa mort. Ce train qui accorde une hospitalité momentanée à notre fuite, c'est encore un mince filet de sang qui s'écoule de notre ancien bourg. Peu importe que le sang des autres soit allé directement à la terre et que le nôtre continue à battre contre les parois de nos veines contractées.

Et si ce n'était pas la grosse femme mais bien le petit garçon qui, avant de s'endormir, a chuchoté à l'oreille de son père des mots pouvant s'ordonner en libellé de notre dernier verdict ?

A cinq heures du matin, à Niegorieloïe, il faut changer de train. Octobre est froid. Il ouvre l'hiver — tiroir où s'entassent des objets gris et hostiles. La petite gare endormie commence à peine à bâiller. Un courant d'air qui vient de nulle part caresse des brins de paille sur le sol de bois noir. Quelqu'un siffle au loin une chanson de partisans. Les partisans nous assassinent, tout comme nous assassinent ceux contre lesquels ils se battent.

Pendant quelques secondes, recroquevillé contre une valise dans un coin sombre, j'ai fait un rêve : J'ai vu une flamme rouge, très haute et très mince. Le vent, ou était-ce autre chose, (mais quelle **AUTRE CHOSE** ? Une force organique ?) la faisait vaciller, lentement, dans différentes directions. Au gré du vent, (admettons que ce soit du vent) la flamme s'incline de-ci de-là, comme fouillant les quatre points cardinaux. Elle embrasse la terre noire et fuyante. Une voix se fait entendre : « Boris, eh Boris ! Suspendez-vous donc au sommet de la flamme. Accrochez-vous bien et balancez-vous avec elle, de toutes vos forces... »

Je me réveille transi et effrayé : Car je ne m'appelle plus Boris. Ce nom qui dans sa version biblique (à peine quelques lettres à changer) signifie « béni », je viens de l'abandonner. Ainsi que mon nom de famille qui, dans certains pays m'aurait ouvert bien des portes. Et pas mal d'autres choses — disons tout — sauf le signe d'alliance qui, inscrit dans mon corps, me prépare une mort prochaine ou une peur sourde et perpétuelle. Je m'appelle Youri Goletz. J'ai enfin acquis une profession valable : valet de ferme. Ma fausse biographie, je me la répète en pensée comme les prières élémentaires de la religion sortie de la mienne il y a vingt siècles.

Valet de ferme, certes, mais pas tout à fait comme les autres. La supercherie aurait sauté aux yeux du premier venu

croisant mon chemin. Les doigts de mes mains, trop longs, je ne peux tout de même pas les couper, ni colorer de bistre leur peau qui reste désespérément, atrocement blanche. Ni éliminer du timbre de ma voix certaines modulations qui — ma foi — ne sont pas celles d'un garçon habitué à mener les troupeaux dans les grands espaces verts.

Youri Goletz que j'avais créé *ex nihilo* devait donc avoir vécu des aventures justifiant son aspect actuel. A seize ans, fils de paysans pauvres, ayant appris à lire et à écrire, il découvrit le monde des livres. Cette étude fiévreuse avait bu le rouge naturel de ses joues qu'elle avait marquées de ce teint jaunâtre. Et c'était elle, encore, qui lui avait ouvert la belle voie, la seule véritable, du nationalisme militant.

Un peuple qui se croit élu depuis trente siècles, je l'ai donc troqué contre un peuple qui ne nourrit une croyance semblable que depuis une trentaine d'années. L'un et l'autre s'étaient formés, sculptés, ciselés dans des souffrances plus vastes et plus riches que celles subies par les peuples de leur entourage. A des degrés divers, ni le destin du premier ni celui du second ne m'étaient indifférents. Mais le deuxième, avec son passé cosaque, ses traditions de vie dans la steppe, ses tristes chansons et ses paysages uniques... était en train de se joindre à l'œuvre d'extermination des miens entreprise par l'occupant. La mascarade que nous jouions avait un goût particulier : D'esclave voué à la crémation immédiate, je me muais en esclave qui aidait et justifiait l'artisan de la besogne du feu.

Noëmi grelottait doucement à mes côtés : — J'ai faim. Donne-moi un morceau de chocolat... Je lui passe une bouteille de vodka.

Un petit cortège militaire, cinq uniformes apparaissent dans notre salle d'attente confinée. Ils portent des lanternes allumées. Leur chef a une petite moustache noire et un sourire jaune qui lentement se promène sur les visages de la foule mal réveillée. Des hommes et des femmes campent sur les banquettes et à même le sol. Tels des vers blanchâtres ils exécutent de lourds mouvements et la salle d'attente est comme l'in-

térieur d'un boudin noir, régal légendaire de cette tribu paysanne, obtuse et méfiaante. Au loin on entend des trains essoufflés. Il me semble qu'ils rampent sur ma peau tendue; comme des poux. Et mon cœur bat, tandis que je bois les cheveux de Noëmi qui débouche la bouteille.

Pourtant, ceci n'était pas notre premier voyage depuis que nous avions, subrepticement, abandonné notre ville et notre destinée. Mais ils se ressemblaient tellement, ces voyages sans fin, qui se jouaient de notre calme et des battements hâtifs de nos coeurs. Le refuge lui-même était en fuite, en fuite perpétuelle.

De notre ville agonisante nous nous étions dirigés sur une autre bourgade à cinquante lieues. Nos premiers pas nous avaient semblé tristement, effroyablement faciles. Nos journées étaient sales comme des coquilles d'oeufs vides dans une poubelle. La lenteur du temps se riait de nos corps et de nos nostalgies inutiles. Le premier homme rencontré à connaître notre véritable identité, appartenait à cette catégorie de la population que le vainqueur vouait à l'amoindrissement, au travail éternellement subalterne, mais non pas à la mort... André, avec lequel j'avais jadis passé une année sur les bancs de la faculté, nous haïssait, Noëmi, moi et les nôtres. Mais cette haine où se mêlait du mépris devait être, sans doute, moins immédiate que sa haine, bien pensante et pathétique, contre l'envahisseur. Il nous considérait comme de la vermine, mais puisque c'était l'envahisseur qui se chargeait de notre liquidation, il aurait jugé indigne de partager cette besogne.

— Vous voulez un appartement ? — nous demanda-t-il avec une nonchalance marquée. — C'est très facile. Pas mal d'appartements viennent d'être vidés par les vôtres... Présentez-vous donc au service municipal du logement.

Et, avec un regard souriant : — Seulement, faites attention. Où avez-vous donc pris cette attitude incertaine, ces mouvements hésitants ? Si j'étais vous, je les voudrais plus sûrs. Et je me méfierais aussi de ce vague qu'on voit au fond de vos prunelles... C'est fou ce que les flics et, à leur suite, tous les

petits fonctionnaires, sont dernièrement devenus psychologues et physionomistes. Et tout ceci, à cause des vôtres... A propos, monsieur Goletz, — quel joli nom vous êtes-vous choisi au fait ! — n'auriez-vous pas des fois, vingt roubles-or à me prêter ? Ça me rendrait service...

J'avais dû chercher la pièce au creux du talon de ma chausseure. Le vieux cordonnier Leyzer qui m'avait préparé cette cachette astucieuse n'était plus de ce monde. S'étant emparé de la pièce luisante et la pesant dans le creux de sa paume, André m'adressa de nouveau la parole : — Merci, Boris... pardon, merci, monsieur Goletz — ceci est un prêt personnel. Et maintenant autre chose : Je ne vois aucune raison de vous cacher que je suis le trésorier du mouvement local de Résistance. Je ne doute pas qu'il vous tiendra à cœur d'apporter votre obole. Je pose la question, alors que j'ai le droit d'exiger. Vos ancêtres se sont enrichis grâce à la sueur des paysans de ce pays. Il n'est que juste que, de cette manière du moins, vous participez à la lutte...

Il était notoire que certains parmi les membres du mouvement de Résistance au nom duquel parlait André, assassinaient les nôtres avec un zèle que leurs dirigeants clandestins ne faisaient pas grand-chose pour éteindre. Mais vis-à-vis d'André et vis-à-vis de cette deuxième pièce d'or, il me fallait adopter l'attitude qui, durant de très longs siècles, avait été celle des ancêtres de Boris et non de Youri Goletz.

André était content, dédaigneux et poli : — Noëmi peut se reposer dans ma chambre. Allez à la municipalité. J'espère que ça se passera sans accroc.

Dans la ville interdite que nous avions quittée, chaque centimètre carré d'habitat prenait une valeur mystique. L'espace attribué à la Communauté se rétrécissait comme une peau de chagrin et ce rétrécissement était toujours en avance sur le rythme d'extermination. La promiscuité forcée était celle d'un poulailler. La chambre que j'avais partagée dernièrement avec Noëmi et avec elle seule, représentait le sommet du luxe imaginable. Mais ceux qui, dans la ville interdite, apparte-

naient à la classe dite « moyenne », s'entassaient à dix ou quinze dans des chambres exiguës. Les grands, les riches et les privilégiés partageaient à plusieurs familles de petits appartements. L'attribution légale de chaque mètre carré correspondait à une somme fantastique de démarches harassantes, de relations mises en œuvre, de paperasse et d'argent.

Et maintenant, j'étais dans ce bureau municipal poussiéreux et affreusement normal. Aucune file d'attente. Pourtant, j'aurais tellement eu besoin d'une heure de réflexion, de préparation à cette démarche inouïe et capitale : la lutte pour un appartement de trois pièces à l'usage de deux personnes ! Poisson des grands fonds brusquement surgi à la surface et privé de la pression sans laquelle la vie ne semblait plus possible, je sentais le sang battre follement à mes tempes, tandis que j'adressais au préposé ces mots à dessein négligents et qui, dans mon for intérieur, me paraissaient sacrilèges : — Je viens d'arriver de l'Est dans votre ville... avec ma fiancée. Il me faudrait quelque chose, quelque chose... oh, d'assez modeste... Et en même temps, j'adressais à Dieu une prière muette et intense jusqu'à la douleur : « Qu'il ne découvre pas qui je suis, qu'il ne me soupçonne pas. Que cette nuit, je puisse donner un gîte à Noëmi et à notre solitude... Ou alors, du moins, que je puisse revenir vers Noëmi. » Ne pas la laisser seule chez André. Le plus poliment du monde — j'en étais sûr — il ne manquerait pas de la mettre dehors si mon absence se prolongeait. Rien de plus. Je le savais sec, méprisant et fidèle à ses principes d'officier borné, nationaliste et même honnête selon son code qui n'était pas le mien. Il n'essayerait pas de profiter de la situation pour coucher avec Noëmi. Ni de la consoler. Il ne la dénoncerait pas davantage. Mais il lui dirait poliment : — Boris ne revient pas. Je crains qu'il ne vienne plus. Avec mes responsabilités dans la Résistance, vous comprendrez que je ne peux pas courir de risque supplémentaire. Il se fait tard. Je m'excuse, mais il faut que je sorte et que je ferme ma porte à clé. Alors, au plaisir, Mademoiselle...

Le fonctionnaire leva sur moi son regard fatigué et myope.

La coupe de mon imperméable était recherchée. Ma cravate était chère et discrète...

— Mais bien sûr, Monsieur, nous avons ce que vous demandez. Il y a justement une maisonnette au fond d'un jardin entouré de murs, au bord de la rivière. C'est convenablement meublé. Il y a même de la vaisselle et de la literie. Le type qui l'habitait vient d'être déporté. Il était, il était... enfin, vous comprenez vous-même ce qu'il était. Les temps sont durs, mais quelle chance qu'on nous débarrasse du moins de ces gens-là. Bien... qu'il y ait des types comme il faut, même parmi eux. Comme partout, à vrai dire. N'êtes-vous pas de mon avis ?... Mais que faire ?...

Un sourire complice sur les lèvres, il me présenta le formulaire à remplir et me tendit un jeu de clés. Etais-ce tout ? Etais-ce vraiment tout ?...

Nous avions donc une maisonnette à nous, une immensité d'air pur, des arbres, un fleuve automnal et de longues promenades au crépuscule. Je pensais au dernier voeu de Léon L. Il voulait avant sa mort longer encore une fois l'étang de sa propriété, respirer l'air trop limpide, regarder le coucher du soleil. Le destin lui avait donné un pouvoir inhumain et une mort dont, à l'époque, j'ignorais les circonstances exactes. Et c'est à nous deux, à Noëmi et à moi, qu'on offrait cet automne paisible, ce vide doré, ce silence campagnard. J'aimais regarder Noëmi lorsqu'elle remontait du fond du jardin, portant dans deux cruches d'argile l'eau du puits. C'étaient les commencements, nos commencements à tous, les débuts d'une petite tribu du désert, somnambule et malade de la nostalgie de Dieu...

Mais je songeais à d'autres filles et d'autres femmes. Des querelles insipides tourbillonnaient autour de nos têtes comme des guêpes.

Je me saoulais de solitude comme de vodka. Une fois tirées

les lourdes jalouses, je plongeais dans le grand silence qui peu à peu se mettait à vibrer, à chantonner.

— Dans son essence la plus profonde et la plus vraie, l'idée de fenêtre constitue la négation de celle de maison. Pas d'échappatoire à notre réclusion. Par bonheur, elle est peu volontaire. En outre : L'immobilité, la mort est une matière première de choix. Ne l'as-tu pas remarqué ?... On peut y tailler les arbres et les planètes, les hommes et les femmes. On peut en faire surgir des soleils et des siècles. Nos mains vides, nos mains inertes ne seraient que des orphelines sans cette matière première, sans cette pâte à usage universel... Avec mon plus grand sérieux, j'offrais ces considérations à Noëmi furieuse. La femme qu'elle était aspirait à une existence plus aérée et plus publique. Elle aurait voulu étaler notre état de couple, notre communauté existante et non-existante comme ces « barbes à papa » en sucre dont se régalent les enfants sur les parvis, les jours de fête foraine.

Le flux et le reflux de l'océan, simultanés, lancés à toute allure l'un contre l'autre ;

ou encore :

Deux cascades également abruptes, lâchées à toute volée l'une contre l'autre, et où les deux eaux se mordent et se dévorent.

Mon besoin de solitude, besoin intermittent ressenti par le mâle comme une aiguë douleur, ce besoin se heurtait à la « volonté-d'union-à-deux » impossible à assouvir qui habitait, qui obsédait Noëmi.

Et alors, nos journées étaient comme autant de hurlements, tout ce qui n'était pas notre fusion devenant pour Noëmi le corps de ma trahison perpétuelle.

Dans son entendement totalitaire, l'univers n'était que le corps de cette union que j'étais en train de mutiler d'une manière sacrilège, moi qui en faisais organiquement partie. Je devenais alors, aux yeux — et aux sens de Noëmi, un fœtus en train de poignarder le ventre de sa mère.

Nos promenades le long du fleuve ou à travers les bois, nous

les faisions au crépuscule. Pour d'évidentes raisons, nous évitions d'exposer aux regards des habitants les traits de nos visages et les mouvements de nos corps qui venaient de connaître une vie tellement différente de la leur.

Une fois, ayant traversé un faubourg éloigné, nous nous heurtâmes à un petit détachement de gendarmes. Il était imprudent de reculer. Les hommes nous avaient remarqués et commençaient à rire à haute voix, en se montrant du doigt Noëmi qui était belle — quoi — et tellement différente des jeunes filles qu'ils avaient l'habitude de rencontrer dans ces parages...

Automatiquement, notre attitude se fit plus fière, nos gestes plus assurés. Nous aussi, nous commençâmes à rire bruyamment. Un sous-lieutenant se planta devant nous :

— Vous êtes sur un terrain militaire. Il est interdit de se promener sur cette route...

Il avait mon âge. Il guettait l'effet de ses paroles.

— Excusez-nous, lieutenant. Nous l'ignorions. Nous n'avons aperçu aucun écritau.

— L'inscription est là, pourtant, regardez ! Les soldats ont l'ordre de tirer sans sommation. Il y a un camp par ici, un camp pour ces gens... vous savez à qui je pense.

— Nous l'ignorions; nous venons tout juste d'arriver dans cette ville.

— Je me le disais aussi. Je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer ni au casino, ni au café... De toute manière, vous l'avez échappé belle. Cette promenade aurait pu vous coûter cher. Quelle chance que vous tombiez sur moi et non sur un de mes collègues parmi lesquels — entre nous soit dit — il y a pas mal de rustres... J'ai l'honneur de me présenter : Sous-lieutenant von...

— Youri Goletz. Voici ma fiancée, Nathalie H.

— Vous parlez admirablement notre langue, Monsieur. Je ne puis que vous féliciter. Cela flatte notre orgueil national que d'entendre un étranger s'exprimer en notre langue comme vous le faites, Monsieur. Et Dieu sait s'il en a besoin, notre

ORGUEIL national, malgré toutes nos victoires foudroyantes... Mais puisque nous venons de faire connaissance, et d'une manière si inhabituelle, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter un verre dans notre mess. C'est à deux pas d'ici. Je vous fournirai plus tard deux hommes qui vous escorteront à travers la zone interdite... et même à travers la ville. Evidemment. C'est idiot ce couvre-feu que notre police a dû décréter pour les indigènes, pardon... pour vos compatriotes. Ces attentats perpétuels. Mais à la guerre comme à la guerre, ajouta-t-il en français.

C'était un garçon racé et aimable. Il se comportait en homme du monde, conscient de son charme, fait dans une certaine mesure de timidité. Aucun geste pour marquer la distance entre vainqueur et vaincu. Notre rencontre semblait l'avoir mis en excellente humeur. Il se plaignait de la vie de garnison et de province. Il en vantait la beauté. Il nous confia son peu d'enthousiasme à l'idée de combattre l'ennemi sur le front. Néanmoins, il n'était nullement insensible au côté équivoque de la vie d'occupant dans une contrée hostile.

Chemin faisant, nous débouchâmes sur une petite clairière au milieu des arbres. Ce n'étaient que barbelés, miradors et petites tourelles. Il ne me fut pas donné de jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'enceinte. Pas encore.

Il fut bientôt évident qu'en nous parlant du « mess » des officiers, notre nouvel ami s'était exprimé avec une exagération d'ailleurs excusable. Il ne s'agissait en l'occurrence que d'une petite baraque en bois de sapin... où notre hôte se mit à faire pour nous office de barman et de garçon de café. Il faisait chaud. Il faisait bon. Les bûches grésillant dans la cheminée répandaient une odeur agréable et lançaient de longues étincelles rougeâtres. La mauvaise qualité du cognac fut l'occasion de quelques blagues et de quelques allusions nullement orthodoxes.

Machinalement, je m'approchai de la fenêtre et j'aperçus dans la pénombre une petite cour pleine de détritus, de vieux pots, de boîtes de conserves rouillées. A ce qu'il me

sembla, quatre ou cinq têtes de choux, blanches et jaunes, sortaient de terre. Quelques cochons gras et repus se promenaient majestueusement en cherchant avec paresse de la nourriture dont par ailleurs ils devaient être gavés. Une vieille cuisinière en tablier blanc vint vider l'eau de vaisselle d'un grand bac métallique. Un soldat débonnaire apparut, posément découlotta sa verge blanche et arrosa une des têtes de choux. Tout d'un coup, un vague malaise, un sentiment d'insécurité s'empara de mon corps. Il me semblait que rien n'existant au monde hors ces sales têtes de choux, ces trognons plantés d'une manière bizarre parmi les immondices. Par leur rêverie puissante ces têtes de choux étaient en train de nous faire surgir, de nous échafauder tous, et le monde avec nous. Le lieutenant affable, Noëmi, cette baraque au milieu des bois et nous deux — Boris et Youri — n'étions-nous donc que la projection, la cristallisation d'une « pensée », non — d'un moment de rêverie, de pourrissement qui effleurait l'être de ces choux arrosés d'urine ?

Je détournai la tête. La conversation avec le lieutenant suivait son cours. Il en était à nous confier sa passion pour la théosophie :

— Etre projectile et celui qui l'a lancé, chasseur et gibier. Etre le grand consentement et le grand consenteur...

Distract, je suivais à peine ses paroles. Je cherchais de nouveau à m'approcher de la fenêtre; quelque chose comme un signe imperceptible me disait qu'à travers toute son éloquence il tâchait de m'en empêcher, d'attirer mon attention ailleurs. Une phrase bizarre, à peine explicable, me traversa l'esprit : « Pendaison de crémaillère dans une maison de suppliciés... » Une autre, encore plus absurde :

Larme pétrifiée
Ame putréfiée
lourdes dans mon corps
comme un fœtus mort...

Où ai-je donc entendu cette strophe idiote ? C'est charmant. Je commence à avoir des hallucinations et le moment est bien choisi. Il faut que je me surveille.

— Vous disiez donc, lieutenant ?... Il n'était que timidité. Son bégaiement très léger créait entre nous une sorte de complicité supplémentaire :

— Vous savez, Monsieur, il doit y avoir quelque chose de singulier, dans cette terre. Dans VOTRE terre. A vrai dire, mon service n'est pas trop accaparant. Il me laisse des loisirs. Et puis, cet automne, cette province, de longues soirées non meublées. La solitude... Je me suis mis à composer de petites histoires. O, croyez-moi... Sans aucune ambition d'auteur. Je suis le premier à en rire, de mes histoires. Dans ma famille il n'y avait que des officiers et des hobereaux. Depuis trois cents ans. Pas le moindre écrivain ni même écrivaillon. Ici, il me semble parfois comme s'il me fallait exprimer tout ce que mes aïeux ont tu. Pas pour moi, je suis vide, moi, mais bien pour eux. Je suis le dernier rejeton. Ça sonne terriblement mélodrame. Si je vais au front, il est probable qu'il n'y aura plus de von G. en ce bas monde. Pour toute l'éternité... Oh, ne me prenez pas pour plus obtus que je ne suis. Je me moque pas mal de mon arbre généalogique. C'est ce pays, oui, c'est votre pays qui éveille en moi des images bizarres que j'ai eu tort de noter.

Il me fallait bien en arriver là pour ne pas paraître impoli :

— Je vous serais reconnaissant, lieutenant, grandement reconnaissant, si vous me faisiez l'honneur de me lire quelques passages. J'apprécierais hautement cette marque de confiance ou, si vous le préférez, cette distraction. A vrai dire, je ne suis pas moi-même sans quelques péchés de ce genre. Vous trouverez en moi un auditeur attentif sinon compétent.

Et voici l'histoire que m'a lue le lieutenant von G. :

« Il y avait une fois un cafard. Mais ses yeux n'étaient point ceux d'un cafard ou alors, s'ils étaient bien ceux d'un cafard, moins ignobles tout de même que vous ne l'eussiez

imaginé. Sa vie passée n'était pas démesurément belle. Tout ce qu'il y a d'authentique : la vie d'un cafard.

Mais ces derniers temps, depuis son arrivée à S., ce n'était plus « la-vie-d'un-cafard », mais bien le processus de l'écrasement d'un cafard. Chaque jour et à toute heure — le processus continue. La carapace craque et se déchire. Les tripes blanchâtres sortent et commencent une existence autonome qui remplirait de frayeur même un cafard... bien portant.

Si ce n'étaient ces cris perpétuels : tue-le, tue-le ! »

Son bégaiement se muait en vrai balbutiement et je n'ai plus retenu que quelques mots isolés :

« Le corps de l'histoire
Dévoré par les cafards
En vouloir aux cafards
Qu'ils ne soient que cafards...
... Mais c'est un rang élevé ! »

Et encore :

« Des phénomènes sucent l'heure crasseuse
(l'heure tombée sans fracas)
Comme des mouches rouges
Sucent le cadavre d'un chat aveugle. »

— Préférez-vous une autre version, Monsieur ? fit-il :

« Des faits, des faits, des événements
Grouillent sur chacune de ces heures crasseuses,
Qui tombent, qui tombent de l'arbre du temps.
Ils grouillent comme des mouches
Dans le cadavre d'un chat aveugle... »

Pourquoi « aveugle », pourquoi « aveugle » ? me suis-je demandé ou alors ai-je demandé au lieutenant qui, pantelant

et échauffé par la lecture, attendait de moi une réponse ou une critique. La bouteille de mauvais cognac était vide.

Noëmi qui jusque-là avait gardé presque tout le temps le silence, dit avec un sourire narquois : « Vous êtes comme des frères. »

L'intimité qui s'établit dans la pièce était comme palpable. Par un effort difficile et conscient, je me levai de mon siège en écartant la main de l'officier qui cherchait encore à me retenir. Je touchais de mon front ardent la vitre froide de la fenêtre donnant sur la petite cour. Et brusquement, comme un fouet de cirque, un réflecteur éclaira le décor. Le paysage minuscule et lunaire frappa mes tempes comme une massue. Je freinai une brusque envie de vomir. Ce n'étaient point des têtes de choux qu'étaient en train de lécher et de manger les porcs. Cinq hommes étaient enterrés debout dans le petit jardinier adjacent à la cantine. Leurs têtes salies, couvertes de poussière humide et de choses innommables, leurs têtes à moitié dévorées sortaient du sol telles de géants champignons. Une de ces têtes aux orbites vides venait d'effectuer un mouvement circulaire, nettement perceptible.

D'un geste violent et inconsidéré je brisai la vitre et me penchai au-dehors. Et avant de sentir le canon froid de revolver sur mon front moite, je réussis à entendre une parole humide, mi-râlée mi-chantée qui venait de loin, de plus loin que les astres : « Ecoute mon peuple, Dieu est ton Seigneur, Dieu est unique... »

Le sang coulait de ma main blessée. Avec une force et une détermination qui me parurent surhumaines, le sous-lieutenant m'attrira vers le milieu de la salle. Noëmi s'était abattue de tout son poids sur la main qui tenait le revolver. Une seule pensée dans ma tête : Ne pas m'évanouir ! C'était la difficulté suprême, définitive, comme pour un impuissant celle de créer un monde.

Avec fracas, le revolver tomba sur le plancher. Une sentinelle apparut au seuil de la pièce. — Oust !!! — aboya le lieutenant vers l'homme qui s'en alla à reculons. Une gifle

puissante s'abattit sur ma joue et me fit de nouveau perdre haleine... Devais-je me jeter sur ce garçon et mourir et faire mourir Noëmi ?

— Je m'excuse, Monsieur, de cette gifle, fit le lieutenant. Tout ce qui vient de se passer est de ma faute. Le règlement est clair et c'est moi qui l'ai enfreint. Les autochtones ne doivent pas être introduits dans nos mess d'officiers. Le règlement a raison. Je puis comprendre votre réaction à ce que vous venez de voir. Mon devoir maintenant serait de vous faire fusiller sur-le-champ. Mais c'est moi qui vous ai invité. Je me contenterai donc de votre parole d'honneur que vous ne répéterez à personne ce qui vous a été découvert. Nous devons être implacables et nous n'avons à rendre compte de nos actes à personne. C'est cela du moins que nous répètent à longueur de journées nos supérieurs. Passons. Toutefois, pour calmer votre conscience, je puis vous révéler que ces têtes ne sont point celles d'hommes de votre peuple. Cette chose-là, ces choses... appartiennent aux membres d'une tribu que nous maudissons et que nous haïssons autant que vous le faites. C'est là, du moins, la version officielle. Car la haine et moi, ça fait deux... Mais passons.

Quant à la gifle que je vous ai administrée, en temps normal, vous seriez en droit de m'en demander satisfaction et, je vous assure, je vous l'aurais accordée sans hésiter. Mais puisque ceci n'est pas possible, veuillez croire qu'elle n'avait pas pour but de porter atteinte à votre honneur, mais bien de vous sauver d'une crise d'hystérie qui, vu l'heure et le lieu, pouvait vous être mortelle. Je ne pouvais tout de même pas appeler notre médecin militaire pour vous soigner. Et maintenant, si mes excuses vous paraissent satisfaisantes, veuillez bien me donner votre adresse. Je serai ravi de venir vous voir à mon tour — en invité et en ami — et d'effacer l'impression pénible qu'autrement vous garderiez de notre rencontre... Sentinelle ! Conduisez ce monsieur et cette dame en ville, à travers la zone militaire... Attendez, que je leur délivre un laissez-passer. A bientôt donc, je l'espère.

Noëmi l'avait-elle vu, l'avait-elle perçu ?
J'emportais mon secret comme on emporte son unique amour.

CHAPITRE XX

Le lendemain, dans la matinée, en faisant une petite course, je me heurtai à un regard jaune et railleur. L'homme dont les yeux scrutaient mon visage ne m'était pas inconnu. Sa lourde main s'abattit sur mon épaule :

— Ah, Monsieur le baron ! quelle rencontre agréable, fit-il. Monsieur le baron daigne-t-il me reconnaître ? — Gérard Fuchs — fiancé de la femme de chambre de Madame votre mère. Ma femme se souvient toujours avec attendrissement de votre famille et de vous en particulier. Je vous ai vu plusieurs fois avec Mlle N... et je connais même votre adresse. Je ne vous pose pas de questions au sujet de votre famille. Je sais. Je sais tout. Ils sont en voyage. Si vous voulez les rejoindre sur-le-champ, comptez sur moi... D'une manière significative, il me montra des yeux un agent qui traversait la chaussée...

Mais si vous ne voulez pas de mon aide, alors ce sera à vous de m'aider.

Sa main s'agrippa de nouveau à mon épaule :

— Dans une heure je vous attends ici même. Au petit café d'en face. Cinquante mille et pas un sous de moins. C'est depuis dix jours que je me chamaille à cause de vous avec ma femme. Elle veut que je vous foute la paix, cette idiote. Quoi encore ? Vous aimeriez peut-être qu'elle reprenne son service ? Elle l'aimerait aussi — qui sait ? — mais les temps ont changé... A cause de vous, j'ai des scènes à la maison. C'est justement dans cette ville qu'il vous fallait vous amener pour essayer de sauver votre sale peau... Et surtout : pas de

bêtises ! N'essayez pas de vous débiner. Des gars à moi suivent chacun de vos mouvements...

— Eh bien, Gérard, je pourrai peut-être vous dépanner. Un peu. Mais cinquante mille, pas question. Et pas tout de suite, non plus. Mon père a bien enterré une certaine somme en or, dans notre ville, mais vous comprenez, je ne voyage pas avec un coffre-fort dans mes poches. Vous pouvez nous dénoncer. D'accord. Mais à quoi ça nous avancera tous les deux ?... Entre vieilles connaissances, il vaudrait peut-être mieux régler nos affaires à l'amiable. Et pas à jeun... Venez donc pour un instant chez nous. Vous allez dire bonjour à Noëmi. La pauvre, avec ses cheveux noirs elle ne sort guère. Elle ne voit personne en dehors de moi, et moi — vous savez — je ne suis pas toujours drôle. Elle sera ravie de bavarder un peu avec un vieil ami. Et puis, j'ai une bouteille d'eau-de-vie de prune. Qui date d'avant guerre... Dites donc, vous ne m'avez même pas dit ce que vous deveniez, vous et votre femme...

— Tu essaies de m'embobiner, mais méfie-toi. Dans les affaires, je suis dur. Je l'ai appris chez vous autres. Avant guerre — comme tu dis.

— Mais mon invitation n'a rien à voir avec les affaires. Ou plutôt, si, à vrai dire : comme je te l'ai dit, Gérard, je n'ai sur moi ni cinquante mille roubles ni même dix mille. Mais ça me revient : il y a bien cette petite bague de ma mère. Qui sait ? Elle peut même valoir plus que les cinquante mille roubles dont tu as besoin. Tu dois te rappeler. Ma mère avait des bijoux qui n'étaient pas trop vilains. Quant à moi, je n'y comprends rien, à ces cailloux. Mais vous... par les temps qui courent — vous avez dû apprendre pas mal de choses en matière de bijoux.

Je ne fixais pas Gérard. Mes yeux m'auraient trahi. Furtivement, je regardais sous nos pieds la boue multicolore, avec des traces de pétrole, où se mirait le ciel bleu et léger.

L'homme hésitait, déchiré qu'il était entre le besoin de manifester sa puissance directement, tout de suite, et cet

autre besoin, ce besoin de finesse, de diplomatie, tellement plus raffiné, tellement plus à la manière des gens à col blanc auxquels durant toute sa vie, désespérément, il avait cherché à ressembler. Tous deux nous n'étions pas des puceaux. Rien qu'à son aspect semi-militaire, bottes luisantes, vareuse de bon drap couleur verte, à cet effort vestimentaire qui tendait vers l'assimilation amoureuse et téméraire aux détenteurs du pouvoir... on voyait que je n'étais pas le premier qu'il livrait, comme lui n'était pas le premier maître chanteur que nous eussions croisé dans notre exode.

Après tout, l'homme pouvait me croire : cinquante mille roubles ne sont pas une somme dont on peut disposer en un tour de main. Les bijoux de ma mère avaient une réputation que la femme de Gérard, notre ex-femme de chambre, se devait plutôt d'exagérer que d'amoindrir. Il y avait aussi la bouteille.

« Ses hommes » qui devaient suivre chacun de mes pas existaient-ils en réalité ? Je n'en étais pas sûr. La perspective de ne pas me lâcher d'une semelle jusqu'au dénouement de l'affaire ne pouvait que rassurer monsieur Gérard. Peut-être y aura-t-il encore des prières, des implorations... de la part de Noëmi. Et si on pouvait l'enfiler, la petite fille noire ?

Sa sensualité de laquais, torturée et muette, vint à mon secours :

— Eh bien, je vais avec vous. Mais mon délai reste en vigueur. Une heure. Quant à ce qui est de boire un coup... vous en avez besoin plus que moi. Vous êtes tout blanc. Il vous faudra du courage. Je le comprends et je suis humain. Mais dur, ne l'oubliez pas. Et le temps presse... Il fixa sa montre qui était en or massif. Nous n'étions suivis par personne.

J'ai fermé soigneusement la porte d'entrée de notre jardin. Noëmi se tenait sur le seuil dans sa robe de chambre bleu foncé. Elle pâlit légèrement en me voyant accompagné. Elle reconnut Gérard et en une fraction de seconde saisit la situation.

A la hauteur, à la hauteur — pensais-je avec une satisfac-

tion instantanée. Elle se fit cajoleuse, froufroutante, toute en sourires.

— Mais quelle bonne surprise, Boris ! Tu nous amènes un invité si cher et si inattendu. Quelqu'un du bon vieux temps... Et votre femme, monsieur Gérard, notre Marthe... pourquoi n'est-elle pas avec vous ?

— C'est que je suis venu pour affaires, Mademoiselle...

— Affaires, affaires, ces hommes sont insupportables avec leurs affaires... Un petit feu froid s'alluma dans les yeux de Noëmi. Un feu que je ne connaissais pas. Elle était toute affabilité :

— Mais entrez donc dans la maison. Je reviens tout de suite et je vous apporte à boire — la voix de Noëmi se fit chantante.

— Et pour une fois je vais boire avec vous. Vous savez, monsieur Gérard, Boris, il ne me laisse pas boire. Alors je vais profiter de votre présence...

En sortant, elle laissa la porte entrouverte. Il me fallait à tout prix rejoindre Noëmi, mais je craignais de laisser Gérard seul et de détruire la fragile couche d'amabilité qui s'était établie dans nos rapports.

Sa cupidité hâtive me vint en aide :

— Alors, Boris, et cette bague ? Je dois la voir. Vous ne l'avez pas sur vous ?

— Un petit instant... Je vais la chercher à la cuisine. Sous un évier. Voici des cigarettes. Dans un instant je suis là.

... Sur un plateau argenté trois verres et une bouteille. Avec un couteau de cuisine, j'ai découpé la petite poche intérieure de ma veste. Dans une boîte métallique ronde, mince comme le petit doigt d'un enfant, reposait la capsule blanche enveloppée de coton, à sa place comme un embryon dans le ventre maternel. Mes mains tremblaient et ce n'était pas à cause de Gérard mais de ma propre avarice. Cette poudre blanche était douloureusement précieuse. Plus précieuse que la vie.

Noëmi versa le liquide rouge dans les trois verres. Pas

moyen de faire un signe distinctif. Ce sera l'épreuve de Dieu, pensais-je.

Et à Noëmi : — Si ce plateau était carré, nous aurions plus de chances. Encore une chose : Ne bois pas la première. Un instant... ta bague.

C'était une vieille bague venant d'une grand-mère de Noëmi. Une émeraude montée sur or. Elle ne valait pas cher.

Suivi de Noëmi à deux pas, je fis mon apparition dans la salle de séjour — plateau en mains. Le regard que Gérard jeta sur la bague se chargea rapidement de colère : — Mais vous m'aviez parlé d'un brillant sur platine ?

— Je vais le chercher dans un instant, Gérard. Cette bague-ci, c'est seulement pour vous demander conseil. Nous sommes forcés de la vendre. Nous sommes à court d'argent. Vous pourriez nous indiquer ce qu'elle vaut à peu près. Et pour le moment, buvons...

Ma pauvre petite ruse ! Le verre avec de la poudre blanche était rempli jusqu'au bord. Sur les deux autres on pouvait voir un anneau étincelant et diaphane. Ces deux ou trois millimètres allaient-ils se transformer pour nous en un grand espace libre ? Mes mains se firent lourdes comme deux fleuves embrassant un vaste pays.

— Buvez, Gérard, buvez... Ce fut Noëmi qui la première prit un verre. L'imbécile, la salope, la roulure... je lui avais pourtant demandé de se servir la dernière. Il faudra que je la corrige, que je la batte — me disais-je dans mon grand bonheur épanoui en une seconde comme une plante sous la main d'un fakir. Car le verre qu'elle avait choisi n'était pas celui-là. Elle était éliminée, définitivement éliminée et le sort allait se jouer entre nous deux : entre Gérard et moi. L'espace d'une seconde, j'ai ressenti pour lui comme une tendresse, comme une solidarité dont désormais Noëmi était exclue.

Maintenant, c'était à Gérard de prendre un verre, pas à moi. Avec des gens comme lui, surtout avec les gens comme lui, il faut observer soigneusement les petites convenances. Quelque

chose me disait également que si, me servant avant lui, j'essaiais de dénouer prématurément la scène et le jeu — une voix pourrait se venger, le mettre en garde. Le prix à payer était celui de la lenteur. Ne pas hâter les choses :

— Buvez donc, Gérard !

— Et le diamant ?

— Mais tout à l'heure, tout à l'heure. J'ai soif et je ne peux tout de même pas me servir avant mon hôte... (N'était-ce pas de trop que de NOMMER ainsi cet instant ?)

Nos doigts, nos mains — une course immobile vers la survie, une course inconsciente, comme il y a des cris muets et des cécités lucides.

Ses yeux devenaient fixes. Une décision. Il tendit la main :

— A la vôtre, Mademoiselle, à la vôtre, Boris, à notre affaire !

D'un seul coup, il vida le verre trop plein. Calculateur, méticuleux, jouisseur, il devait choisir le verre le mieux rempli — m'étais-je répété, mais mon âme avait repoussé ces arguments de basse psychologie. Elle chantait les louanges de Celui qui allait détruire une de Ses créatures, celle à laquelle je souhaitais une mort lente. Une mouche lourde voltigeait en bourdonnant au-dessus de nos têtes. Je scrutais la trotteuse de ma montre...

Le docteur Cohen m'avait jadis expliqué de quelle manière agissait la poudre. Dans une minute Gérard ne sera plus capable de faire les quelques pas jusqu'à la porte. Mais il restera conscient, même si les choses se brouillent un peu vers la fin — pendant vingt ou trente minutes encore. Ce délai va me suffire. Les douleurs ne sont pas violentes, les membres se font lourds, ils deviennent objets étrangers, et dans quatre ou cinq minutes, ils ne lui obéiront plus. Gérard aura beau crier s'il le peut. Les fenêtres sont fermées et nous n'avons pas de voisins.

Noëmi était en train de verser une seconde tournée. A une expression quasi imperceptible de mon visage, peut-être

de mes mains, elle devait se douter que la bataille était gagnée.

— On ne vous attend donc pas chez vous, monsieur Gérard, avant midi ? lança-t-elle d'une voix nette et dure qui me fit tressaillir. Je ne lui connaissais pas cette voix.

— Non ! Ma femme n'a pas à me demander où je vais. Ni quand je rentre. Quoi ? Si j'ai envie de boire, je bois...

L'enfant qui court dans les hautes herbes laisse une trace momentanée de son passage. Les herbes se referment et la trace n'est plus. Voici ce qui m'est passé par la tête : Le combat contre Gérard et cette victoire que j'ai remportée et mon bon droit et sa saloperie et même l'odeur de l'eau de Cologne bon marché qu'il répand sur les ondes de sa fatuité et que je lui aurais pardonnée en dernier lieu, tout ceci compte si peu par rapport à l'avance que malgré lui, que grâce à moi il allait prendre dès maintenant sur nous deux. Encore quelques minutes et Gérard parcourra des paysages, des océans planétaires ou encore des espaces vides bariolés ou des non-espaces... les seuls mondes qui toujours pour moi importaient. C'est moi qui lui ouvre ces plaines vertigineuses, ces abîmes plus profonds que la profondeur.

Et si cet homme valide et astiqué allait se muer en égout, si l'Autre Chose, les espaces ouverts après la mort, n'était que des balivernes... que ne donnerais-je pour connaître la couleur de ces eaux mortes, pour entrevoir — rien que pour un instant — cette cadavérité pure où mon Gérard allait se diluer dans quelques minutes.

« Des siècles rouillés
Dansaient une gigue
Autour de ton berceau... »

Il la danseront aussi autour du cercueil que tu n'auras pas. Oui, mon vieux Gérard, c'est justement ceci, l'*« éternel retour »*.

Chacun de ces millénaires écoulés (ou pire encore : à écou-

ler) le comparerais-je à une punaise écrasée ? Mais les comparaisons, j'ai résolu de les tuer, de les étouffer toutes, de faire disparaître leur tribu, leur engeance maléfique. Et si cette figure, cette pauvre « figure de style », tellement esquintée, s'éteint pour toujours... il ne me restera qu'une énumération, grouillante, et laide, et laide. Il ne me restera que l'énumération digne d'un magasinier : les siècles écrasés — les punaises. Ça s'enfile, ça s'encanaille ensemble et s'enququine...

Et puis : en vertu d'une fausse convention sociale, lorsque « nous » sommes enclins à compatir à la souffrance, nous nous préoccupons de ce qui la provoque, de ses sources, et non seulement, comme il conviendrait, de sa force et de sa couleur spécifiques. Au lieu de perdre ses enfants, Niobé faite de beauté tranquille qui fait naître des frissons, Niobé la désirée, perd une incisive. Entre ses lèvres surgit un trou hideux — un scandale. La souffrance de Niobé — et sa honte sont plus aiguës, pour sûr, que celles provoquées par la mort de ses fils. Elles sont plus dignes de compassion. Mais cette compassion ne vient pas.

Aucun de ces mots ne fut prononcé. Comment peut-on donc entasser toutes ces pensées sur le pauvre dos d'une seconde, d'une seule seconde ?... Hais ton ennemi, humilie-le si tu le peux, mais ne le tue point. Procure-lui la vie, en cas de besoin une vie infinie... La cruche cassée de mon bref triomphe déversait du poison dans mon âme et il fallait que je réagisse contre mon âme, que « je la frappe, que je la corrige » :

— Gérard, je ne t'apporterai pas la bague avec le brillant ! Gérard, j'ai bien cinquante mille roubles sur moi et cent cinquante mille, mais tu ne les auras pas. Les billets de banque, regarde, les voilà ! Et voilà les pierres précieuses. Regarde ces étincelles ! Tu es un laquais et aux laquais on donne des pourboires quand ils sont humbles et fidèles. Quand ils sont bien stylés. Dans le temps tu l'étais. C'est comme ça que va le monde. Il y a ceux auxquels on offre des millions sur un plateau et ceux auxquels on ne donne que de la menue

monnaie. Tu appartiens à cette dernière espèce. Ou plutôt tu y appartenaient. De grosses affaires — cinquante mille roubles — c'est pas pour toi. Tu peux me croire. Mais quand les laquais font leur mauvaise tête — on les gifle.

Sans hâte je me suis levé de mon fauteuil. Ses muscles étaient tendus. Il croyait rêver. Il se croyait fou. Il ne croyait ni ses yeux, ni ses oreilles, ni sa peau. La gifle est partie en pleine figure.

— Noëmi, passe-moi le couteau de cuisine. Et des gants de caoutchouc. Oui, parfaitement, les gants avec lesquels tu épluches les légumes. Et sors d'ici : j'ai des affaires à régler avec M. Gérard.

Il fit un effort puissant. Ses veines et ses muscles se tendirent. Il bavait de la salive et du sang.

— Gérard, tu vas vivre, mais tu vas vivre mutilé. Tu ne pourras plus dénoncer personne car tu seras aveugle.

Je fis une entaille bénigne dans sa joue gauche. Gérard était propre et bien rasé. Le dégoût me prit au contact de cette chair d'homme. Je lançai le couteau dans un coin et retombai dans mon fauteuil. Je ne me sentais pas fier après cette amorce de comédie macabre que j'étais assez enfantin pour déclencher, pas assez fort — pour jouer jusqu'à la fin. Du mauvais cinéma.

— Salopards, escrocs, oh ! quels salopards — les gémissements de Gérard étaient sourds mais encore bien articulés — tu vas payer cher. Le commissaire est un copain. Je te déteste. Je t'ai toujours détesté, toi et les tiens. Tout ce qu'on vous fait, ce n'est rien.

... Monsieur le baron, c'était une blague. Laissez-moi partir. Ne plaisantez pas. Je me ferai votre esclave. Nous vous cacherons. On-va-rester-à-votre-service - ser-vi-ce - ser-vi-ce - ser-vi-ce - ser...

Sa langue commençait à s'embrouiller mais la lucidité était dans ses yeux. L'immense lucidité d'un corps qui se cabre contre l'anéantissement. Quelques gouttes de sang lui tombèrent du nez.

— Noëmi, fais nos valises ! Nous avons un train à midi, qui part pour la capitale. Ça va comme ça.

Comme un enfant abandonné Gérard se mit à râler plaintivement, faiblement, toujours plus faiblement.

C H A P I T R E X X I

Des paysages dansaient comme des bornes kilométriques. Leur sang était coagulé, lourd et noir. Recommencèrent nos pérégrinations infinies. La nuit nous apportait parfois notre seul répit; lorsqu'elle descendait très bas :

« Quand l'armée des songes descend sur ton destin,
Pour prendre chair elle-même et dévorer la chair de ton
La chair de ta vie... » [incrédulité,

L'assortiment de nos gestes singuliers, acquis par les ancêtres, ressuscités par notre vie dans la ville interdite, semblaient la plus grande menace pour notre survie. Des rebuts du langage des mains, des éclats de regard qui ne ressemblaient pas, pas assez, aux regards des gens de notre entourage, des tressaillements de la peau tendue sur nos joues, une démarche qui se voulait calme et qui, d'une manière un rien trop visible, refroidait la rapidité spontanée, la rapidité qui seule aurait correspondu à notre peur perpétuelle.

Scruter les visages des autres sans qu'ils s'en aperçoivent. Vouloir ne pas scruter et scruter quand même. Cacher notre monstrueuse avidité de paysage, d'air pur, de fleuves et de ciel. Supprimer l'humilité, l'obséquiosité que nous avions à ressentir face aux êtres non voués à l'extinction instantanée. Cacher notre orgueil démesuré par rapport aux mêmes êtres.

Et tout ceci à travers villes, villages, wagons de chemin de fer, chambres d'hôtel qui défilaient et défilaient devant nos

yeux aveuglés. Le dépaysement devint notre seule patrie, notre seul foyer et il ne faisait pas bon vivre dans cette trop vaste contrée. L'enerier de l'Eternité, je le brisais tous les jours comme on brise les ailes d'anges immobiles coulés en verre. Tous ces gestes, toutes ces paroles — pour approcher le Dieu, le Dieu qui fuit. Car notre Dieu est la fuite. Non point le refuge.

La capitale conquise était délabrée et railleuse, débraillée et avilie. Les receveurs de tramway refusaient le prix des billets qui devaient alimenter le trésor de l'occupant. Des graffiti sur les murailles prédisaient la défaite aux maîtres du jour. Des prophéties recopiées à la main, que la voix populaire attribuait à d'illustres personnages du passé, à la reine de Saba, à Paracelse ou aux différents saints de l'Eglise, circulaient sous le manteau, proclamant le prochain anéantissement de la Bête. Des attentats contre l'ennemi se forgeaient dans les tréfonds de la ville; ils semblaient naître dans les profondeurs de la rivière qui entourait de son large bras la moitié sud de la capitale. La résistance armée et le marché noir captivaient l'âme de ce peuple aux souches campagnardes, à peine urbanisé qui, dans ces troubles et ces déchirements trouvait peut-être l'unique clé de son âpre bonheur, de son vrai bonheur. A plus faim, il mangeait le pain du martyre et à plus soif, il buvait l'alcool de l'héroïsme. Ses besoins en amour et en haine étaient royalement couverts.

Oui, mais cette haine n'était nullement exclusive : elle visait l'occupant, certes, mais elle visait aussi les rares rescapés de notre peuple. Comme le lierre une colonne, elle entourait nos gestes, nos visages et nos pensées. Les mêmes hommes et les mêmes femmes qui bravaient la mort dans le combat contre l'envahisseur, applaudissaient son œuvre implacable dirigée contre notre survie.

Dans la capitale de cette nation, conquise et insoumise, je me rendis compte que Gérard tué par ma ruse n'était qu'un pauvre amateur de province. De vraies associations de maîtres chanteurs, de collaborateurs bénévoles de l'occupant nous

tendaient des pièges, nous entouraient de leur attention sans cesse en alerte.

Dans cette ville qui comptait des centaines de milliers d'habitants, combien étions-nous à essayer d'échapper aux yeux fureteurs et aux mains meurtrières ? Une centaine ou cinq fois une centaine ? Je ne le savais pas. Il y avait parfois de ces croisements de regards qui se voulaient anonymes, qui se voulaient neutres et qui étaient reconnaissables justement à cause de cet effort vers l'anonymat. De ces regards qui, instantanément, faisaient jaillir l'amour fou, l'amour impossible.

Combien étions-nous ? Je l'ignore. Mais justement dans cette ville qui captait l'admiration du monde par son combat, j'ai appris que de vastes boulevards pouvaient faire souffrir comme un cœur malade, qu'un jardin public en automne avec ses promeneurs clairsemés et ses feuilles dorées qui crissent sous vos pas, avec le miracle de son soleil attardé, pouvait être un ennemi froid et cruel. Que le tramway était un monstre épantant ses victimes de cent yeux hostiles.

Grâce à quelques vagues relations, à des « amis » qui ignoraient tout de ma véritable situation, je me fis nommer directeur d'une salle de spectacles. Montant des revues idiotes que, de son propre aveu, l'ennemi tolérait pour abrutir l'âme du pays conquis, il m'arrivait de faire connaissance de jeunes filles, candidates aux emplois de chanteuse ou de danseuse. La fidélité physique à Noëmi me pesait. Notre complicité, notre union abreuvée du sang de l'âme, n'aurait-elle pas été plus pure, débarrassée de cette exclusivité sexuelle, forcée et absurde, faite de prudence et de peur ? C'était là un problème étranger à Noëmi qui ignorait les dangers de la fonctionnarisation de l'union, qui — dans son inexpérience combien excusable — était tentée de confondre les progrès inévitables de l'indifférence d'un corps avec une tare morale. C'est cette tare morale qu'elle croyait combattre, sûre de son bon droit, se réfugiant tantôt dans une tristesse toujours

plus morne, tantôt dans des scènes violentes où parfois elle touchait à une réelle grandeur.

Les malédictions dont elle couvrait mon corps et mon âme, les châtiments qu'elle appelait sur chaque pensée qui, en moi, pouvait naître en dehors de ce qui nous était commun à tous deux, cet univers de l'hyper-lucidité, de la conséquence, plus aiguës et plus inhumaines que toutes les mathématiques et d'où étaient à tout jamais bannies toute gratuité et toute ébauche, cet univers où chaque germe avant de naître devenait son propre aboutissement et son propre cadavre, voilà les espaces que m'ouvrail Noëmi pour accueillir mon amour et ma trahison.

Autour de nous, mille nuits s'entr'égorgent. Enfermé dans le monologue de Noëmi, cette lanterne jaune qui halète et qui va éclater à l'instant comme un cœur malade, je me rétrécis, je n'ai aucune surface. Un point géométrique qui flotte et qui rêve. Qui se désole sachant qu'une fois entré dans la chair noble, dans la chair vivante qu'il déifie, il ne saurait être qu'un grain de sable sous la paupière, ne saurait être que celui qui blesse. Un point géométrique saurait-il cesser d'être, se diluer, effacer les ornières, les traces endolories de son passage à travers le monde ? La grâce du suicide, la douce grâce à l'extinction est refusée à celui qui a été taillé dans la pâte dure de l'immortalité. Oh, que je la maudissais, cette immortalité impitoyable dont nous avait affublés le Créateur comme d'un accoutrement clownesque. Dans mon corps, ce tremblement haïssable qui est Dieu. En attendant, je savais, je le savais : comme une ruée d'oiseaux de proie vous alliez vous abattre un jour sur moi, mes pensées nouvelles, non encore conçues, toutes les images non encore aperçues... Mais je ne veux pas de vous. Vous êtes l'avenir et l'avenir est l'ennemi.

Je palpais les parois extérieures de la flamme. Je caressais sa peau infiniment douce. Entrerai-je un jour doucement dans la chair blessée de la flamme ?

A Noëmi butée, mauvaise et qui n'attendait de moi que

le mal suprême, je racontais une fable qui débutait par ces mots :

« Il y a des siècles, à l'intérieur de la flamme d'une chandelle, vivait un vieillard. »

Elle embrassait mes mains. Elle jugeait que la peur qui nous serrait dans ses tenailles était sa seule alliée. Le signe d'alliance gravé dans mon corps n'allait-il pas me trahir devant la première putain de rencontre ?

Les yeux, les fenêtres, les lanternes, autant d'abcès endoloris, autant de sources empoisonnées où battait l'eau de notre extinction.

— Quelles sont les pensées d'un cafard quand il voit, quand il sent une botte lourde prête à s'abattre et à écraser sa carapace, à faire éclater ses innombrables tripes blanches ? Imagine-t-il le Crissement et la Puanteur, les deux derniers produits que sa vie envolée va laisser sur la terre ? Et quel serait le fruit d'un croisement — est-il donc tellement impossible ? — d'une araignée mâle et d'un hermaphrodite humain ?

Le machiniste du théâtre, un pauvre imbécile, mi-fou mi-provocateur, dans son costume noir élimé, agrémentait mes loisirs de pareilles questions, dignes du sous-lieutenant von G., lorsque je sommeillais dans mon fauteuil trouvé.

Je m'y prenais de mon mieux pour répondre à ces questions... Dans un creuset éteint, j'essayais de remuer la magie de ses obsessions, mais le creuset était froid et mort-née la magie.

L'automne avançait et des feuilles jaunes par couches entières couvraient la surface du fleuve. Journées clairsemées tellement semblables qu'elles méritaient à peine leurs appellations et leurs numéros d'ordre donnés par le calendrier. C'étaient souvent des journées-avortons, des oiseaux déplumés couleur de cendre, aussi lourdes que des mottes d'argile.

Un jour, le machiniste fou fut pris comme otage et fusillé, du plâtre dans la bouche pour empêcher le dernier cri séditieux qu'il n'aurait pas poussé. La longue rangée d'hommes voués à la fusillade se défaisait au rythme de la mitrailleuse

comme les noeuds faciles à dénouer d'une ficelle dans un jeu d'enfants.

Le lendemain, il nous fallut reprendre la fuite, car un acteur nouvellement engagé se doutait de ma véritable identité. Elle était soulagée, Noëmi, grandement soulagée, de me voir abandonner les apprenties actrices.

CHAPITRE XXII

Et ce fut une station de montagne et une petite ville et une grande ville et des sentiers abrupts et des auberges et des huttes paysannes et des wagons, encore des wagons, des faubourgs ouvriers; incohérentes étapes d'une entité pure et cohérente. Noëmi devenait maigre et pâle, transparente comme le sont certaines pensées d'enfant. Et je n'avais rien à lui offrir que cette poignée misérable de nuits grises. Elle fondait à vue d'œil, cette poignée de nuits qu'au prix de mon sang je ne parvenais plus à rendre noires. Mauvais abri, ces nuits anémiques et brèves, telles un vêtement troué.

Parfois des oiseaux solennels tournaient au-dessus de nos têtes. Parfois nous enveloppaient des nuages de poussière rousse. Dans une condensation puissante, cette poussière rougeâtre se mue en grès dont on taille les pierres tombales, ces pierres de mon enfance. Les caractères sacrés chassés du vieux cimetière se sont blottis dans les terrains vagues, aux pourtours des chemins défoncés, sous les arbres secs. Ils tissent notre destin, ils tissent l'accoutrement clownesque que je devrai enfiler un jour.

Nous passions, nous passions et le voyage restait là, figé, grimaçant, tel un masque antique. Il nous menait à travers l'infini royaume du « Choix ». Le fait de choisir ou le semblant du « Choix » multiplié par les secondes de notre vie bourdonnait dans nos oreilles supervigilantes comme un

essaim de guêpes : La rue débouche sur une place. Si nous allons à droite, c'est peut-être la torture et la honte et la honte d'avoir honte. A gauche, c'est peut-être le salut. Ou bien le contraire... Cette gageure perpétuelle alimentait nos disputes et se repaissait de nos esprits et de nos pensées. Si un jour les quatre points cardinaux ne mènent qu'à la mort, nous ne saurons jamais, devant le mur ultime, que les trois autres issues par nous rejetées étaient également bouchées.

Suit un long chapitre où Boris se penche sur la signification (où l'absence de signification ?) du fait de « choisir » : avocat ou médecin, pédiatre ou phtisiologue, phtisiologue ou la T.B.C., universitaire ou commerçant, etc., homme ou bête, homme ou sa pensée, homme ou son ombre; mammifère ou oiseau; être ou non-être; nommable ou innommable; perceptible et caché à toute « perception concevable »... et même... à toute « perception inconcevable »; « réalité » et réalité concave; irréalité et irréalité concave. Bifureations, bifurcations à l'infini... Ce royaume du « Choix » — conclut Boris — était un puits rempli de lézards à demi vivants et de lézards crevés. Leur contact — paraît-il — était passablement répugnant pour la peau de Boris.

Il continue son récit :

Et ce fut la petite gare, la salle d'attente, intérieur d'un saucisson rouge rempli de vers blancs qui bougeaient avec une mortelle lenteur. Dans cette période qui dans ma tête se mue en crépuscule cendré et humide, bariolé de feux de cigarettes, clignotant de petits événements dont chacun prenait des dimensions planétaires (mais qu'elle était petite, la planète !), dans cette période haletante, je me penchais souvent sur Noëmi qui était le lien, qui était la continuation. Disputes, jalousie, querelles tombaient telles de sales guenilles quand, Noëmi endormie, mes yeux scrutaient son visage et les lignes de son corps tel un manuscrit tracé par moi-même, depuis longtemps oublié et soudain retrouvé. Immortalité

pour celui qui a soif de vie, mort douce pour celui qui ne souhaite que sa propre extinction. Les deux cris également vrais et également mensongers retentissaient quelque part entre les murs intérieurs. Et par la force de sa présence, Noëmi savait les mener en laisse, ces deux cris, tels une chèvre blanche et une chèvre noire.

Arrivés par un train attardé dans une petite station de montagne, ne pouvant pas rester dans la gare délabrée où pullulaient des espions, nous avons une fois trouvé abri dans la hutte d'un cheminot. Au-dehors, rien que la neige immense et le gel cristallin et pur; quelques lointaines lumières. Nous sommes entrés dans le grand lit, sous la veilleuse qui clignotait devant l'icône, lit entrouvert tel un fruit rouge éclaté d'avoir trop mûri. Les routes du continent que j'avais parcourues jadis aboutissaient donc à ce corps à corps où enfin l'homme touchait aux écluses depuis toujours cachées, où de ses mains il palpait l'objet de sa longue nostalgie.

Et voilà ce que me fit saisir le silence de notre abri nocturne :

L'espace mugit, l'espace beugle, l'espace sursaute
 Le temps grince
 (en sang se mue sa rouillure)
 Dieu est ailleurs
 Le plasma souffre, ses souffrances sont vertes,
 Les moments essaiment
 S'étirent — comme des serpentins
 L'eau râle
 La chute d'eau s'occupe de métaphysique
 La géométrie est rauque
 Ma pierre tombale
 danse
 au son
 de la timbale.

Les « religions mondiales »
 Jouent à cache-cache
 Les tricheurs payent
 cash

A l'hôtel du Cosmos sans astres
 (C'est en effet un hôtel
 dés-astré.)

Où nous vivons
 Les notes sont fausses
 Mais pas autant
 Que le Cosmos.

— J'avais treize ans — racontait Noëmi — on venait de nous emmener dans la ville emmurée. Mes parents avaient pris de l'or, de la vaisselle, des matelas, des tapis. Ils se préparaient à ce déménagement mais au dernier moment ils n'y étaient pas préparés. Ma mère s'affolait. Pas trop. Mon père, tu te souviens bien de lui, n'est-ce pas ? — essayait d'être tranquille; il m'avait enveloppée dans une grande peau de mouton. Il disait à ma mère — je l'ai entendu quand ils m'ont crue endormie — qu'il pouvait bien admettre notre mort à nous trois, mais qu'il craignait que j'eusse froid. Mes poumons n'étaient pas tellement forts, à ce qu'il lui semblait. J'avais un grand chat et je l'ai mis dans un sac pour l'emmener avec moi dans notre nouveau logement, entre les murs. Mes parents m'ont donné du jambon, de petits beignets au beurre, tout ce qui était tellement introuvable. Et en cachette je portais tout ça à mon chat qui boudait, qui refusait la nourriture. On m'avait dit que les chats ne s'attachent à personne, seulement aux murs, aux lieux. Et puisque je l'aimais tellement, ce chat, il y avait en moi deux envies contradictoires : la crainte qu'il se sauve; mais aussi la volonté de lui ressembler, de n'aimer personne, même pas le chat, mais seulement les murs, les lieux. Et le chat disparut au bout de quatre jours. Le jour même où

l'on annonça sur des affiches jaunes que chacun des nôtres qui serait trouvé de l'autre côté des murs, serait fusillé sur-le-champ. Mais je suis partie, moi. Le père était allé à la réunion du Conseil, chez Léon L. La mère était sortie pour chercher du beurre. A trois heures de l'après-midi, je me suis glissée par la porte du mur. J'avais peur d'être attrapée AVANT, dans notre ville. Plus tard, dans la LEUR, j'ai couru comme une folle. Je pensais que personne parmi eux n'avait les cheveux noirs, comme moi. « J'étais noire comme si j'étais nue¹. » — Tu te souviens de ces mots. J'ai attendu longtemps sous la porte cochère de notre ancienne maison. C'était le maire de la ville qui y habitait à présent. Tu te rappelles : il y avait un jardin autour de la maison avec un petit pavillon de concierge. Quand il m'a vue, le concierge, il a pris peur. Mais c'était un type bien. Il se maîtrisa et il me dit : Je sais pourquoi vous êtes venue, Noëmi. Votre CHAT est là. Il me griffait jusqu'au sang, le chat. Il ne voulait pas partir. Mais je l'ai attrapé, je le portais autour de mon cou et sur le chemin du retour je me suis sentie en sécurité. Mes parents ne m'ont rien dit ; ils m'ont embrassée quand je suis rentrée. Mais quand mon père m'a tenue dans ses bras, il y avait dans ses yeux un certain brouillard qui s'y montrait rarement. Je ne devrais pas te le dire, tu ne l'as pas mérité, mais il y a chez toi, parfois, un brouillard semblable. C'est peut-être pour cela que je suis partie avec toi. Et peut-être pour une autre raison. Tiens. Je ne te l'avais jamais dit. C'était plus tard, beaucoup plus tard que l'histoire du chat. Mes parents étaient encore en vie, mais je comprenais tout et je savais qu'ils allaient se suicider d'un jour à l'autre. Et je l'ai souhaité, car je les aimais. Je les aimais d'une certaine façon. Tu me comprends. Pas besoin de t'expliquer la chose. Tu es passé chez nous et tu m'as emmenée au Conseil pour me faire délivrer une carte de ramasseuse de vieilles ferrailles ou quelque chose de semblable qui devait me protéger contre les rafles. Tu n'y croyais pas toi-même, à

1. Adolf Rudnicki.

cette protection, et moi non plus. Mais je suis partie pour que mes parents pensent que j'y tenais. Et puis nous avons fait une promenade, derrière la vieille synagogue. Il y avait là-bas un terrain pelé, verdâtre. C'était le crépuscule. Tu m'as parlé des « paysages organiques¹ » qu'avait décrits ton ami David. David le rouquin. Tu as dit que nous n'étions qu'une partie de paysage, peut-être la plus impatiente. Et que le paysage était en nous. Et encore des choses que je ne saurais répéter mais que j'ai comprises alors, comme si ton cerveau était dans ma tête. Tu ne m'as pas fait la cour. J'étais dégue. Et je savais que je n'allais pas être prise ni mourir, avant d'avoir couché avec toi. Je t'avais vu, toute gosse que j'étais, avec des filles, avec Rachel la noire, avec Tamara qui était tellement plus belle que moi. J'étais jalouse. J'étais furieuse. Et autour de moi rien n'existaient plus. Les parents... à peine si je les apercevais, et les soldats, et les Actions et les départs. J'étais comme coupée de tout ce qui se passait. Tu avais l'air de tout voir, sauf moi. Ça durait trop longtemps. La moitié des nôtres n'était plus là, la moitié de la ville avait disparu avant que tu vinsses de nouveau chez nous... Tandis qu'on ravageait la ville, qu'on abattait les malades dans les hôpitaux, je pensais comment me venger de toi. Toutes les nuits je priais Dieu pour qu'il t'envoie un rêve, un mauvais rêve à MON sujet. Si on m'avait donné le pouvoir de nous sauver tous ou celui de susciter dans ta tête les rêves, les songes que j'aurais voulu y mettre, les rêves sur MOI, j'aurais choisi ceux-ci... Tapisser toutes les nuits les parois de ton crâne avec mes images. Et que ces images chatoient et jouent avec l'Impossible, avec le jamais atteint.

Mais quand je te rencontrais dans la rue, je ne trouvais pas dans tes yeux les vestiges de ces rêves que dans mes prières j'implorais Dieu de t'envoyer pour qu'ils t'envahissent. Tu n'étais même pas distant : cordial, correct et un peu distrait.

Et maintenant encore, que nous sommes tous les deux devant

1. Adolf Rudnicki.

ce mur noir, nous ne sommes pas ensemble. Peut-être vas-tu le regretter un jour. Mais il sera tard et le monde autour de toi sera nu...

— Tu es un aquarium verdâtre, Noëmi. Les algues frémissent. Les poissons rouges et dorés coupent l'espace lourd, tels des flèches. Tels des hirondelles. Je t'aime, Noëmi.

CHAPITRE XXIII

Viennent de nouveau dans les papiers de Boris des notes qu'il est difficile de rattacher à un fragment quelconque de son récit sinueux. Il lisait des *Upanishads*, mais à part une allusion sommaire à quelques titres, seule trace visible de ces lectures subsiste un petit quatrain presque classique dans sa forme et très contraire à son mode d'expression habituel :

« Car la sève d'un poème
Et le rythme d'une plante
Ne sont point, Brâhmâcarin,
Deux choses différentes. »

D'ailleurs, note Boris, qu'est-ce donc que la *différence* entre les choses ? Si c'est un suc, son goût paraît trop hostile à mon palais. Et je le NIE. C'est mon dernier luxe.

On y trouve aussi une petite profession de foi ou plutôt quelques lignes ayant trait à l'idée que Boris se faisait de la prière. Je les cite telles quelles :

La vie et ses expériences — le proverbial jet d'eau froide ou plutôt l'eau bouillante sur une tête qui se voulait froide — ne sont pas parvenues à me guérir de ma foi organique en la

magie. De toutes les fibres de mon esprit et de mon corps je crois à la possibilité, à la nécessité d'agir sur les choses lointaines, par une concentration de l'esprit et de l'âme du corps. Je ne suis que cette foi. Je crois en la force de la prière qui transforme les données, qui serre et qui desserre les plis du temps et de l'espace. Une connaissance hélas trop sommaire de certains tantras, un amour maniaque pour les exercices de gématrie y sont pour quelque chose. La foule des prières, foule bariolée, monte (ou descend ?) des prisons, des camps, des hôpitaux, des égouts et des palais. Les fruits de ces prières ne sauraient être exposés en vitrine. Question de pudeur ?... Une voix grave, (cette voix n'a pas conquis mon cœur) assure que ce ne sont que prières boiteuses qui ne sont pas entendues. Prières-croupions, prières-culs-de-jatte, prières-avortons, vers elles va ma pitié, peut-être même mon amour.

Rappelons-nous les vastes espaces autour du cimetière de Niegorieloë. Quand on y fusillait mes « frères », ce cimetière était devenu cimetière... pour la seconde fois. Cimetière du cimetière. Les guillemets sont ici répugnantes, certes, comme ils le sont partout, mais l'honnêteté défend de s'en passer. Les guillemets — cette anti-prière... N'est-ce d'ailleurs pas un signe universel, un phénomène cosmique, que les guillemets ? Imaginer l'univers sans guillemets, sans possibilité du recours aux guillemets — quelle cruauté !

Un autre fragment :

Loué soit le Seigneur ! Quant aux immondices, je me suffis à moi-même. Je n'ai pas besoin d'importer des immondices de ce désert que l'on appelle le monde extérieur.

Le moi, l'anti-moi, l'a-moi.

Dieu, anti-dieu, a-dieu.

Je me vois tel que je suis : un monsieur grisonnant (ce n'est pas vrai. Mes cheveux ne grisonnent pas) marche dans la rue

entre de hautes maisons. Je vois ses pensées. Elles bougent, lentement, comme des entrailles rougeâtres : La flamme de la chandelle est recouverte d'une peau, de la peau de la flamme. La peau recouvre la chair, les entrailles de la flamme. Fendre la surface, pénétrer dans la chair de la flamme... A quoi bon ? Je rejette le monde igné.

Faut-il que j'entre dans un temple ? Si Dieu existe, Il ne devrait aimer que les athées. Et moi, je crains n'importe quel amour, en premier lieu celui de Dieu. Toutefois, comme me l'a dit fort judicieusement un metteur en scène éminent, « l'idée de Dieu est dépassée par la science ».

Une colonne de poussière ocre passe, chancelante dans cet après-midi d'été. Je vois ses pensées éparses. Elles sont comme des racines noires. Comme une chevelure défaite et scalpée.

Les rayons de soleil me torturent. Ils me coupent et me découpent comme des cordes qui fendent la peau et l'âme du prisonnier.

Ma haine, ma haine véritable ne monte pas exclusivement vers les rayons. Elle va aussi vers les grains de poussière. Et les deux haines se mordent et se dévorent comme deux fières cascades lancées l'une contre l'autre à toute volée. C'est cela : à toute volée.

Et voici que cela recommence. Voici de nouveau :

Les parois de la flamme. L'intérieur de la flamme. La peau de la flamme. La chair de la flamme. La chair de la flamme blessée. « Dans la flamme d'une chandelle vivait un vieillard... »

Vers quoi Boris dirigeait-il ses prières ? S'agissait-il d'une passion que je serais tenté de considérer comme posthume ? Les strophes malhabiles qui semblent n'avoir rien de commun avec le récit principal ajoutent-elles quelque chose à l'image que je me fais de ses derniers mois ?

And so

the fight is over
and the corpses of my hours
dead corpses of my hours and of my foolish years
They lie defeated and begin to rot.
Le champ est libre. Voilà que bientôt
Sur le pauvre Kuru-Kshetra of my life
L'herbe très timide se mettra à pousser...

Quant aux critiques imaginaires de ces vers

(Imaginaires, je le crois. Personne

ne les verra jamais

Et à quoi bon ?)

Ils vont juger (s'ils me daignent juger) :

Ce truc « polyglottique » est purement indécent.

On the poor Kuru-Kshetra of my life

Les vents s'essoufflent et ne trouvent plus guère
d'adversaire debout... Un seul ? (Non, pas un seul).

Les heures, les mois vidés et morts

Et les écailles des balles qui s'envolèrent jadis

Sourient d'un humble sourire.

La suite ? Autant que vous voulez

But — ohne mich...

Eteins-la donc, (de Ton regard) éteins, ô Seigneur, cette
fleur ahurissante, la fleur enflammée, l'impatiente fleur de
mon cœur !

Ce qui entre « un » et « deux » il y a
Jamais tu n'y pénétreras.

Ce printemps précoce et importun
Sautille et sursaute comme un scarabée mutilé.

Le sang
Qui bout
Dans la neige
Et qui donne
A la boue
Une couleur beige
En devenant boue
Ce sang

N'est pas une banale
Métaphore d'amour
C'est
Le sang des Juifs
fusillés
Au seizième kilomètre
de la route

qui mène
A Zbaraje de Michnia

AAAA —
On dit « des Juifs »

Mais voilà
Comment étaient-ils, étaient-ils, étaient-il ? ! ! !

Ils étaient :

Un maigre

Un très maigre dont la pomme d'Adam

Tournait au moment du tri

Tourne-sol vers le soleil Comme le globe tourne

Autour de sa peur Ou peut-être autour

De sa réflexion
Ou peut-être autour
de rien

Et l'autre était
comme un vautour
Il aimait les femmes
Et la Kabbale
Le scintillement de sa chair argentée...
Ses yeux — deux souris roses
Et la troisième
Dont le corps savait
Chanter des chansons
Chansons frêles des brasiers éteints
Elle était comme
L'étendard de l'amour
Ensanglanté...

Lâche donc ces vieilles broderies
dans la boue piétinées
Et vive le Sauveur,
Le Sauveur éternel :

La boue

Et voici quelques lignes qui, curieusement, gardent les traces du passage de Boris à Paris :

Le Dimanche :
Des murs, des mots, des heures
Quelques fragments qui saignent
Et pour moi « pas de langue »
La vérité cassée
L'ennui des faubourgs
Car des ponts...
Dans toutes les directions
Mais pas de direction pour lui
Qui a crevé son Dieu.

Vers le dehors de ce sac crasseux
 Qu'on appelle « psychologie »
 Un seul saut, comme on saute dans la Seine
 Du pont des Arts. Aide-moi, ô Marie.
 Il n'y a pas que Marie. Il y a aussi
 Monique, Joe, Olga et Zizi...

Trop tard pour écrire ces vers
 Dans la tête pousse
 La tour Eiffel
 S'il te jette un abîme sur la table
 Les cartes sont tassées — n'y va pas !

Une petite note encore, que je joins à ce chapitre chaotique avec des réticences plus marquées presque que les reproches que je me serais faits en l'éliminant. Cette « ontologie » enfantine, me semble-t-il, devait puissamment contribuer à l'obscurcissement final du cerveau de Boris. Peut-être aidera-t-elle le lecteur à voir plus clair en Boris que ce n'est le cas pour moi ?

a) A chaque instant ouvert (ils sont pareils aux insectes essaimant, nos instants; ils bourdonnent), à chaque instant nous réinventons (ou : « on » réinvente pour nous) l'éternel jeu de l'Etre et du Non-Etre. Tu mens : Le jeu du Non-Etre nous est fermé ou alors, il n'existe pas. Mais le jeu de l'Etre... il chatoie avec des nuances douloureuses et ridicules : le « sous-jeu » du Devenir, celui du « dé-Devenir », le super-jeu du « re-Devenir » ou d'Exister à force de s'Écrouler. Nuitamment, dans une usine illuminée, on colle ces étiquettes. Une nuit malade y met du sien.

b) Une pâte malodorante dans un pétrin — voici l'Etre, tout l'Etre. Se conçoit-il, se sent-il en tant que « Moi », en

tant que « Nous », ou alors en tant que « Vous-Autres » et toute une série d'« idées » auxquelles ne réservent aucune place les catégories grammaticales dans aucune langue ? Des « Mains Anonymes » la travaillent, cette pâte. De petites mottes s'en détachent, des « moi » nombreux et, pour moi seulement, innombrables. Elles ressentent la douleur, la faim, l'ambition, l'amour; une motte de merde veut être, ne serait-ce que d'un millimètre, plus grande qu'une autre motte de merde... jusqu'à ce qu'elles retombent dans le « pétrin » et qu'elles se réintègrent dans la pâte maternelle, dans la « Ur-Pâte » brunâtre.

ou alors :

c) Une chaussée interminable (?) pleine de boue. C'est la boue seule qui « existe », la chaussée n'étant, dans mon esprit, qu'une... « vue de l'esprit », un détail décoratif indispensable à la clarté de mon image.

Une limousine noire (?) roule sur cette route. Sous l'action de ses roues, des gouttes, de petites mottes se détachent de la « Boue Matricielle ». Et avant qu'elles n'y retombent pour s'y réintégrer, c'est là toute l'« Existence », c'est là notre vie avec sa durée, ses émotions, ses haines, ses amours, ses éternités... et tout son répertoire.

Mais est-il possible (même s'il est sûr) qu'en l'espace de cet instant, entre le départ de la Boue Matricielle et le retour, j'aie pu vivre la Ville interdite et la nostalgie de cette ville, et les amours antérieures et ultérieures qui y appartiennent ?

Le catalogue des vides.

... Car il y a le vide malade, jaune, craquant, fiévreux et haletant et le vide qui est repos. Le vide qui grince. Le vide — producteur du désespoir et celui qui est l'apaisement der-

nier. Le vide rouge post-suicidal et le vide cerné. Le vide vibrant et le vide sourd, immobile. Le champ de souffrance et l'ultime guérison... De tous ces vides fraternels surgit un monument concave.

Ce Monsieur coiffé d'un haut-de-forme était collectionneur de vides. Mais, devenu pauvre, il s'est mis à les revendre. A vrai dire, à contrecœur...

Un triangle qui gémit : Oh, que je la retrouve, que je la retrouve; je sens qu'elle est là, qu'elle existe quelque part dans un monde lointain ou bien tout près... cette... troisième dimension. La patrie intime d'où mon âme fut chassée ayant le début des temps. Dieu, oh Dieu, où la retrouverai-je ? Ce n'est que dans son giron que...

(L'homme à la poursuite de la quatrième dimension, la pressentant sans pouvoir l'attraper.)

Mais les dimensions vierges, en surnombre, les dimensions non-occupées qui échappent et se faufilent, à quoi donc passent-elles leurs loisirs ? Où se trouve-t-il, le vert pâturage de ces brebis blanches ? Découvrirai-je jamais le dortoir de ces pensionnaires dont le pucelage me tente à l'infini ? Arriverai-je à les engrosser, ces dimensions blondes, brunes et rouquines, anémiques et innombrables ?

Je m'en voudrais de clore ce chapitre qui pourtant ne fait en rien avancer le récit principal, sans y ajouter la description, la notation d'un rêve. Ce papier est daté. Il appartient sans doute aucun aux derniers écrits de Boris. Ce n'est pas à cause d'une quelconque valeur intrinsèque que je le joins à ce recueil. Dans mon travail de rédacteur qui s'essaie à mettre de l'ordre, — et quel ordre — dans ce fouillis, j'ai dû rapidement renoncer à pécher des « valeurs » authentiques. C'est

plutôt par une sorte de piété, de faiblesse que j'agis en ne rejetant pas ce fragment vers les ténèbres extérieures. Boris lui-même n'a-t-il pas bombardé ce songe, somme toute banal, « mon rêve décisif » ?

« Je me trouvais dans une grande synagogue qui dans la deuxième moitié du songe devient imperceptiblement le véritable Temple. D'anciens candélabres de bronze. Beaucoup d'or. Encore plus de cuivre. Beaucoup de ténèbres et de lumières. Elles se livrent entre elles à des jeux majestueux et savants. Au sang des ténèbres se mêle celui des lumières. Vraie splendeur et vraie sainteté. Des figures barbues de pieux personnages dans leurs châles rituels m'ont tout d'abord rempli de joie.

Quelle est donc cette synagogue ? Comment pouvais-je ignorer un endroit pareil ? Est-ce celle de la rue des Sources ? Mais non, c'est plus vaste et solennel... Malgré mes efforts je ne parviens pas à situer ce palais qui à mes yeux émerveillés ressemble à quelque chose entre le temple de Salomon et l'hôpital de la ville, cet hôpital byzantin flanqué du vieux cimetière, tel que le paraît l'imagination de l'enfant de six ans.

A travers les méandres, les corridors et les passages retors, je sors sur un semblant de terrasse. Au milieu se dresse une coupole, une coupole opulente de grès rose. (Peut-être cette coupole m'a-t-elle fait penser à l'hôpital de la ville ?) De la terrasse, une vue splendide. La lumière est sonore. Elle respire. Un paysage daté, un paysage médiéval : Des crêneaux, des tourelles, des ponts. On aimerait se dissoudre, se diluer, n'exister que dans la stricte mesure où c'est nécessaire pour vivre ce paysage. Encore un instant et un marchand sarrasin fera son apparition avec ses chameaux et ses ânes traînant un précieux fardeau. Ou un groupe de lépreux surgira, en robes jaunes et longues, avec leurs crêcelles.

L'heure est pour moi évidente : un après-midi d'été, encore doré par le soleil déclinant.

Je descends de la terrasse et me trouve dans une sorte de vestibule où se promènent en de petits groupes une vingtaine de gardiens du temple, habillés de robes « bibliques » (aux yeux du XVII^e siècle). Leur accoutrement fait penser à celui des héros d'*Athalie*... Je me dirige vers une des portes qui (vue de l'intérieur) se trouve à ma droite, mais elle semble fermée. Vers une autre : Deux gardiens croisent leurs glaives : « Vous ne sortirez pas ! » Ça se répète plusieurs fois et je ressens une sourde inquiétude. Serait-ce un piège que toute cette félicité ? Dans le vestibule, une bonne douzaine de gardiens (cette fois-ci malgré leurs vêtements antiques ils font penser aux Doyens de Chambres lors d'une « Lagersperre ») m'entourent. Ils devisent entre eux, indifférents à moi. J'apprends (mais de qui ?) que je suis condamné à une mort qui s'apparente pour moi avec l'étouffement. J'ai peur et me domine difficilement. Dans les mains de chacun d'entre eux j'aperçois une petite brique rouge. Une pensée me vient : C'est donc ça, la lapidation. Je dois être lapidé...

Tout d'un coup une femme, lisant dans ma pensée, me dit :

— Si vous préférez autre chose, voici : prenez ce couteau et coupez-vous l'artère... J'applique le petit couteau sur le côté gauche de mon cou et j'ai peur. Je ne me résoudrai pas à enfoncer la lame dans la chair.

Hostilité et dégoût de la part des gardiens. Néanmoins, l'un d'eux se penche vers mon oreille : « Vous êtes en train de vous casser la tête, à vous demander POURQUOI vous serez tué. N'est-ce pas ? » Puis, quelque chose comme : « Ce n'est pas pour des raisons idéologiques. » (Mais il n'a pas employé le mot « idéologique »)... « C'est que les deux vieux (je sais qu'il s'agit des Grands Prêtres) se querellent. Chacun d'eux a besoin de fric. Et puis, on donne de belles raisons... »

L'ambiance de la « Lagersperre », l'ambiance de l'enfermé et de l'interdit, devient plus épaisse. Je sais que c'est inutile, mais la peur me pousse à agir. (C'est contraire à mes habitudes.) Imperceptiblement, je me dirige vers la gauche et, repoussant les gardiens (qui semblent me mépriser comme les

bouchers méprisent les carcasses des bêtes), je saute vers une porte située à gauche. Je suis dans le jardin du temple et je cours à toutes jambes vers une porte dans le mur. Devant moi court un homme qui semble fuir comme moi. Je ressens pour lui une vague sympathie comme pour un compagnon de destin. Mais dès qu'il atteint la porte (brèche dans le mur, « blockhaus », petite guérite de couvent), il s'arrête pile, se carre tranquillement devant la porte et se tourne vers moi : Lui aussi est gardien. Je le vois, à présent. Mais quand je parviens à mon tour à la lourde porte dans la muraille, il l'ouvre largement et s'efface pour me laisser passer. Il s'incline devant moi. Aucune ironie perceptible dans son geste. Je sors. Et je trouve devant moi une nouvelle muraille bien plus haute que la précédente, toute grise. A gauche ni à droite, aucune issue. Seulement une longue route poussiéreuse, enfermée entre deux hautes murailles. C'est la fin. »

J'ai aimé beaucoup ce rêve qui pour moi, même dans son symbolisme banal, garde quelque chose de robuste. Je l'ai appelé « mon rêve décisif ».

CHAPITRE XXIV

La même nuit, ou était-ce peut-être une nuit toute pareille ? — étendu à côté de Noëmi, je regardais le large ciel hivernal par la fenêtre sans rideaux. Depuis des années, je n'avais plus pensé à mon oncle Zacharie, Zacharie le raté, mort avant guerre. Et tout d'un coup une idée bizarre effleura mon esprit : C'était lui, Zacharie, que Dieu avait semé avec les étoiles sur ce ciel étincelant, fait de splendeur.

L'oncle Zacharie était mort avant guerre, avant même le début de mon histoire, mais sa substance intime « collait » aux choses que nous avions vues et vécues mieux que celle de n'importe lequel d'entre nous, participants directs. Le seg-

ment de temps, relativement décoloré, où se situait sa mort, me paraissait absurde et injuste. Non pas que j'eusse souhaité du mal à mon oncle Zacharie. J'étais content que lui eussent été épargnées les privations physiques, la terreur spectaculaire. Mais en même temps une voix me soufflait ce que voici : cette époque ne constituait peut-être qu'une projection, une réalisation de l'être intime de mon oncle depuis longtemps éteint. Comme si, après la victoire d'une révolution, on pensait au révolutionnaire qui n'avait pas assez vécu pour avoir assisté au triomphe de ses rêveries. Non point, supposition absurde, que l'oncle Zacharie eût été du côté des tueurs. Mais pourquoi à ce silencieux artisan de la souffrance n'avait-il pas été donné de voir, de savourer la passivité des martyrs ? N'avait-il pas tellement mieux mérité d'être du nombre que ceux qui aujourd'hui s'en allaient sans savoir goûter la saveur de leur propre mort ? Il me semblait que j'étais en train de percer ce qui toujours m'avait intrigué comme étant l'« énigme » de mon oncle, l'ultime projection de sa destinée qu'il n'avait pu parachever.

Dans une famille où depuis des générations s'accumulaient les fortunes et ce que l'on considère être les « honneurs », l'oncle Zacharie avait toujours fait figure d'un agneau perdu sinon d'une brebis galeuse. Il était gris, fané, vieilli avant l'âge et très silencieux. Jamais une parole à voix haute. Il parlait d'ailleurs très peu, non point pour accroître son prestige à force de silence, mais bien par une répulsion organique à communiquer avec le monde extérieur. Cette mare sans bornes de silence, enclose dans un seul être, cet infini de silence, vous saisissait à la gorge.

Selon les récits de famille, même ses parents prodiguaient à Zacharie moins de tendresse qu'à leurs autres enfants. Une fois, — Zacharie qui était l'aîné devait avoir à ce moment-là onze ans, — il jouait dans une chambre fermée avec ses deux frères dont mon père. La soirée d'hiver s'étirait sans fin. Une lampe à pétrole fut renversée par les enfants dont les vêtements se mirent à flamber. Alerté par le fracas, mon grand-

père accourut; pour étouffer les flammes il enveloppa de fourrures ses deux cadets. Ce ne fut que quelques secondes plus tard qu'il s'aperçut que Zacharie aussi avait subi des brûlures, et autrement plus sérieuses que ses frères, sans pousser un seul cri.

Les flammes furent éteintes. L'oncle Zacharie se rétablit de ses brûlures en une semaine et ses frères plus rapidement même, grâce aux fourrures.

Mais l'attitude de son propre père envers Zacharie préfigurait déjà l'attitude que devait prendre envers lui la vie elle-même.

Mon père était un avocat célèbre. Son plus jeune frère qui avait embrassé la carrière universitaire publiait des travaux qui lui valurent une large renommée des deux côtés de l'Atlantique. L'oncle Zacharie avait raté son baccalauréat et à trente ans il vivait encore dans un très petit bourg environné de quelques villages, noyau des propriétés familiales.

C'est à cette époque qu'il épousa une fille presque trop riche, laide et d'un caractère fort difficile. Ce mariage se fit, l'oncle Zacharie ayant trouvé au-dessus de ses forces de contrarier le vieux marieur professionnel : devant gagner sa vie et celle de ses nombreux enfants le marieur, décentement, ne pouvait pas tolérer le célibat chez un homme de trente ans, riche et appartenant à une brillante famille. L'oncle Zacharie avait bien dû se dire : « Celle-ci ou une autre — au fond, quelle différence ? » — s'il s'était dit quoi que ce soit.

Toutefois, le premier printemps et le premier été dans la petite ville où la mariée était venue rejoindre Zacharie, avaient mis à une lourde épreuve même sa patience angélique. La jeune épouse demandait qu'on la divertisse, qu'on la sorte, qu'on la promène pour que les voisines puissent contempler ses toilettes commandées dans la capitale. Elle voulait qu'on crée autour d'elle une ambiance amoureuse, qu'on lui PARLE. Faute de tous ces soins elle commença à montrer les griffes, à faire des scènes tapageuses, des crises de larmes. Elle remplit de nouveaux meubles la vieille maison de mes grands-

parents et s'amusait au petit jeu de leur entretien et de leur déplacement perpétuel. Après huit mois, l'oncle Zacharie en était arrivé à la conclusion que l'état de mariage ne pouvait lui convenir. Il prit une décision, probablement la première et l'unique de toute sa vie qui était l'indécision même.

Sans dire un mot à son épouse, il fit atteler trois chevaux au grand traîneau et prit la route pour la ville où habitaient ses beaux-parents. La distance à parcourir était de quelques centaines de verstes. Zacharie voulait annoncer à ses beaux-parents sa ferme intention de divorcer. Il ne confia son projet qu'à mon père qui, en ce temps, comme par hasard, se trouvait dans la demeure familiale. L'hiver serrait la terre dans ses tenailles. Le vieux cocher fut souvent obligé de se servir de la bêche et de la pelle pour déblayer la neige. Au couchant, la neige envoyait dans les airs un spectre aux couleurs inouïes. Mille miroirs argentés dansaient face à mille soleils. Le silence gémissait et chantait comme l'airain sous les coups de marteau puissants. Les loups s'agenouillaient devant les monticules de neige et l'aurore jouait des symphonies de mondes lointains.

Emmitouflé dans une lourde pelisse, l'oncle Zacharie avait pitié des loups, de la neige, du soleil voilé et des étoiles scintillantes qui devaient avoir froid, là-haut. Il somnolait, il rêvait de choses qu'il ne confia jamais à personne ni avant, ni après ce voyage.

A regret, il regardait les traîneaux des paysans qui restaient en arrière, quand sa troïka comme un éclair fonçait à travers ce paysage fait de pureté. Il chassait la pensée de l'explication qui l'attendait avec les parents de sa femme. Pauvres gens, en lui faisant épouser leur fille, ils avaient escompté se rapprocher de ses aïeux à lui, Zacharie, et, grâce à leur Science depuis longtemps éteinte et à leur piété légendaire, cru s'acheter une meilleure place au théâtre de la vie future. S'ils avaient su quel pénible fardeau étaient pour Zacharie ses célèbres aïeux versés dans les Ecritures...

Une hirondelle, mais était-ce bien une hirondelle ? — coupa

le ciel avec une rapidité vertigineuse et tomba raide morte comme une pierre...

— Il faudra que je leur explique, que je leur explique que... — grommelait Zacharie et ses grands yeux gris, fatigués et myopes, regardaient le monde comme à travers un brouillard. — Ce sont de braves gens. Ils comprendront que leur fille ne peut être heureuse avec quelqu'un comme moi. Et puis, il y a la dot. Ils vont reprendre tous ces millions. Même divorcée, leur fille pourra trouver un bon parti, épouser quelqu'un de vivant, de bien vivant. Nos caractères ne s'accordent pas. Tout vient de ma faute, mais ça ne peut pas continuer. Ils doivent comprendre, ils comprendront...

Il ressentit une forte douleur au creux de l'estomac. Il aurait aimé s'arrêter, échanger avec des paysans quelques-uns de ces mots rituels qui ne signifient rien mais qui, même à un silencieux, à un solitaire comme lui, auraient donné un minimum de chaleur humaine. Cette chaleur, il ne la trouvait pas dans les commentaires les plus pénétrants des Ecritures Saintes, qu'avaient laissés ses aïeux. Il percevait le monde extérieur comme à travers une couche d'ouate. Pas moyen de se rendre compte où ce voyage l'avait mené jusque-là. Était-il toujours dans son traîneau ?

— Il faudra leur expliquer, tout leur expliquer... Et si on retournait à la maison ? La tentation était comme un petit ver. Il était là, depuis le début, mais ce ne fut qu'à cet instant qu'il manifesta sa présence en effectuant un premier mouvement, un mouvement minuscule.

— La conversation avec mes beaux-parents me serait épargnée, certes, mais pas celles, innombrables et exaspérantes, qui m'attendent avec ma femme. Et puis, comment dire à Ivan, au cocher, de retourner à la maison après toute cette peine qu'il s'est donnée en déblayant la neige ? Ceci serait mal récompenser la lutte qu'il a menée contre l'hiver fraternel... Enfin, il faut qu'on s'arrête à cette auberge. Qu'Ivan se repose. Il faut lui donner à boire. Encore vingt lieues devant

nous. On pourra encore prendre une décision. Peut-être demain, dans la matinée ?

Au bout de huit jours, ayant rendu visite à ses beaux-parents, Zacharie retourna chez lui, auprès de sa femme. Il l'embrassa gauchement sur la joue, lui apporta même une petite bague avec une grande pierre et, sur-le-champ, ce cadeau fit jaillir une querelle : La taille de la pierre ne correspondait pas, paraît-il, aux exigences de la mode. Seul un imbécile au cœur dur, comme mon oncle, pouvait ignorer un fait aussi patent... Les mains de la femme étaient comme deux gros morceaux de viande sur un étal de boucher, grosses et rouges, teintées de bleuâtre.

Mon père assistait à la scène en témoin muet. Avec impatience il guettait le moment de se trouver seul avec Zacharie.

— Et alors ? Et ce divorce ?

Les yeux myopes de Zacharie cherchaient une excuse. Mon père ne se donnait pas pour battu.

— Et ce divorce ? répéta-t-il.

— Eh bien, mon cher, pas de divorce. Je ne pouvais pas.

Zacharie grommelait ces mots à sa manière, comme s'il devait s'excuser d'une faute, soulever un poids insignifiant pour les autres mais trop lourd pour lui. — Je ne pouvais pas. Nous sommes arrivés vers minuit, Ivan le cocher et moi. Nous avions froid. Le vieux m'a reçu avec un large sourire. Il m'a embrassé, demandé des nouvelles de la jeune mariée. On a bu. Il n'a pas attendu mes confidences pour me dire que le mariage était une chose difficile, qu'il connaissait bien l'exécrable caractère de sa fille — « tout à fait comme sa mère », mais qu'elle avait un cœur d'or — « tout à fait comme sa mère ». Pouvais-je le démentir ? Impossible de placer une parole. Enfin. Je suis resté deux jours là-bas, sans ouvrir la bouche. Des embrassades, du vin, des histoires sur les saints de jadis et sur les miracles qu'ils faisaient. Le pauvre, il était tellement fier de parler de NOTRE famille ! Et puis, il y avait de la lumière, beaucoup de lumière. Il avait fait allumer

en mon honneur tous les chandeliers de la maison. Aujourd'hui encore, les yeux me font mal. Il disait que ma visite était une fête pour lui. « Comme si le Messie était entré dans la maison. » Tu sais, je n'aime pas la lumière. « La fenêtre contredit la maison. » Mais enfin, il faisait de son mieux, le pauvre. Pouvais-je le décevoir ? Je ne pensais qu'à une chose : être dehors. Je suis reparti sans ouvrir la bouche. Après tout, la vie ne dure pas éternellement.

Trente longues années encore, Zacharie devait traîner cette vie qui « ne dure pas éternellement ». Entre les parois de son silence pullulaient des semi-faits timides qui n'osaient pas devenir « événements ». Ses mouvements, ses besognes quotidiennes étaient comme la fumée de son éternelle cigarette — des ébauches qui jamais n'acquéraient l'état de dessin définitif. C'était peut-être cette vie non vécue qui donnait un poids de plomb à chaque geste accompli par Zacharie. Il en accomplissait d'ailleurs si peu ! Mais une autre vie, la vraie, la réelle, existait-elle vraiment quelque part, ou s'agissait-il là encore d'une méchante invention de sa femme bourdonnant d'activité absurde ?

Avec cette femme il avait eu quatre enfants, deux filles et deux garçons dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils n'avaient point hérité de la sérénité ni de l'attitude résignée de leur père. La grande maison semblait petite, tant elle était remplie de cris perpétuels. De temps en temps Zacharie s'échappait pour une semaine et venait chez nous. Toujours plus gris et plus pâle, il passait son temps à se taire en fumant, à lire, à digérer des pensées qu'il ne communiquait à personne, étendu sur un large divan.

Garçon de huit ans, je demandai un jour : — Maman, dis-moi d'où se trouve dans l'oncle Zacharie une telle quantité de mort ?

L'oncle Zacharie détestait et craignait les chiens. Il aimait les chats d'un amour timide, à peine manifesté. Jamais il ne s'était laissé tenter au point d'entrer dans une automobile ou d'aller au cinéma. Le conservatisme, le caractère anachro-

nique de ses habitudes n'avaient rien à voir avec une théorie préconçue. C'était quelque chose de bien ancré, d'organique. Parfois, très rarement, il se laissait entraîner au théâtre; dans ce cas-là, il était bien entendu qu'il ne pouvait s'agir que de la pièce d'un de nos écrivains classiques, dans la langue usuelle de notre peuple ou bien dans celle qui, ne l'étant plus, était pourtant comme un pont entre notre présent et notre passé.

Un ulcère à l'estomac minait lentement sa santé. Le trouble sourire qui très rarement apparaissait sur ses lèvres avait la beauté d'un paysage abandonné et voué à être éteint. En regardant la tête de Zacharie, je songeais à un bec de gaz troué et mort, aux verres brisés par des pierres que des enfants auraient lancées. Zacharie était comme une écharpe en soie noire faisant surgir des étincelles lourdes, sombres et rares.

— Comment ça va, Zacharie ? demandait ma mère, en passant près du large divan qui lui était réservé chez nous.

Et la réponse venait, presque toujours la même, accompagnée de ce sourire, reflet d'une sagesse, de ce sourire qui maintenant, pendant cette nuit passée dans une maisonnette de cheminot perdue parmi les neiges, éclairait ma longue insomnie : — Grâce à Dieu, on ne vit pas éternellement, ma chère Ruth, que l'Eternel en soit loué. On ne vit pas éternellement.

CHAPITRE XXXV

De la fenêtre du wagon je regardais les terrains vagues autour d'une ville que nous venions de quitter. De nouveau, trop de gens commençaient à nous connaître de vue, trop d'hommes s'intéressaient au visage oriental et phtisique de Noëmi. Déjà, le concierge me posait des questions indiscrettes

et qui se prétendaient amicales au sujet de ma famille et de mes occupations.

A l'auberge où nous prenions parfois nos repas, dans une salle presque vide, un client attardé nous fixait de son regard lourd où il n'y avait même plus de doute. Nous étions en train de jouer notre comédie quotidienne et ininterrompue : celle d'un couple amoureux coupé du monde extérieur. Une grosse chatte se posa sur les genoux de Noëmi qui la caressa d'un mouvement léger. Nous sortions d'une altercation, à vrai dire pas trop violente. En feuilletant mes papiers Noëmi avait trouvé une note qui — paraît-il — l'avait profondément blessée avant de déclencher sa colère : « Les premiers anges qui abandonnèrent le ciel, le firent par désir de solitude — plaisir et volupté qui restent strictement interdits aux anges¹. » C'était ce genre de notes, de petites remarques lancées souvent au hasard d'une conversation, qui ouvraient les écluses de sa colère, plus sûrement que ne l'aurait fait une trahison déclarée. L'érosion de l'amour... Avais-je commencé à la vivre ? A la mourir ?

Si j'avais pu parler, si seulement j'avais pu parler ; mais parmi toutes les paroles il m'était impossible de trouver le mot même, le mot unique qui aurait pu calmer Noëmi. L'amour que je lui portais était-il donc faux ou méprisable ? Il allait à l'histoire, à la grande histoire de notre peuple que nous étions en train de vivre et qui peut-être allait s'éteindre devant nos yeux et avec nous. Il allait à un passé dont les contours étaient présents dans les traits de Noëmi et dans le noir de sa lourde chevelure.

J'aimais les ancêtres de Noëmi qui étaient aussi les miens et qui, à force de rêveries étranges et systématisées d'une manière inhumaine, avaient su rapprocher le Divin de l'Humain comme nuls autres, du moins le croyais-je. J'aimais le paysage de notre passé où se confondaient le désert biblique et la steppe parcourue par les Scythes. Où ailleurs aurais-je trouvé ce cocktail d'oriental et de slave, cette union de deux

1. Tchekhov.

races dont chacune avait forgé ses nostalgies propres et uniques, aussi profondes que la mort et plus vastes ?

Oui, mais Noëmi semblait ignorer délibérément ces régions de mon amour. Elle m'aurait voulu constructif, du moins par rapport à notre communauté quotidienne. Pourtant, je soupçonnais qu'elle ne m'aurait point aimé si tel avait été le cas. Au début nos réconciliations étaient douces, autant de fiançailles, de retours en arrière par rapport à notre état de « couple établi ». Cette vie conjugale qui nous avait été imposée par l'époque, flottait autour de nous, tel un costume d'adulte dont on aurait affublé un enfant... Par la suite, même les réconciliations ne parvenaient plus à compenser la violence des scènes que m'infligeait ma compagne. (« Je vais nous dénoncer tous les deux... Que ton corps tombe en morceaux. Qu'il ressemble à mon âme. Qu'il soit aussi endolori et aussi pourri... »)

Je m'efforçais de la justifier, j'invoquais pour mon propre usage les circonstances atténuantes : j'étais le premier homme de sa vie. Elle risquait d'être la dernière femme de la mienne. Autant de raisons pour excuser ses explosions et pour freiner les miennes... Serait-il si difficile de recréer un désir puissant, une passion ? — Quelque part, au plus profond de mon être, je croyais découvrir une couche de sécheresse, d'aridité, dont l'existence aurait expliqué sinon justifié les débordements de Noëmi.

Ne méritait-elle pas la patience, une patience infinie ? La vocation de père me faisait pourtant cruellement défaut. Le seul vrai déchirement, la seule vraie guerre entre deux êtres est celle que se livrent non point leurs intérêts ni même leurs peaux, mais bien leurs songes. Le sang des songes, leur pus sont un poison perfide.

Une goutte de rosée diaphane qui se mettrait à bouillir, à pousser des cris... Durant les crises qu'elle piquait Noëmi menaçait de nous dénoncer tous les deux. Croyant pendant un instant voir mon regard s'égarer vers une femme dans la rue, au milieu de la foule, Noëmi m'apostrophait dans l'une

de nos langues maternelles, celle précisément qui pouvait nous trahir...

Mais cette fois-ci, au restaurant, il ne s'agissait que d'une querelle bénigne. Tous deux nous n'étions que sourires; l'artificielle gaieté de nos gestes, l'artificielle clarté de nos visages étaient destinées à notre taciturne voisin qui gobait ses œufs sans paraître se soucier de notre présence; cette comédie jouée en commun nous réconciliait plus joyeusement que de longues explications.

Tout d'un coup, il repoussa son siège. Il avait une carrure puissante. Son visage luisait. Sans s'adresser à nous, regardant de côté, il prononça distinctement et posément une seule phrase : « Les imbéciles se trahissent toujours ! »

Mon absence de réaction devant ce monologue insolite me trahissait plus sûrement que ne l'aurait fait une crise d'hystérie. Un homme n'ayant rien de mortel à cacher, un homme NORMAL n'aurait-il pas eu au moins un regard interrogateur ?

Le teint légèrement basané de Noëmi devint livide. Trente secondes plus tard, d'une voix qui se voulait ferme, je demandais l'addition et nous quittâmes le restaurant d'un pas faussement rassuré. Mais la rue était encore moins abritée que de coutume. La lumière du jour était nue. Elle nous passait la contagion de sa nudité. Le jour même nous reprîmes notre voyage et voilà qu'en traversant la zone, j'aperçus un groupe d'ouvriers qui, sous la surveillance de quelques sentinelles, déplaçaient de lourdes sections de rails. Ces ouvriers portaient sur leurs dos le signe hexagonal de notre roi qui était pâtre et poète devant Dieu. Leurs visages étaient hâves et ils appartenaient au passé. Imperceptiblement, je dirigeai la tête de Noëmi vers ces silhouettes à peine réelles.

Elle eut un sourire et comme pour me confier un secret amoureux, elle chuchota à mon oreille : « Tu vois, nous ne sommes pas encore les derniers... »

Déjà le train reprenait de la vitesse et devant nos yeux assoiffés les ouvriers se mêlerent aux arbres qui à leur tour disparurent dans le crépuscule.

CHAPITRE XXVI

Cette station de montagnes, naguère élégante et passant pour la capitale d'hiver du pays, nous accueillit en ce mois d'octobre par le calme et le vide. L'un et l'autre bientôt apparaurent factices. Je connaissais bien l'endroit pour y avoir fait, avant guerre, de nombreux séjours agrémentés de quelques ascensions faciles, de baignades dans les lacs aux eaux glaciaires, d'aventures amoureuses âcres et rapides. Au cours des années passées, des poètes, des artistes, des politiciens en vue affluaient vers O... et, le paysage y contribuant puissamment, ils y créaient une ambiance bien particulière que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs.

O..., niché parmi les montagnes, coupé de torrents écumants et argentés, aux chalets en bois disséminés parmi les pins et construits dans le style auquel l'endroit avait donné son nom, était peuplé de montagnards qui, pour des raisons surtout commerciales, tenaient énormément à leurs traditions vestimentaires et autres.

Un snobisme vieux de plusieurs générations ordonnait aux visiteurs de l'endroit, fussent-ils les plus illustres, de manifester une admiration béate devant les attitudes d'aigles, paraît-il, des autochtones.

Accoutumés à cette admiration, qui se doublait souvent d'une imitation malhabile, les montagnards traitaient de haut ceux qui les faisaient vivre. Les cochers désinvoltes faisaient pendant des heures attendre leurs clients, quand la fantaisie leur prenait de boire un verre dans un cabaret rigoureusement interdit aux touristes. Dans leur dialecte vert, les montagnards traitaient de putains les femmes des ministres, qui leur louaient leurs voitures en vue de la traditionnelle visite de la vallée ou du lac de montagne connu.

C'étaient les poètes de la plaine qui tantôt sauvaient d'un oubli complet tantôt faisaient sortir du néant la geste chevaleresque des bandits de grand chemin, et embellissaient ainsi l'histoire plutôt terne de ce peuple montagnard. Très vite, les fabricants de ces légendes crurent eux-mêmes en leur authenticité et l'orgueil de ceux dont on magnifiait ainsi les obscurs ancêtres ne fit qu'augmenter. Le développement du tourisme apporta bientôt de l'aisance à ces paysans qui, durant de longues générations, n'avaient connu qu'une extrême pauvreté. Choyés, admirés, conviés à des souleries sauvages par des seigneurs qu'ils daignaient fréquenter, affichant un air de supériorité nullement feinte, les montagnards de O... furent gagnés par un sentiment qui n'avait rien de commun avec la gratitude : celui d'être une tribu à part, nullement liée au reste du pays.

L'envalisseur avait profité de ce particularisme outré pour affaiblir la solidarité spontanée du pays conquisé. Il avait besoin d'un endroit abrité, d'une belle station dotée de villas et de palaces pour y envoyer soldats blessés, convalescents et méritants. Les montagnards échappèrent aux déportations, furent exemptés du service du travail. Une fois encore, mais cette fois tout à fait officiellement, ils furent bombardés peuple à part, peuple plus noble que leurs compatriotes des plaines. Leur seul devoir consistait à créer un décor, à servir une ambiance apte à rétablir les malades et à adoucir la mort des mourants. Dans la région de O..., on baissa le prix des alcools. Il s'agissait de ressusciter la gaieté de jadis, de créer une oasis de liberté combien factice dans le désert de la servitude. On affubla les quelques familles autochtones anciennes de titres princiers. La vieille prudence paysanne allait chuchoter aux oreilles de leurs rejetons que ces titres et ces splendeurs ne pouvaient être qu'éphémères. Pour la faire taire, les uns organisaient une résistance active à l'ennemi, d'autres s'acoquaient avec ses agents, les uns et les autres buvaient davantage, toujours davantage en attendant les événements,

A cette époque quelques rescapés de notre peuple cherchaient refuge à O... Qu'est-ce qui les y attirait ? Etait-ce une liberté pourtant aléatoire, l'absence de rafles spectaculaires ou encore la nostalgie de la nature, de l'air pur des montagnes dont ils avaient été privés lors de leur séjour dans les villes interdites aujourd'hui disparues ? Pensaient-ils que le murmure des torrents allait, aux oreilles de leurs nouveaux voisins, assourdir leur prononciation dangereusement, mortellement étrangère à la langue dont désormais ils devaient se servir ?

La soirée d'automne pendant laquelle nous arrivâmes à O... était froide. L'air vif qu'on respirait et le paysage qu'on ne voyait plus, mais dont on devinait la puissance, augmentaient la fatigue de nos corps. Le salon de l'hôtel où nous étions descendus était décoré de vieilles armes. Le feu de bois taquinait l'imagination et l'épiderme. Les tapis moelleux assourdissaient les pas. Le dîner fut servi dans de la porcelaine de Saxe. Huit personnes, en tout et pour tout, étaient assises autour d'une lourde table de vieux bois sculpté. La propriétaire de la villa, faisant songer plutôt à une châtelaine qu'à une hôtelière, s'efforçait de diriger la conversation vers des sujets neutres : la beauté des montagnes dans cette demi-saison, les traditions locales et même le TEMPS, celui qu'il faisait il y a un an à la même période et celui qu'il ferait demain. Autour des inconnus que nous étions, une couche de méfiance, mince mais réelle. Le caractère prudent de la conversation alimentait le sentiment de gêne qui m'avait envahi, aussitôt passé le seuil de cette belle maison. Mais s'il y avait de la gêne, je n'étais certainement pas le seul à l'éprouver. Les fils invisibles d'une complicité dont la nature nous restait cachée semblaient relier l'hôtesse à ses clients aux allures détendues et confortables. Mais cette détente elle-même et ce confort n'étaient-ils pas étalés avec un peu d'ostentation ?

Un monsieur, vêtu d'un complet sport de bonne coupe, était justement en train de raconter l'excursion menant à

une cascade célèbre, qu'il avait faite le matin même. Il semblait ne pas nous apercevoir, Noëmi et moi, mais sans aucun doute son récit était destiné à notre usage : Voyez, vous, les étrangers, les intrus, je fais des promenades, je trouve le loisir de m'enthousiasmer pour les charmes de ces montagnes et de ces torrents. Je ne m'adresse même pas à vous qui avez peut-être amené dans vos valises les clés de ma destinée. Ceci pour vous dire que vous n'avez aucune clé et que ma destinée vous échappe; elle est égale à la vôtre, nullement inférieure. Je suis sans souci. Je ne suis point celui pour qui vous pourriez me prendre. Mais au fait, pourquoi devriez-vous me prendre pour celui que je ne suis point... même si je le suis. Et si j'avais quelque chose à cacher, je le cacherais bien. Tout de même... quelle sale idée vous avez eue de descendre dans cet hôtel et non dans un autre !

Le monsieur continuait de plus belle son récit désinvolte décrivant les traces de sanglier qu'il aurait discernées sur un sentier abrupt, quand je vis comme un nuage, ô tout petit et tout passager, assombrir les yeux de notre aimable hôtesse. Et toujours, ce besoin maladif d'interpréter autour de soi les gestes d'autrui... Elle semblait s'adresser à son hôte : — Mon cher, vous jouez votre rôle avec un peu trop d'aisance. Vous vous faites repérer. Ceux dont les soucis sont moins mortels que les vôtres n'ont nul besoin de les cacher et ils ne prononcent pas d'imbéciles discours sur la beauté de la nature. Malgré toute mon expérience d'hôtelière, j'ignore qui peuvent bien être ces deux oiseaux-là. Mais il serait plus prudent de parler de marché noir et du prix des devises que de traces de sanglier. Si les apanages de votre peuple sont devenus ceux du mien, ceux du mien ne sont nullement devenus les vôtres. Laissez les sangliers tranquilles. Je vous ai pris quelques centaines de milliers de roubles pour vous cacher ici ou plutôt pour vous permettre des vacances qui, si Dieu le veut, dureront aussi longtemps que la guerre. Je tiendrai honnêtement les clauses de notre contrat. Mais si votre rôle vous enthousiasme, et si vous persistez à vouloir

trop bien faire les choses, si vous abandonnez mes ailes protectrices... je ne réponds plus de rien.

A haute voix et à mon adresse : — Reprenez donc, Monsieur, un morceau de poulet. Vous préférez une aile ou une cuisse ?

Pendant une fraction de seconde nos regards se croisèrent et l'hôtesse comprit : nous n'étions pas les chasseurs, mais le gibier.

Quand on apporta le samovar, la vieille dame eut un sourire où le soulagement se mêlait à la compassion : — J'ai oublié de vous le dire, Monsieur, mais la chambre que je vous ai louée pour cette nuit, est réservée à partir de demain. Je suis désolée... Il vous faudra trouver autre chose. Ce n'est pas difficile, dans cette morte-saison...

Sur les traits de notre voisin de table passa comme une détente, une détente qui cette fois-ci était véritable.

— Que Dieu le bénisse et qu'il vive — pensais-je en fermant mes yeux fatigués.

La petite villa où nous nous sommes rendus le lendemain était réservée aux officiers convalescents.

— Il n'y a que le commandant de la place, qui du reste habite aussi chez nous, qui pourrait vous autoriser à prendre une chambre ici... Voulez-vous que je vous annonce ? Il n'a pas l'air méchant.

L'hôtelière qui me parlait ainsi avait dépassé la quarantaine. Son sourire était bienveillant, elle nous dévisageait avec une sorte de cordialité propre aux gens du bon terroir, bien enracinés dans leur existence. Quelque chose comme un courant de sympathie presque charnelle s'établit entre la grosse bonne femme et ma maigre éternelle. Quelque chose à quoi Noëmi, toute maigre qu'elle fût elle aussi, devait rester étrangère.

— Veuillez entrer chez le commandant, Monsieur... Ma-

dame ou Mademoiselle, je m'excuse, n'a qu'à attendre ici, dans le hall. Voici un illustré.

Il ne m'a pas paru trop mal, ce commandant auquel il me fallait m'adresser pour obtenir un gîte. Les yeux d'un bleu usé, passablement délavé, me regardaient avec une bienveillance un peu lasse. Le triste sourire avait quelque chose de familier. C'était avec un tel sourire que l'administrateur de nos propriétés rurales regardait mon père pour lui annoncer que les revenus cette année-ci étaient en baisse, car les métayers ne voulaient pas régler leurs fermages et : « N'est-ce pas, Monsieur le baron, nous n'allons tout de même pas faire de procès à ces gens-là... »

Le commandant était grisonnant, bien grisonnant. Sa vieillesse n'avait en elle rien d'agressif. Certes, cet homme devait passer son temps à justifier devant son prochain — d'une façon muette — la prolongation de son séjour sur cette terre. Les vraies sources de sa vie étaient submergées par les eaux troubles et puissantes de l'histoire. Mais de ces sources, il gardait le souvenir et c'est à ce souvenir qu'il devait se raccrocher dans ses moments de solitude.

Mais tout ce que je me racontais dans mon for intérieur à propos de cet officier ennemi n'était-il pas absurdité gratuite ? Notre perte, celle de Noëmi et la mienne, pouvait fort bien se dissimuler quelque part entre les rides de son large front hâlé, comme le fait une punaise entre deux fioritures d'une peinture murale.

De ce commandant à moi, le solliciteur, toute une cascade de dépendances avouées et inavouées : Dans le rôle que j'adoptais j'étais non point son ennemi, mais bien son inférieur, rejeton du peuple subjugué, fragment du paysage conquis, moins qu'un objet. Mais si, sous mon accoutrement, ses yeux parvenaient à déceler ma vraie peau ou ce qui en tenait lieu depuis vingt-deux ans, je devenais une entité négative, cadavre par excellence, trou, abîme dont l'existence même, aux pieds du rocher qu'était le commandant, devenait provocation inadmissible contre l'Ordre établi. Une fois abaissées les cartes,

les rapports entre nous ne pouvaient être que ceux de la vie et de la mort... Mais si, lui aussi, pour d'autres raisons, portait en lui un abîme, si sa peau jaunie et vieillie n'entourait qu'un espace vide habilement camouflé aux yeux de ses subordonnés et de ses supérieurs ?...

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir, Monsieur, dit poliment le commandant en scrutant mon visage. — Je voulais vous demander en quoi je pourrais vous être utile, mais ce sera ma seconde question. Je vous rassure tout de suite : s'il s'agit d'une chose qui est de ma modeste compétence, je ferai tout pour vous aider. Mais permettez-moi auparavant de vous poser une autre question : à quoi pensiez-vous tout à l'heure lorsque vous êtes entré dans mon bureau ? Soyez sans crainte. J'aime la jeunesse. C'est une curiosité tout à fait désintéressée de ma part et d'autant plus prononcée. Je ne voudrais d'ailleurs pas être indiscret. Si vos pensées comportaient quelque chose d'inavouable, du moins d'inavouable dans les circonstances présentes, je n'insisterais pas. Dans ce cas-là, ne dites rien. Et surtout n'inventez rien. Ni à mon usage ni à celui de l'instant. C'est la seule demande que je vous adresse...

— Eh bien, mon Commandant, je pensais à la fraternité des abîmes, à ce que donnerait une réunion contradictoire, une soirée, un syndicat des abîmes. Je me répétais mentalement une petite strophe :

O mon ami abîme
Tu peux me disputer
A une horloge de pierre
Où je suis enfermé...

Sur l'heure je maudissais ma langue rebelle, je me maudis-sais moi-même. Ce n'était point là bravade mais suicide que de me laisser aller, que de fouiller dans le vocabulaire surréaliste devant ce petit officier qui pouvait bien être dans

le civil un instituteur de village. Georges Goletz n'aurait jamais tenu un langage aussi déraisonnable. Abandonner ma fidélité à Georges Goletz, c'était abandonner jusqu'à l'espoir même de la survie. Noëmi m'attend. De nouveau, je ne désirais plus qu'une chose : être dehors. Au nom de quel calcul absurde pouvais-je désormais supposer qu'une étincelle jailirait de la rencontre entre ce commandant et l'image — mais s'agissait-il bien d'une image ? — que je venais de lui lancer à la face ?

— La fraternité des abîmes, Monsieur, quelle pensée ! Ou plutôt quel bruit !... Quant à la signification de tout cela, je préfère ne pas me pencher sur le problème; je préfère même admettre, ne m'en veuillez pas de mon sans-gêne, que la signification en est absente, de toute manière à présent, anno 194... Toutefois, si un jour cette guerre se termine, j'aimerais bien rouvrir ce petit chapitre. Hostilité des abîmes. Fraternité des abîmes. Hostilité fraternelle et fraternité hostile...

D'un mouvement brusque, il sortit de sa poche un calepin... Un sentiment pénible s'empara de moi. Le commandant nota la petite phrase : « Fraternité des abîmes. » J'avais comme l'impression qu'il s'agissait ici d'un rite policier. Les premiers interrogatoires doivent certainement commencer d'une manière voisine : On note les paroles échappées à l'inculpé au moment où il se contrôle le moins...

Me passant son calepin, l'officier voulut s'assurer que les trois mots notés correspondaient à l'ineptie que je venais de proférer. Son écriture était calme, bien dominée, sereine, mais cette sérénité semblait avoir été acquise à grand prix, au prix de renoncements dont il m'était impossible de déterminer le caractère.

Une vague de sérénité envahit la pièce. Je jetai un coup d'œil à travers la fenêtre. Les chaînes de montagnes étaient plantées, là, immuables, comme le TEMPS chez certains malades. Le calme qui descendait sur nous éteignait toutes les craintes. J'étais comme au berceau. Je ne dévoilai au commandant aucun de mes secrets décisifs — avais-je seulement

entrouvert une porte ? — mais notre conversation de deux heures fut fraternelle.

Nous reçumes une chambre très confortable entre deux appartements dont le premier était occupé par un général de l'armée ennemie, le second — par le chef régional de la police politique.

Presque tous les soirs, après avoir pris plusieurs verres dans le hall, j'accompagnais sur le piano mes voisins qui chantait des chansons d'amour, des berceuses et des marches militaires. Certaines exprimaient une tendresse, une pitié attristée de la création, une résignation capables de faire jaillir un amour sans bornes. D'autres traduisaient la joie de la victoire finale remportée sur mon peuple. Celui-ci était comparé tantôt à une peste tantôt à une vermine. Comme par hasard, le commandant ne participait jamais à ces concerts improvisés. En m'entendant accompagner au piano le général et le policier, Noëmi pâlissait imperceptiblement et, d'une manière confuse, j'avais l'impression que dans nos rapports quelque chose était en train de surgir que j'ignorais et que j'ignorerais peut-être jusqu'à la fin.

Le général et le policier avaient tous deux de belles voix profondes et ils me témoignaient une amitié non dépourvue de petites marques d'attention assez émouvantes. Quand le temps se mit au froid, le général m'apporta une vareuse doublée de fourrure et refusa tout paiement : « Nos magasins sont pleins, mon petit Georges. Cette vareuse ne me coûte rien et vous êtes habillé comme si l'hiver ne devait jamais venir dans ces montagnes... »

Le policier me fit cadeau d'un petit recueil de poèmes ésotériques qu'il avait dédicacé d'une manière très flatteuse sinon pleine de tact : « Au plus aimable et au plus charmant parmi les Slaves... »

De longues promenades dans les montagnes, les feuilles d'automne, quelques lectures accidentelles, les heures passées à nous aimer, à nous aimer tristement à vrai dire; un flirt

hâtif avec une résistante tuberculeuse qui cherchait dans les montagnes la guérison, tout en sachant qu'une fois guérie et rentrée dans ses plaines elle recommencerait le combat qui ne pouvait mener qu'à la mort... tout ceci compose le paysage de mes dernières journées de liberté. La haine dans mon cœur était comme éteinte et le désir de survivre cessait quelque peu de jouer son rôle de guide et de pilote. Les notes que je prenais alors furent par la suite perdues et il m'est difficile de recréer la couleur de ces moments. Quelquefois, il me semblait que je jouais trop bien mon personnage et qu'à force de frayer avec l'ennemi, une solidarité de fait était en train de s'établir entre moi et les compagnons de mes soirées musicales. Brouillard et apathie. Boris m'était-il plus proche que Youri ? Etait-il plus réel ? Mes deux moitiés semblaient se diluer dans le paysage gigantesque qui entourait mes journées.

Ce que l'on considère comme l'*« authenticité »*, comme la *« vérité matérielle »* serait-il encore plus mensonger que le mensonge et la fiction elle-même ? Cette supposition est peut-être exacte, car la *« vérité »*, les *« faits réels »* s'affublent encore de prétentions arrogantes, inouïes, moins justifiables que le plus téméraire des mensonges et la moins consistante des fictions. Boris avait beau se prévaloir de sa *« légitimité »* face à Youri, ce dernier ne manquait pas non plus d'arguments solides. Leur querelle, si querelle il y avait, se passait à une telle distance qu'elle ne parvenait même plus à *« déchirer »* mon être intime. Mais surtout : y avait-il quoi que ce soit à déchirer ?

Parfois, je trouvais un plaisir étrange à parler en mal de mon peuple et des miens; à applaudir à la destruction de tous ceux que j'avais aimés.

La Loi promulguée par Dieu interdit aux membres de ma tribu de toucher aux cadavres. Aurais-je dû suivre cette autre qui interdit de vivre en compagnie d'assassins et d'en faire ses amis ?

Les ethnologues savent que l'attouchement ou même un seul regard vers l'Impur suffit à provoquer l'état de souillure. Reste à déterminer ce qui est pur et ce qui ne l'est pas. C'est là tout le jeu, mais que doit faire celui que ce jeu n'amuse plus ?

S'il avait existé, Youri Goletz n'aurait pu être que flatté par l'amitié que lui témoignaient ces assassins en vacances. Le comble de son ambition aurait été atteint grâce à cette intimité avec des êtres supérieurs. Devais-je brimer ce pauvre Goletz qui faisait de son mieux pour que je puisse traîner encore mes journées vides ? Ma tendresse infinie, ma sympathie profonde allaient toujours vers ce qui n'existe pas. Lentement, Youri Goletz, l'Inexistant, conquérait les cellules de mon cerveau et les espaces de mon âme. Il souhaitait la victoire de ses maîtres, il l'aurait payée de son sang; leur affabilité le remplissait d'un heureux orgueil. Savais-je encore à ce moment-là discerner entre cet orgueil et celui puisé dans le sentiment de rouler l'ennemi ?

C'est vers cette époque que le commandant m'offrit une place d'administrateur dans une maison de repos réservée aux policiers convalescents. Il était improbable que sous un tel camouflage quiconque puisse jamais nourrir des soupçons quant à notre véritable identité. Le problème de la survie passait au second plan.

Revêtu de l'uniforme du conquérant, touchant des rations militaires et à l'abri des rafles, j'irai donc mêler de l'arsenic à la nourriture de sympathiques garçons dont le rétablissement va être confié à mes soins. J'irai vivre avec Noëmi entre ces montagnes et faire payer aux autochtones la monnaie de leur pièce pour le rôle qu'ils assument aux côtés de l'en-vahisseur en dépistant les nôtres. J'irai alimenter le marché noir de denrées destinées à l'ennemi. Et qui sait — avec beaucoup d'adresse et beaucoup d'argent, en achetant des complicités, nous réussirons peut-être à passer dans un pays neutre où je raconterai une partie de ce qu'on avait fait aux nôtres. La haine, cet ingrédient vivifiant, endormie par le

contact avec l'ennemi se réveillera peut-être face à ces fameux neutres, aux indifférents ? Mais avant tout, plus de souci quant à un toit pour Noëmi et pour moi-même. Une interruption dans nos voyages interminables et surhumains. Bien sûr, j'acceptai la proposition :

— Je reviendrai dans deux semaines, mon Commandant, et je vous remercie. Il me faut encore me rendre dans l'Est pour chercher une personne, un malade que j'aimerais avoir à mes côtés. Car le climat de ces montagnes, vous en conviendrez, est unique.

CHAPITRE XXVII

Ses conversations avec le commandant étaient toutes pareilles. Boris ne proférait pas de mensonges mais des demi-vérités. En effet, il y avait bien dans l'Est du pays quelqu'un que Boris aurait aimé avoir à ses côtés. Quelqu'un dont la vie importait pour lui autant que celle de Noëmi. Ce que Boris n'avait pas dit au commandant, c'est que ce quelqu'un, s'il vivait encore, était enfermé dans une des dernières villes interdites que l'occupant laissait subsister — pour combien de temps ? — dans ce pays dont il avait fait le cimetière des nôtres.

Le rôle de témoin dont parlait jadis Léon L., personne ne pouvait le remplir à l'égal de l'homme que Boris s'apprêtait à rejoindre pour l'emmener dans sa retraite montagnarde.

L'Europe s'écoulait comme du silence. Il aurait fallu être rapide, très rapide.

Sur les cordes raides de la pensée
 (Qui vers le haut — vers nulle part jaillissent)
 Vous grimpez telle une araignée
 Croisez-vous donc, mouches et précipices.
 L'impossible vous construirez
 Un impossible des plus lisses.

— Partez donc et revenez vite — dit le commandant à Boris — mais je ne crois pas aux retours. Que le paysage dressé par les miens dans votre pays ne vous soit pas trop cruel et si une flèche devait vous atteindre, que le poison en soit assez puissant pour vous tuer instantanément.

Son rire se fit jaune. Était-il ambivalent, ce rire fêlé ?

— Allons, jeune homme, réagissez. On n'a pas le droit d'être mort à CE POINT ! Je vous aime beaucoup et, entre nous soit dit, vous devriez nous laisser du moins votre fiancée. Les voyages ne sont pas faciles. Il y a les foules et les rafles. Mademoiselle pourrait vous attendre ici, avec nous... Pensez à votre fraternité des abîmes... Qui vous dit que ma passion la plus chère n'est pas celle de déchiffrer les symboles ? Ne vous moquez pas de moi, à mon âge vous en serez peut-être au même point. Je ne vous le souhaite pas...

Imperceptiblement, Noëmi se pressa contre Boris. Les mots-clés venaient d'être prononcés : rafle et poison. Le commandant se doutait-il ? Un soupçon se débattait-il dans sa tête ?

Et déjà Boris ne savait plus s'il faudrait revenir. Ce qui était sûr c'est qu'il fallait partir, et sur-le-champ.

Ils reprirent donc le voyage comme un dernier vêtement. De grands trous s'y faisaient, de grands trous béants.

Troisième Partie

LA QUEUE
ET L'ÉCHEC AUX COMPARAISONS

CHAPITRE XXVIII

« L'univers en tant qu'infirmière qui soigne nos passions; pour les attiser ? Ou bien en vue de les éteindre toutes et à tout jamais ? L'infirmière qui se mue en catin... »

« L'autre moment a tout fait pour les rêves passés, pour les rêves les plus cruels. »

En faisant l'inventaire des mouvements qui traversent son être, on n'y trouverait que la peur des coups et de la nudité. (Mais le moment des coups et de la nudité était déjà venu et il s'étire, s'étire sans fin.) Il y a aussi la curiosité, la curiosité prête à son tour à tout cataloguer. Mais si dans ce catalogue ne devait figurer qu'un seul titre : celui de la douleur physique et celui de l'attente ?

L'arrestation de Boris fut presque trop conforme à l'image qu'il s'en faisait d'avance pendant ses longues pérégrinations. Une nuit de novembre, dense et froide, à peine égratignée par les quelques lumières falotes d'une gare perdue. Une rafle banale. Vos papiers ?... Un « Veuillez-nous-suivre ». Dernière image de Noëmi dormant sur une valise dans un coin de la salle d'attente pleine de fumée, de crachats, de détritus et de gens débraillés et somnolents. Crissement des bottes dans la boue couverte d'une mince couche de glace. Bruine mêlée de gel, bruine plus ou moins théâtrale. Gouttes qui tambourinent contre les vitres sales d'une pièce surchauffée. Questions

anodines sur le domicile, le lieu de travail, les origines et les attaches de Youri Goletz, dont la valise de cuir trop fin a attiré le cupide regard du gendarme chef. Deux flics en civil aux yeux troubles où est tapie la raillerie de commande. Le premier tutoiement et la première gifle : « Comment, tu ne te découvres pas devant le portrait du Chef ! »

Et puis, la réaction trop molle, la réaction nulle à vrai dire, à cette gifle qui ouvrait une brèche. Le décor factice portant l'inscription « Youri Goletz », cette muraille de papier qui devait cacher le transfuge du monde écroulé, elle s'écroule à son tour. Le regard du gendarme chef, soudain allumé d'une flamme moqueuse, s'abat sur cette muraille comme un marteau pneumatique :

— Et si tu ne t'appelais pas « Youri Goletz » ?... ça serait amusant, hein ?... Pour le moment, baisse un peu ton pantalon, grand voyageur, allons, montre...

Boris met la main à la petite poche intérieure où se trouve le cachet. S'il avait le temps, si seulement il avait le temps de l'avaler, il serait transporté hors de l'atteinte de cette fléchille et de ce moment trop lourd. Mais les mains de Boris sont la lenteur même. Elles existent à peine, ces mains. Et voici que deux hommes bondissent et s'agrippent à son épaule. Le visage légèrement asymétrique du gendarme s'allume de nouveau. De loin, Boris distingue six mains massives, violacées, comme des dindons égorgés et déplumés. Ces mains s'affaient autour de son corps.

— Du poison, il voulait avaler la pilule. C'est typique. Ces gars-là portent toujours sur eux des pharmacies entières. Mais celui-ci ne nous a pas échappé. On a été plus rapides. N'est-ce pas ? On va apprendre d'où il a sorti ses faux papiers. Regardez-le... il est tout blême.

Boris regarde ses mains qui ne tremblent pas, car elles sont mortes. — Si cela pouvait être déjà fini. Il tourne autour de ces mots sans arriver à percer jusqu'à leur moelle.

Ses mains sont cadenassées. La fiole au poison s'étale, se prélasser sur la table, comme un corps désiré, à jamais perdu.

La bragette déchirée dévoile la verge bleuâtre. Le signe d'Alliance y est inscrit en caractères indélébiles, trop lisibles pour ces hommes qui s'agitent. La queue et l'art de comparer. Mais à quoi comparer ce moment unique où l'univers entier se concentre, reflue de tous les bords, se cabre pour devenir une bague, une bague d'acier, froide et qui fait mal, cette bague qui enserre la verge de Boris.

Les coups tombent, monotones, et le visage tuméfié de Boris commence une autre vie. Il se mue en montagne. Il se mue en précipice. Il n'y a plus de Dehors. Sa tête, Boris la sent comme une concavité. Un vent souffle de ce pays qui était là avant, avant que n'eût commencé le passé.

Le corps de Boris s'affaisse autour de sa conscience éteinte.

CHAPITRE XXIX

Première pensée qui lentement, venant de très loin, se cristallise autour d'une douleur sourde : Ils ne m'ont pas fusillé.

C'est une pensée hostile. Elle se glisse tout près, toujours plus près, comme un insecte importun, plein de malice. Le temps nu s'écoule; horloge implacable, la douleur physique, toujours plus précise, encore plus précise, envahit le champ restreint où se prélassait la chancelante conscience de Boris.

Il gît sur du ciment et sa première sensation est ambiguë : Le froid qui émane du ciment, ce froid est bon. Il désaltère la douleur. Il est mauvais : les parties du corps qui ne sont pas abîmées mendient un peu de chaleur. Boris grelotte, mais les mouvements infimes dus à ce grelottement augmentent la douleur. Il essaie d'arrêter le grelottement, mais cet effort, lui aussi, réveille la douleur. Un bourdonnement, non : un bourdon, un bourdon vivant, aigu et obscène, traverse l'entité que jadis on appelait « Boris » : Si je devenais son ? S'il ne restait de moi qu'un son ?

Les murs gris et délabrés de la cellule s'évanouissent. Une odeur de vomissure, tellement forte qu'elle devient comme un corps solide, frappe Boris en plein visage.

Comme dans une cuvette, on porte Boris sur une civière pour son premier interrogatoire. Après les murs de la cellule, ce sont maintenant les arbres qui s'évanouissent. Le ciel se pâme, lui aussi. « Quel mélo ! » Les flics en civil marchent autour de la civière, fraternels. La neige coasse. Le passé, le mien et celui de toutes les planètes n'étaient donc qu'une préparation, les bûches destinées à allumer la flamme de cette seconde.

« A partir de cet instant, mes rêves ne sauraient appartenir qu'à l'entomologie. Des rêves de cafards. Des rêves qui sont des cafards. »

— Debout, petit Youpin ! Ainsi tu prétends t'appeler Youri Goletz ?...

Le plus drôle c'est que Boris se lève. Ses jambes supportent son corps comme un corps étranger. Chaque mouvement est une découverte. En Boris, tout semble détruit, sauf l'odorat : ça sent l'astiqué et le vieux pipi.

Le premier policier est un gnome. Pour gifler, il doit se dresser sur ses orteils. Et Boris ne tombe pas.

Le deuxième ressemble à une icône. Son visage reluit. Il est magnifique, solennel, comme un hymne national sanglé dans une capote noire.

La valise de Boris est là, sur la table, éventrée. Il y a là bien des notes, bien des lettres, quelques livres dans la langue du peuple des environs qui n'est pas le peuple de Boris mais celui de Youri Goletz le Fictif. Comme ces précautions semblent enfantines face à l'évidence mortuaire de la verge à nouveau dénudée.

Les coups de pied dans les couilles sont comme un hurle-

ment. L'objet du litige, la verge, s'est en effet choisi un voisinage fatal : celui des testicules. Boris a envie de sourire, mais le sourire ne parvient pas à traverser la zone endolorie des mâchoires.

— Nous allons apprendre d'abord par qui et de qui tu tiens tes faux papiers. Et aussi, à qui appartiennent ces adresses dans ton carnet. Et qui sont les expéditeurs de ces lettres que tu gardais. Tu vas nous raconter tout ça bien sagement. N'est-ce pas ?

Celui qui fraye avec l'Impur, qui lui prête assistance — devient impur lui-même et doit être exterminé. Boris pense à ce que l'on appelle la pensée magique. Cette pensée est bien à la base de la législation du vainqueur. Les cinq lettres d'amis fourvoyées dans sa valise peuvent valoir à leurs auteurs un interrogatoire comme le sien. C'est tellement banal. Tout courage abandonne Boris, même celui de trahir, de céder, Qu'est-ce donc que le courage, sinon la capacité de provoquer un changement, de l'entrevoir ? Cette capacité, Boris ne la retrouve plus. Le crépuscule descend sur la pièce. Les murs sont tapissés de paupières. Le policier n° 2 s'étale sur son bureau. Il sort son briquet et essaie d'allumer une cigarette. Mais le briquet ne fonctionne pas. C'est le premier grincement de la machine. Et pourtant, elle ne devrait tourner que dans le sens de la volonté des policiers.

D'un tiroir latéral, le policier sort une bouteille d'essence. La bouteille glisse de ses mains. Dans le cendrier, un mégot n'était-il pas éteint ? Les lettres étalées sur le pupitre flamboient. Les noms et les adresses qui y étaient inscrits ne sont plus inscrits que dans la tête de Boris qui adresse à son Dieu une action de grâces, muette et violente.

Le policier fait un geste indifférent. Sa négligence vise aussi bien Boris que les papiers brûlés. Puisque l'évidence est là : la verge de Boris et sa peur.

Des orgues retentissent dans un temple abandonné. Les jurons qu'on entend n'ont plus trait à Boris. On le reconduit dans une autre cellule.

CHAPITRE XXX

Le froid est comme un objet hostile. Dans la cellule il y a, outre Boris, six personnes. Un père avec ses deux fillettes. Un garçon de sept ans — seul. Un couple de jeunes gens qui s'entendent la forêt et la neige.

La fille blonde, dans des bottes de cuir trop grandes, se tait. Son sourire mène une vie autonome. Il s'envole; il bat des ailes entre les murs étroits. Elle nous aime bien, la fille, mais nous aperçoit à peine. Elle n'est pas avec nous qui aimeraient être avec elle. Elle voudrait n'exister que pour son compagnon, avec son compagnon. Notre présence n'est même pas gênante; elle est superflue comme celle des proches parents autour des nouveaux mariés. Imperceptiblement, elle touche la chevelure ébouriffée du garçon. Cela serait bien de mourir au chaud. Il n'y a que neuf heures qu'on les a amenés ici, ce petit couple, silencieux et sérieux. La terre gelée qui fuit, qui s'envole autour des arbres, les guet-apens dans la forêt solitaire, les combats hâtifs, une fidélité timide mais immense comme l'océan, tout cela demeure encore dans leurs yeux. Le garçon a bien reçu une petite blessure, une égratignure de rien du tout sur l'épaule, qui ne le fait pas souffrir. Mais qu'elle est belle, cette blessure. Quel rang elle décerne au garçon parmi nous tous qui n'avons pas touché aux armes. C'est comme un chandelier resplendissant durant la fête de Khanouka. La fille rayonne de fierté heureuse et maternelle...

Le père parle à ses deux fillettes. Le petit garçon, un peu ridicule dans sa peau de mouton trop large, écoute attentivement et n'ose pas encore se mêler à la conversation. Boris, qui n'a pas avoué ses origines, n'est pas censé comprendre la langue de ses voisins, la langue de son propre peuple. Tout le monde peut être un espion, tout le monde peut être imprudent.

Sans un mot, on admet autour de Boris les raisons de son silence. On ne lui en veut pas. Et envers ces gens, dans la gorge de Boris monte une tendresse indicible, comme envers un souvenir caché.

Paquet de linge dans un logis de pauvres, le policier déposa les corps des deux partisans dans un coin. Le déclic de l'arme avait été discret. Le garçon avait eu droit à la première balle. Le sang s'égouttait sur le ciment. Il y dessinait des arabesques indéchiffrables. Quelques minutes plus tard, vint un vieux gardien accompagné d'un détenu de corvée. Les deux corps furent dépouillés de leurs vêtements. Boris entrevit une nudité qui lui coupa le souffle. Il se sentit seul, seul et mutilé.

— Faudra les envoyer à la désinfection, grommelait le gardien. Ça grouille de poux. Mais les peaux de mouton sont bien. Même dans la forêt ils devaient avoir chaud, ces deux-là.

Les yeux de la fille, habités d'étincelles figées, n'étaient pas morts. Ils paraissaient couverts d'une couche de glace tellement mince qu'elle en était comme inexistante.

Et les vivants restaient autour du couple comme cinq torrents qui hésitaient, suspendus au-dessus d'une grande rivière.

Le petit garçon raconte : — Mon père, il va me sortir d'ici. C'est sûr. Il est dentiste dans la ville d'Orava. C'est une grande ville. Vous n'en avez pas entendu parler ? ... Il soigne les dents de tous leurs policiers et du commandant lui-même. Pour voir mon père, ils viennent tout exprès par la porte de la muraille qui entoure notre quartier. Ils disent que dans la ville ouverte aucun dentiste ne vaut même la semelle du soulier de mon père... Mais il devait y avoir une Action dans notre ville. Tout le monde avait peur. Et mes parents m'ont envoyé avec notre servante dans sa famille. On a décousu mes étoiles, dans le dos et devant. Le père a donné de l'argent à la servante. Depuis deux ans elle ne travaillait plus chez nous, elle n'avait pas le droit d'habiter derrière le mur. Mais de temps en temps, elle venait quand même en cachette et on lui achetait du beurre, du fromage et même des fruits. Moi, j'aime beaucoup les pommes. Mon père lui a promis que si sa famille voulait me garder

pendant la guerre, on lui donnerait une maison, après... Dans le train, elle a commencé à parler avec un gendarme. Ils riaient tous les deux. Ensuite, ils ont bu de la vodka. Ils m'en ont donné aussi. Et le gendarme a mis la main sur sa poitrine... Ils riaient encore et elle m'a dit tout d'un coup d'ôter ma culotte. — Montre-le un peu, ton petit oiseau, qu'elle m'a dit. Et le gendarme a vu que j'étais circoncis. Il a appelé d'autres gendarmes qui étaient dans l'autre compartiment. Ils ont tous ri et ils m'ont fait descendre à la station suivante. Et la cuisinière, Eugénie, elle est restée dans le train. Ils étaient très gentils, les gendarmes, très doux, sauf un qui m'a tiré les oreilles. Mais les autres l'ont engueulé. Ils m'ont donné du chocolat. On a pris une voiture et ils ont dit qu'ils allaient m'amener chez mes parents. J'étais assis à côté du chauffeur. Mais ils m'ont amené ici, dans la prison.

La porte en acier s'ouvrit et le gardien chef entra accompagné d'un civil. Le civil portait de grosses lunettes et un chapeau tyrolien à plume.

— Ecoute, mon petit gars, fit le gardien, tu te plaignais du froid la nuit dernière. On t'a apporté une couverture, regarde. Comme ça, ça ira mieux. Tu seras comme chez ta mère.

Le gardien paraissait géné, quand du canon de son petit revolver de poche le civil toucha à la nuque le garçon qui commença à battre des ailes, semblable tout d'un coup au sourire de la fille fusillée.

Et la cellule se muait en poulailler, en poulailler dont un renard aurait égorgé les poules.

Pourquoi Boris, le dernier arrivé dans la cellule, se sentait-il comme l'hôte, comme le maître de céans ? D'où lui venait donc ce sentiment de responsabilité pour le bien-être et le confort de ses invités ?... Son mensonge, pas encore totalement dévoilé, lui donnait une chance sur mille de survie, tandis que ses voisins — le père et ses deux fillettes — n'avaient plus au-

cune étape supplémentaire à traverser avant de rejoindre, dans le même coin de cellule, le jeune couple de partisans et le fils de l'habile dentiste. — Que ma nuit sera calme ! — pensait Boris, alors que le personnage fictif de Youri Goletz s'accrochait encore avec ses ongles à la vitreuse muraille de l'existence terrestre.

Le vieux cimetière de sa ville natale apparut soudain devant les yeux de Boris. L'aînée des fillettes, celle de neuf ans, ressemblait tellement aux chèvres en bas-relief sur les pierres tombales.

Au moment où le civil avait fait usage de son revolver, le visage du père des fillettes s'était défait, désagrégé en éléments premiers. Et voici que l'envie venait à Boris de les reprendre, ces éléments, de les disposer à nouveau, de refaire un visage. Il fallait se lancer dans une chasse difficile entre les murs cellulaires et les cloisons sales; entre les plinthes couvertes de poussière, le passé sinueux et juteux et le présent abrupt.

Aux yeux des condamnés, la survie des autres, même la chance la plus faible de survie, était souvent comme le signe d'un rang élevé, comme une lettre de noblesse. Dans bien des cas, l'ennemi avait réussi à imposer — était-ce l'effet d'une contagion ? — son propre système hiérarchique. La terreur qui ordonnait au père des petites filles de détourner la tête des cadavres entassés dans le coin, était-elle exempte d'un certain dégoût, voire d'une condamnation morale ?

Pour Boris, l'accession à la mort équivalait au contraire à un degré d'initiation qu'autour de lui, parmi ceux qu'il aimait, tous gravissaient, sauf lui-même. Fallait-il faire jouer cette opposition ?

Ayant une fois choisi de ne pas comprendre le langage qui était aussi bien le sien que celui de la petite famille de son vis-à-vis, il ne pouvait faire jaillir une conversation que grâce à une savante tactique. L'homme risquait de se méfier de Boris, de l'assimiler aux assassins ou à ceux qui ne devaient pas être assassinés. N'était-ce pas la même chose ? Mais aussi :

effrayé par la mort venue habiter les cadavres de ses interlocuteurs entassés le long du mur, repoussé par cette mort, il devait s'accrocher à cette chance, à cette étincelle de survie qui habitait encore le corps de Boris, le cas Boris.

Les minutes tombaient du plafond invisible.

Pour faire parler l'homme, il fallait faire montre d'une indépendance joyeuse, faire ressortir que la communauté de sort n'était pas complète, mais le faire sans brutalité excessive, pour que l'homme ne se referme pas sur la conscience de son destin différent et définitif.

Boris se haussa jusqu'à la petite lucarne grillagée au-dessous du plafond.

Habitué qu'il était à définir, à décrire, il commença à ruminer des formules :

Un paysage physiologique ? Les entrailles d'un homme, non pas comme les voit un médecin légiste, mais comme les imagine un enfant. La verdure inquiétante et usée des flaques d'eau immobiles. Des arbres dont les branches tournées vers le haut sont autant de cris, cris isolés, non entourés d'aucune gamme. Des arbres en quête de pendus. Ils n'ont poussé que pour recevoir une cargaison de chair. Des pierres bien ancrées sur les bords d'une piscine qui ne se laisseront jamais détacher du sol, des pierres glissantes, vertes, mouillées. Un ciel ni bleu, ni vert, ni rouge, plutôt blanc, blanc comme de la chaux, un ciel absent.

Non, ce n'était pas une cour de prison; à moins que le monde entier ne soit justement cela : une cour de prison, une cour de prison universelle.

Quand Boris redescendit, pour son voisin il était déjà « celui-qui-avait-osé-regarder », qui avait osé enfreindre le règlement avec une belle désinvolture. Et par la brèche dans ce règlement mortuaire, n'était-ce pas un atome de miracle, une étincelle de survie qui allaient apparaître aux deux fillettes ?

— Mon histoire est simple, dit l'homme. Il devait y avoir une Action dans notre ville, une Action contre les nôtres. Que

ne ferait pas un père pour sauver son propre sang ? Je les ai donc mises, mes deux fillettes, chez un voisin, un ami de longue date, forgeron de son métier. Lui et sa femme avaient une petite fille qui jouait avec les nôtres depuis des années. J'ai donné au forgeron beaucoup d'argent, deux mille roubles en or.

L'homme parut s'étrangler comme s'il avait pris dans sa bouche une pomme de terre trop chaude. Son long cou s'allongea. Son sourire mendiait l'excuse pour une faute, un manquement que Boris ne parvenait pas à définir. L'homme cherchait-il à se faire pardonner la possession de cette somme considérable, certes, mais nullement énorme ? A dire vrai, Youri Goletz qui ne connaissait pas la langue de son compagnon de cellule, Youri Goletz doté de la survie inhérente à sa race et à sa condition de valet de ferme, Youri Goletz se devait d'être ébloui par l'énormité de la somme. Par contre, vu les temps et vu surtout son propre personnage, il ne devait pas s'émouvoir autre mesure à l'idée du sort imminent des enfants...

Par l'évocation de son or, d'ailleurs disparu, l'homme croyait-il avoir fermé la dernière porte ou, tout simplement, avoir étouffé la dernière étincelle d'une compassion amicale ?

Tout d'un coup, Boris se sentit las de jouer. D'un geste qui ne pouvait appartenir qu'à l'arrière-petit-fils des docteurs de la Loi qui, de par la volonté de Dieu, à travers des enchaînements et des méandres, avaient conduit cet homme et ses filles jusqu'à ce ciment éclaboussé de sang, il caressa les cheveux de l'aînée et posa un baiser sur la joue de la cadette. Rien ne fut dit et tout devint clair... Après tout, qu'il pense ce qu'il veut. Si maintenant, notre fondamentale communauté mise en lumière, il renonce à sa confession, tant pis ou tant mieux. Le résultat ne sera point différent, ni pour lui et ses fillettes, ni pour moi. Mais l'homme poursuivait son récit :

— La femme du forgeron m'assurait qu'elle allait prendre soin de mes filles comme de la sienne. — Je ne les aime pas moins, me répétait-elle. Elle me demanda aussi si, à part les deux mille roubles, je n'avais pas encore quelque chose à lui

confier. — Vous comprenez, me disait-elle, il serait dommage que ça tombe entre les mains des soldats, le travail de toute votre vie. Maintenant que c'en est fait de vous, une semaine plus tôt, une semaine plus tard, que ça reste au moins pour vos filles et les bonnes gens qui les ont accueillies. C'est fou ce que les denrées sont chères. Nous avons toujours vécu comme une seule famille, non ?

J'ai ruminé tout ça et la chose a commencé à me déplaire. Une jolie famille, ai-je pensé, qui ne rêve qu'à l'héritage. Et mes petites que j'allais laisser chez ces gens-là, elles ne voulaient pas y rester. L'aînée, Esther que voilà, me regardait, elle me regardait et elle n'a eu qu'une parole : « Père, ne te sépare pas de nous. De toute manière, ça ne servira à rien... » Et le lendemain, du matin jusqu'à la tombée du jour, j'ai réfléchi, j'ai réfléchi. Le petit sourire que le forgeron avait échangé avec sa femme alors que j'étais sur le point de partir, ce petit sourire me rongeait comme un ver. Aussi longtemps qu'il faisait jour, je ne pouvais pas sortir dans la rue. C'était une longue journée, aussi longue que notre exil... Le soir, j'arrive donc chez le forgeron et je dis : Je vous remercie de votre bonté, mais j'ai changé d'avis. Rendez-moi mes filles et l'argent. Nous allons peut-être partir. Mon beau-frère m'écrit de Minsk que chez eux ça a l'air à peu près calme.

Et le forgeron qui me regarde et qui dit : — Hé là, doucement... Comment vas-tu partir, imbécile, quand il est interdit aux tiens de prendre le train ?

Je fais : — Ne t'inquiète pas. Je me suis arrangé avec un paysan qui va nous cacher dans une charrette de foin.

Et le forgeron : — Toi, tu as ton beau-frère, moi, j'ai le mien. Il est dans la police. Si tu veux prendre les gosses, prends-les. Mais l'argent, je ne l'ai plus. Tu n'as qu'à venir dans deux mois...

Il devient tout rouge; je vois plusieurs bouteilles vides sur la table. Il se met à crier : — Essayez donc de faire du bien à ces gens-là !

Et tout d'un coup, son beau-frère qui s'amène avec trois

autres voyous. C'est un borgne, son beau-frère. Il était menuisier avant la guerre. Même qu'il a fait un berceau pour Esther. Il est devenu tout gras, depuis. Il s'amène donc avec ses copains et dit au forgeron : — Mon petit Joseph, à quoi bon te casser la tête avec ce type qui ne VEUT PAS comprendre. T'abîme pas les nerfs. Maintenant, il VA comprendre.

Et ils nous ont emmenés à la gendarmerie. Si j'avais été seul, j'aurais fichu le camp. Je les aurais bousculés. Ils étaient saoul. Et je suis costaud, moi. Mais avec les petites, ça n'allait pas. Esther qui me disait : Ne nous séparons pas, père.

Nous voici donc ici. C'est bien qu'ils ne nous aient pas séparés, du moins. Et mon argent est chez le forgeron.

— Mais regarde donc tes cheveux, dit l'aînée à sa sœur, ils sont tout ébouriffés. Fais voir...

Alors Boris sortit un peigne de sa poche et il assista à la dernière toilette des enfants. Longtemps après, son peigne gardait encore une faible odeur de camomille.

Boris est seul. La pénombre descend dans la pièce. Insecte fatigué, insecte mourant et lent jusqu'à en mourir, le regard de Boris se traîne le long des murs incolores. Ce regard se heurte à une crevasse, à une fente à peine perceptible. L'œil épouse cette fenêtre minuscule : Une vieille femme est là, étendue sur un monceau de briques ocre; un sourire pénible, un sourire industriel, imprimé sur les traits de la figure morte comme une fleur sur un morceau d'étoffe.

Cette pièce n'est pas une cellule ordinaire. Des présences humaines innombrables n'ont pas modelé son âme. C'est l'ancienne lingerie de la prison. Toute cette partie du bâtiment servait jadis d'économat. Depuis la guerre, le nombre des prisonniers s'est mis à augmenter. Le nombre de leurs besoins, reconnus comme tels par l'administration, s'est mis à décroître. Les lingeries, blanchisseries, magasins, considérés naguère comme indispensables à la vie des détenus, furent affectés à

une autre fin : contenir les corps. Les corps encore vivants et ceux qui ne l'étaient plus. La présence d'objets inertes dans cette pièce est normale. Elle ne trouble pas la sensibilité des murs.

Le regard de Boris reste fidèle à la crevasse :

Poule mourante, ceinte comme d'une large écharpe de son cou tranché — et ça dégoutte et ça dégouline — ce Sabbat gémissant sursaute; il geint, il pousse des cris. Petite couvée de poussins, ses caquets tremblants se dispersent alentour, engloutis instantanément par la poussière rougeâtre. Des raies multicolores découpent son corps déplumé, corps — îlot, corps — source de vibrations saintes, impossibles à recréer. Que cette poussière est sonore !

Le corps de la femme dit à Boris :

« Je dois nourrir mes neuf enfants et mon mari. Ils sont pour moi comme les dix commandements. Ma vieillesse est fatiguée, ma vie est fatiguée, ma peau est fatiguée. Même ma fatigue est fatiguée. Oui, ma lassitude est lasse.

La faim de tous les jours est un péché de Dieu contre nous, Ses créatures. La faim ressentie le jour du Sabbat est un péché que nous autres, Ses créatures, nous commettons envers Dieu. Comprenez qui pourra parmi vous les païens auxquels je destine cette parole comme on lance une bouteille au fin fond de la mer.

Or, Dieu peut commettre des péchés envers nous autres qui avons faim. Il a beau les commettre, et tous les jours. Il reste saint. Son dos est large. Son dos est solide. Mais nous autres, avons-nous seulement le droit de commettre envers Dieu un petit péché de plus, si minuscule soit-il ?

Nos dos, mon dos ne ressemblent point à celui de Dieu. Tu n'as qu'à regarder... Bien qu'il soit écrit que nous avons été créés à Sa sainte ressemblance, cette ressemblance doit niché ailleurs, pas dans le dos. Mon dos est voûté, il est faible. Il ne supportera pas un nouveau péché envers Dieu : celui d'affa-

mer mon mari et mes neuf enfants le jour du Sabbat; celui d'avoir faim moi-même le jour du Sabbat.

Mon mari ne gagne pas sa vie ni la nôtre. Il consacre ses journées et ses nuits à l'étude. Dans les Ecritures Saintes, il apprend à gagner la vie future. Il n'a pas le temps de gagner la présente.

Mon dos est courbé. Il est voûté. Mon mari et mes neuf enfants sont pour moi comme les dix commandements. Mon mari est la couronne, la couronne flambante de mon existence.

Je fais commerce d'oignons — là-bas, sur la place du marché et je suis moi-même oignon. Je fais commerce de poissons et je suis poisson.

Le jour du Sabbat, ce jour du Sabbat... Ils viennent casqués comme des Anges. Ils sont venus. Oh, que ce halètement, que le halètement de ce Sabbat s'arrête... »

Les gendarmes harnachés montés sur les nuages se tiennent au-dessus de la ville et de son Sabbat, immobiles. Le petit garçon caché dans les plis du ciel vit ce voisinage. Il s'émerveille des baïonnettes qui brillent.

Ayant baissé ses yeux aveuglés par leur éclat, il entrevoit la terre noirâtre et brunâtre, la terre recule. Se trouble la calme surface : Vibrations, tourbillons, flots. Mais que c'est loin !

Soulève-toi donc, terre tapissée de viande brune et brûlée, terre bouillante !

CHAPITRE XXXI

Des journées nues et froides, telles des écailles, formaient un blindage autour de Boris.

Comme il persistait à nier ses origines, on le transféra dans une autre cellule, peuplée celle-là de gens qui n'étaient pas

tous voués à l'extermination immédiate. Il y avait là un cordonnier de village, sentimental et débile, qui avait tué sa femme dans une crise d'alcoolisme. Il pleurait à chaude larmes et racontait la vie de quelques saints à peine connus dans l'histoire de l'Eglise. Sa grande tête, chauve et jaune, répan-dait dans la cellule une triste lumière d'automne. C'était un homme juste et droit qui, normalement, n'aurait fait violence à personne, mais il haïssait le mensonge; c'était lui qui — après l'arrivée de Boris — avait le premier appelé les choses par leur véritable nom : — Tu n'es pas des nôtres. A quoi bon le dissimuler ? Dis donc la vérité à tes juges et tu connaîtras une mort tranquille. De toute manière, ma mort à moi ne le sera pas.

Le deuxième cordonnier, un homme sec et venimeux, approuva de la tête : — Il y en avait un comme ça chez nous au village, fit-il. Il était blond, avait les yeux clairs, on aurait dit un gars de chez nous. Il se cachait chez le comte dans le château. On lui donnait à manger et à boire. Il se disait officier. Il apprenait l'anglais aux enfants du comte. Puis, il est devenu tout à fait impudent. Il cessa de se cacher, il faisait des promenades à cheval avec Mademoiselle, il traitait des gens — de bons chrétiens — de haut, car il s'imaginait qu'on ne saurait jamais à qui on avait affaire. Mais ces choses-là ça se voit, ça se sent comme une mauvaise odeur. On a monté une chasse à courre. On a pris les fourches. Quand on l'a attrapé... ce qu'il se débattait, le pauvre. Ce qu'il battait des mains et des pieds...

Un paysan accusé d'abattage illégal de porcs — selon la législation en vigueur il risquait sa tête — témoignait à Boris un mépris illimité : — Si on tue les vôtres et si Dieu le permet, c'est que vous tous vous êtes des sangsues et des pécheurs immondes. Maintenant, la mesure de vos péchés est devenue trop pleine. C'est à cause de vous que cette guerre a éclaté et que coule à flots le sang des bons chrétiens. Vous l'avez voulu et vous l'avez préparé. Dans les prophéties de la reine de Saba, il est écrit que la Bête va dévorer non seulement les

Justes, mais aussi ses propres enfants. Vous êtes les enfants de la Bête. Pour fêter vos Sabbats vous preniez le sang de nos gosses. Maintenant, la Bête a besoin de votre sang pour préparer son Grand Sabbat à elle. Vous êtes instruit, vous, ça se voit tout de suite, vous avez lu et entendu ce dont je parle...

Un blond garçon de seize ans, timide et gentil envers tous, même envers Boris, attendait de passer en jugement pour s'être enfui d'un camp de travail obligatoire. Il connaissait une vieille fable paysanne qu'il se mettait à raconter tous les soirs d'une voix monotone : Dans un pays lointain vivait un oiseau aux plumes d'or. Le paysan le plus pauvre, grâce à des incantations apprises chez une sorcière, fait venir l'oiseau qui lui offre une de ses plumes. Cette plume dorée, incrustée de pierres précieuses, vaut un royaume. Mais l'oiseau exige en échange un objet qu'il choisira lui-même dans la hutte misérable de son obligé. Le paysan souscrit facilement à cette clause qu'il croit innocente. Et voici que l'oiseau emporte dans son bec une vieille croix de fer que la petite fille du paysan avait l'habitude de porter suspendue à son cou. Des malheurs commencent à s'abattre non pas seulement sur le paysan, mais sur le village et la province tout entière. Les enfants meurent, les incendies et les Tartares ravagent la plaine. Un mal étrange apparaît qui emporte le bétail et brûle la joie dans le cœur des hommes... Le paysan s'en va à la recherche de l'oiseau pour lui reprendre sa croix. Après maintes aventures, il arrive dans un pays où le cannibalisme passe pour la plus haute vertu et le plus grand privilège. Où à l'école on apprend aux enfants le parjure comme on leur apprend ailleurs la table de multiplication. Le roi de ce pays est un oiseau infidèle, aux plumes d'or...

A ce moment du récit, les yeux des auditeurs se dirigeaient immanquablement vers Boris aux épaules chargées de tout le fardeau des crimes attribués à l'oiseau et à son peuple. Le traitement infligé à Boris par ses compagnons de détention correspondait au besoin impérieux qu'ils ressentaient tous de

rétablissement l'équilibre moral ébranlé par les agissements perfides de l'oiseau.

Un voleur de grand chemin, arrêté pour quelque assassinat, prit à Boris sa chemise et ses chaussettes, en arguant du bon droit de celui qui allait survivre, face à l'absence de droits de celui qui, de toute manière, devait disparaître de ce monde.

Un notaire, le seul représentant de l'*« intelligentsia »*, qui, de ce chef, jouissait dans la cellule d'un prestige incontestable, agrémentait les loisirs communs par des conférences régulières où il analysait le rôle néfaste joué par le peuple de Boris dans l'économie, la politique et la culture du pays :

— Ils ont maintenant, Messieurs, ils ont maintenant ce qu'ils ont largement mérité en abusant au cours des siècles de notre hospitalité trop généreuse. Ils nous ont conduits dans la saleté. Leur mercantilisme a failli empoisonner l'âme de notre bon peuple. La débauche qu'ils avaient érigée en idéal et en système contaminait notre jeunesse. Nos bienfaits innombrables, ils les ont payés de l'ingratitude la plus noire. Mais, heureusement, Dieu est là, Messieurs, et on les emmène, eux, dans le fossé. Voilà qui est consolant et qui constitue une preuve irréfutable que la justice du ciel n'est pas un vain mot. N'est-ce pas ? Monsieur, Monsieur... comment déjà vous faites-vous appeler, je l'oublie toujours, Monsieur... Youri Goletz ? Qu'en pensez-vous ? Vous vous taisez, mais vous devez pourtant être bien renseigné sur le chapitre...

Regardez-le, Messieurs, il tremble, il est tout blême. Entre nous soit dit, et puisque entre compagnons d'une même infortune la confiance doit régner, je puis vous confier que je ne crois pas un traître mot de ce que nous raconte ce monsieur Goletz. Selon mon humble avis, il ne s'appelle certainement ni Goletz ni Youri et il n'a jamais été valet de ferme...

Vous devriez avoir honte, Monsieur, de vos mensonges. A la rigueur, j'aurais compris que vous continuiez à mener en bateau la police, bien que moi par exemple, je ne mente jamais... Mais ici, dans la cellule, vous vous trouvez entre honnêtes gens qui ne sont pas des dénonciateurs. A moins que

vous ne croyiez le contraire ? Dites-le et nous saurons comment nous comporter envers vous.

Les paysans restaient bouche bée devant les tournures élégantes du notaire. Ils cherchaient à l'imiter. On organisa même une protestation collective contre la présence de Boris dans la cellule « occupée, monsieur le Directeur de la prison, par des gens qui ont certes des démêlés avec la justice, ça peut arriver à tout le monde, mais dont le sang est pur et les origines claires ».

Il y avait aussi des leçons collectives : quinze professeurs se mettaient à apprendre à Boris à balayer le plancher de la cellule, à tenir le balai, à nettoyer sans le moindre instrument, avec ses mains nues, la tinette remplie d'excréments et d'urine. Du balai ne subsistait que le manche mais le plancher devait briller. Le nettoyage de la tinette avait été confié à Boris en toute exclusivité. Il se mit à aimer la merde, substance patiente, humble, nullement agressive.

Les détenus étaient appelés à l'interrogatoire. Ils en revenaient avec des visages tuméfiés et des traces de trique, lilas, sur la peau. Les uns étaient fusillés, les autres relâchés. Le matin et le soir ils chantaient en choeur des prières lourdes et solennnelles qui étaient comme un champ de blé.

De nouveaux locataires arrivaient dans la cellule où Boris était devenu le meuble le plus ancien, une sorte de tinette ou de crachoir. Ses compagnons recevaient parfois de leurs familles des colis alimentaires qu'ils partageaient cérémonieusement, sans jeter à Boris ne serait-ce qu'une miette. La faim devenait obsédante; elle était comme un corps palpable. Les affamés parlaient de nourriture. Ils rédigeaient, en paroles, des manuels fantaisistes d'art culinaire. Leurs songes manquaient d'air et de ciel, mais étaient remplis de lard. Dans leurs rêves, ils traversaient des contrées inconnues parsemées de chapelles et d'églises dont les murs étaient faits de ce lard gras, argenté et universel.

Ils se gavaient des plats succulents dont le seul défaut était l'inexistence. Mais à certains d'entre eux, aux durs, aux sévè-

res, ces excursions trop faciles dans le pays enchanté du Lard, causaient des déchirures par trop douloureuses. Alors, bien que rendus impuissants par l'action rongeante de la faim, ils se mettaient à fouiller dans les poubelles du sexe. Le maigre postier raconte :

— Il y avait un veuf dans notre ville, un homme très bien, très affable. Il bedonnait; il devait friser la cinquantaine. Il jouissait du respect universel. Caissier chef aux Abattoirs municipaux, qu'il était. On peut dire : une bonne situation. Plus que ça : une haute situation, une situation élevée. Toujours très bien mis. Toujours en noir. Une canne à pommeau d'argent. Tous les dimanches il allait à l'église et s'asseyait directement derrière le maire.

Deux filles qu'il avait : L'aînée avait épousé un entrepreneur de travaux publics. Un homme sérieux, je dirais plus : un homme du monde. La cadette, qu'elle était jolie, la cadette. Tout à fait comme je les aime. Bien en chair, toute blonde, avec des papillotes, on aurait dit un ange. Et ses grands yeux innocents, peut-être faussement innocents. Et des joues roses, rondelettes. Elle devait avoir dans les vingt-deux ans à l'époque. Une dot comme il faut. Les garçons lui tournaient autour comme des mouches autour du miel. Mais le papa était fier, à ce qu'il paraissait. Pas un soupirant ne lui était assez bon. Vous pensez bien : Caissier chef au Abattoirs municipaux. Une bagatelle. Les gens chuchotaient... des histoires; on y croyait pas. Partout, il y a des envieux. C'est la loi de ce monde.

Ils avaient une jolie maisonnette avec un jardin; des géraums sur les fenêtres. Des gens bien. Des gens comme il faut.

J'étais leur voisin. Je sous-louais une chambre chez une vieille, dans la baraque à côté. Et tous les jours, en rentrant de mon travail, j'ôtai ma casquette devant la fille qui restait à la fenêtre à ne rien faire. Elle me répondait d'un mouvement à peine perceptible. Très légèrement, elle inclinait sa jolie petite tête comme il sied à une fille de bonne maison envers un homme qu'elle connaît à peine et qui par ailleurs — à

quoi bon le cacher — n'est qu'un pauvre inspecteur des P.T.T.
Je rêvais d'elle comme on rêve à une princesse.

Une nuit d'hiver, des hurlements me réveillent. Comme si on égorgeait des cochons. J'enfile mon pantalon. Je me précipite dehors... La fille, presque nue — rien qu'une culotte et un soutien-gorge — tout ensanglantée... saute par-dessus le mur. Le mur n'était pas haut. Elle crie au secours, comme une folle. Elle crie : Si je ne l'ai pas tué, ce vieux salaud, qu'elle crie, je le tuerai encore de mes mains...

Poliment, je la questionne : Mademoiselle, en quoi puis-je vous être utile ?... Couvrez-vous. Il fait froid. Et je lui passe ma veste.

C'était comme si elle ne m'entendait pas. De nouveau : Je vais le tuer, le vieux salaud !

Les gens accourent avec des lanternes. On entre dans la maison. Le caissier est là-dedans, à hurler et à gémir. Il se tord sur le plancher dans une mare de sang. Le lit est défaït : — Cette petite putain, qu'il crie, je l'aurai, ô, je l'aurai. Elle n'a pas respecté son père. Elle n'a pas respecté ses cheveux gris. J'étais trop bon...

J'étais là, parmi les premiers accourus. Je glisse sur quelque chose de mou... sans me rendre compte. Et puis, je me penche et alors je me rends compte : C'étaient des couilles, les couilles du caissier. Avant que le toubib ne vienne, j'avais tout pigé. Et plus tard, quand le vieux a crevé — ça n'a pas été long, deux jours en tout — la fille a tout expliqué devant le juge : Le papa lui faisait des avances. Il voulait coucher avec. La fille le prenait à la rigolade. Cette nuit-là, il lui avait versé des gouttes dans le thé pour qu'elle s'endorme. Dans son sommeil elle sent quelque chose entre ses jambes. Et quand elle se réveille, le papa est là en train de tripotouiller avec sa pine autour de son pucelage. Alors la fille continue à faire l'endormie, la somnolente. D'un geste elle prend le rasoir qui est là, sur la table de nuit, et lui tranche les couilles...

Après la mort du vieux elle hérita de la maison, du jardin, de l'argent. Le tribunal l'a acquittée. Mais elle était comme

folle. Où qu'elle allât, les gosses lui couraient après et lui criaient : — Rends-la donc, cette pine ! Où l'as-tu mise, cette pine ?...

Accompagné du prisonnier de corvée, le gardien apportait la soupe fumante dans un bidon. En file étirée, les détenus attendaient leur tour, gamelle en main. Cette dernière pomme de terre, ce timide morceau de moelle collé au fin fond du bidon, à qui vont-ils échoir en partage ?

Chez tous les poux pullulaient, mais une tradition bien établie voulait qu'il n'y eût qu'un seul responsable de l'invasion de ces insectes fraternels : Boris. C'est lui, l'Impur, qui avait amené la vermine dans la cellule — expliquait-on aux nouveaux venus. Ce mythe eut une influence sur l'attitude de Boris. Pendant les rituelles séances d'épouillage, qu'on célébrait le samedi soir lorsque, sauf imprévu, il était à peu près certain qu'aucun des occupants de la cellule ne serait convoqué à l'interrogatoire, Boris faisait semblant d'imiter ses compagnons et d'écraser les parasites. Mais il leur laissait la vie sauve. Il enlevait sa chemise comme tout le monde. Pour éviter violences et récriminations, il faisait semblant de rechercher les poux entre les coutures de son linge, mais le petit bruit de ses ongles partait à vide. Les grands poux, paresseux et repus, jaunâtres et croix sur le dos, sortaient indemnes de ces chasses factices. Ils étaient solidaires et fidèles; ils étaient fraternels. Ayant à faire un cadeau à quelqu'un, Boris leur faisait don de leur vie.

Le dimanche soir, fatigués de chasser interminablement ces petits rubis mouvants aussi innombrables que les étoiles dans le ciel clair de juillet, les locataires de la prison enveloppés du chaud brouillard de leurs propres haleines, se mettaient à raconter leurs rêves, des rêves « dont l'armée descendait sur leur vie pour prendre chair eux-mêmes et dévorer la maigre chair de leur incrédulité. »

Boris n'était pas insensible à la singulière beauté de ces récits et de ces commentaires somnambules. Mais il allait de

soi qu'il était exclu également de cette communauté tissée du fil des songes.

Le premier cordonnier avait vu une horloge et le deuxième commenta cette image : — Tu seras libéré sous peu.

Vassili, le voleur de grands chemins, avait entrevu des prunes. Commentaire : Tu seras battu à ton prochain interrogatoire. Une paire de bottes : Transfert dans une autre prison. Un champ de trèfle, pendant la dernière nuit je me suis promené dans un champ de trèfle — racontait le garçon, déserteur du camp de travail. — Ce n'est pas gai, mon petit gars, expliquait le cordonnier assassin de sa femme, — personne des tiens ne va survivre à cette tempête. Ni ton père, ni ta mère. Tu es déjà orphelin. C'est dur... Et le garçon de pleurer à chaudes larmes.

Boris aussi voyait des images d'autant plus riches que les quatre murs étaient incolores. Mais il ne les confiait à personne.

C'est vers cette époque que lui fut envoyé son « Rêve Décisif » qu'il a couché sur le papier une dizaine d'années plus tard et dont la relation se trouve dans le chapitre xxiii de ce livre.

Tous les quatre ou cinq jours, on conduisait Boris aux interrogatoires. Un petit lieutenant, bien peigné, lui posait toujours les mêmes questions : — Comment t'appelles-tu, d'où viens-tu, qui t'a donné ces faux documents ?... Il gifflait Boris et couvrait son dos et ses mains de coups de nerf de bœuf. Boris se taisait. Etais-ce de l'« instinct » ? Tout au long de sa vie, Boris a-t-il été autre chose que l'expression d'un « instinct » ? Il essayait de réduire son existence, de ne pas respirer, de décroître, de disparaître entre les murs, de ne pas penser, comme si les pensées elles-mêmes pouvaient le trahir.

Après une semaine de séjour dans la cellule commune, ayant bien mesuré les dispositions de ses compagnons, il choisit une attitude qui, avec ses avantages et ses inconvénients, lui semblait pourtant la plus heureuse et l'uniquement pos-

sible : Il fit le muet. Pendant deux mois il ne prononça pas la moindre parole à l'adresse de quiconque. Il trouvait une sorte de bonheur âpre, une sorte d'appui solide et toujours plus fort, dans ce silence absolu qu'il sortait du fond de lui-même. Ce silence était comme une foi ardente. Il choisissait souvent un objet qu'il fixait pendant de longues heures quand la grisaille du crépuscule d'automne se muait en nuit. Parfois, c'était la lisse et brillante surface d'un poêle de fonte, grand et ventru, qui était alimenté du dehors en combustible, dans le corridor, derrière la lourde porte de la cellule. Alors Boris devenait léger, toujours plus léger et il planait dans des hauteurs vides d'où, à sa volonté, il pouvait contempler la terre déchirée et noire. Ainsi que les foules des siens qui s'en allaient dans des fosses communes.

Quant à son sort extérieur, il ne se produisit pour lui, lors de toute cette période, qu'un seul événement, à vrai dire insignifiant : Les générations successives de détenus qui emménageaient dans la cellule pour la quitter peu après, se passaient toujours, tel un fanion, un petit morceau de verre qui leur servait à se couper les ongles. Pendant une nuit particulièrement noire et froide, Boris s'empara de ce petit objet. Couché à même le ciment, étendu sous le manteau qui lui servait de couverture, il brisa le verre en petits éclats qu'il avala soigneusement, l'un après l'autre. L'opération dura une heure. Il ne voulait pas que les autres le surprennent. Le vol de la propriété collective lui aurait valu de nouveaux coups. De plus, une tentative de suicide ne pouvait que confirmer l'avis général concernant ses origines. Enfin, c'était un acte du moins strictement privé, sinon honteux, auquel il se livrait et la présence, ne serait-ce que d'un témoin, aurait enlevé à Boris tout son plaisir, comme s'il s'était agi là d'une séance de masturbation particulièrement chargée de volupté.

Le lendemain, en constatant la disparition du morceau de verre, les compagnons de Boris étaient unanimement affligés. — Il nous était tellement utile, ce morceau de verre innocent — comme d'habitude c'était le notaire qui résumait la

situation. — Qui donc pouvait avoir intérêt à nous en priver ?... C'est regrettable, Messieurs, mais il y a parmi nous des gens auxquels même notre malheur commun n'a pas appris à respecter les règles primitives de la cohabitation. Ah, si je le tenais, ce voleur stupide et méchant...

Curieusement, personne ne soupçonna jamais Boris d'avoir commis ce vol banal. Car le vol constituait aux yeux de tous un acte viril, si minime soit-il, et Boris leur paraissait dans ce contexte trop effacé, trop mort, on aurait dit — trop inexistant.

A la grande déception de Boris, le verre mangé ne provoqua même pas une crampe d'estomac. Dépourvu des suites escomptées, entièrement isolé, l'acte, le seul acte réel auquel Boris se livra à cette époque disparut comme un poisson dans les méandres d'un torrent rapide.

Tous les quinze jours on emmenait les prisonniers aux douches. Dans la pièce surchauffée, sous le plafond bas, les corps des hommes couverts de bleus et de blessures dégagiaient au contact de l'eau chaude une vapeur qui, pour Boris, ne ressemblait à rien de connu. C'était une émanation d'animaux dont, décidément, il ignorait l'espèce zoologique. De lourdes plaisanteries, ayant pour objet les parties génitales et leur usage, étaient lancées par les hommes pour atteindre, en fin de compte, la queue bleuâtre de Boris. Le signe d'Alliance y était gravé et il constituait pour ces hommes le démenti le plus cinglant aux allégations que Boris opposait à ses juges. Cette queue offrait aussi une preuve irréfutable de la bêtise de l'occupant « qui se laissait berner par ce pâle crétin aphone ».

— Regardez-moi donc cette queue ! Avec un engin comme ça, il veut se faire passer pour un des nôtres, pour un Youri Goletz. Trop d'honneur ! Sais-tu seulement faire le signe de croix ?... espèce de petit malin... Attends, ne la cache pas si vite, ta petite queue. Nous allons l'examiner. Comme ça. Voilà. Et où est donc ton prépuce ? Regarde ma pine à moi, tu ne vois pas la différence ?

Boris fixait l'objet du litige : C'était donc ça l'instrument, le pauvre instrument de toutes ses métaphysiques passées ? De toutes ses métaphysiques qui lui paraissaient jadis tellement personnelles, tellement uniques et qui, aujourd'hui n'étaient pas plus à lui que les tripes d'un cafard écrasé ne sont « individuelles » par rapport aux tripes d'un autre cafard écrasé ?

Une auréole d'hilarité entourait le groupe d'hommes dans la salle d'eau. La chaude vapeur était comme la pitié. Au coup de sifflet strident du gardien, le jeu se terminait et les prisonniers regagnaient leur cellule.

Boris fixait de nouveau, dans la pénombre, la surface lisse du poêle de fonte chauffé au rouge. A force d'imagination, il dessinait sur cette surface vierge des figures géométriques et dès qu'il relâchait son effort, ces figures imaginaires tombaient en folie en y entraînant Boris, Boris éternellement muet. « La géométrie, cette preuve irréfutable de la folie de Dieu » — où avait-il donc entendu ces mots ?... Oui, mais un Dieu NORMAL, un Dieu dépourvu de folie, serait-il supportable ?

— J'entrerai dans la démence comme on entre dans un bain chaud — il formulait et reformulait cette phrase idiote sans jamais sortir un son de sa bouche morte.

Un très lourd sommeil s'étant emparé de ses compagnons, Boris, étendu à même le ciment, veille tout seul vers la nuit immense. Savamment, ses sens savourent cette veille précieuse qu'il croit solitaire. De la nuit une main émerge qui se pose sur son épaule. C'est un attouchement doux et précautionneux. Le cordonnier, assassin de sa femme, chuchote à l'oreille de Boris :

« Ils n'ont rien compris, eux, ces pauvres imbéciles, et même leur Monsieur le notaire. Ils s'amusent à piétiner, à

étrangler leur propre bonté, leur propre pitié qui sont vastes, pourtant...

« Moi, je le savais dès le début, dès le premier coup d'œil : tu te crois innocent, car tu les aimes. Eux, ils pensent être innocents, car ils te haïssent ou font semblant de te haïr. En vérité, ton amour pour eux et leur haine pour toi sont jumeaux... L'erreur était à la racine, à la base. La vérité, je l'ai payée cher, je l'ai payée de ma vie et du salut de mon âme, mais je la tiens et elle ne m'échappera plus. Ecoute, Goletz :

« Aimez-vous les uns les autres » — il n'y que leur Dieu maigre et anémique pour avoir émis une pareille recommandation, digne d'un maire de village. Lorsqu'elle est limitée, la pitié est fade... Elle est pire que la pire cruauté. Si les destinées de votre monde me concernaient encore, je vous aurais imposé un autre commandement, le mien : Tombez amoureux, épouvantablement amoureux tous de tous. Lorsque c'est nécessaire, devenez sodomistes et lesbiennes. Que chacun tombe amoureux fou de chacun et de chacune ! Que chacun se hausse à la seule hauteur digne de MON Dieu à moi : à celle du crime passionnel, à celle du suicide passionnel ! Que l'Univers se consume dans l'orgasme perpétuel, dans le crime passionnel définitif, perpétré par chacun et par chacune sur chacun et sur chacune. Que le Dieu véritable, le seul, vous serve d'exemple !...

« Les balivernes humanitaires : « L'homme est le seul qui compte. L'homme est la mesure de tout... » Ils me font rire. Tous. François d'Assise, certains Hindous, oui... Ils entraient la vérité, la devinaient sans la saisir. Le crime passionnel ultime, le suicide passionnel ultime, sans excepter les bêtes, les montagnes, les pierres, les précipices, les pensées et les images... »

Le chuchotement du cordonnier se fit ardent : « Tu sais à présent, Goletz, pourquoi j'ai tué ma femme. Tu sais pourquoi je te pousse vers la mort. Tout comme eux, mais pour des raisons différentes. Non ? En attendant, prends ce morceau de

pain. Mais prends-le donc, idiot ! Et ne t'avise pas de me consoler. Nous sommes trop semblables. Tu dois t'en douter. Réponds ! Réponds ! »

Mais les lèvres de Boris, de Boris l'éternellement muet, restèrent immobiles. Il détourna la tête, tandis que dans son cœur retentissait un discours fort tranquille et fort raisonnable, le discours d'un étranger :

« Celui qui abhorre la vie n'a qu'à choisir la mort. » « Les suicidés constituent dans l'autre monde un club d'élite. » Mais que doit entreprendre celui à qui répugnent également et la vie et la mort, ces deux pôles d'un aimant éternel, enduit d'immondices tout aussi éternelles ? Quel explosif serait donc à même de faire sauter cette vieille chienne galeuse, la chienne d'éternité ?

La mort — ce pâle satellite de la vie.

La vie — ce satellite insipide de la mort.

Taedum vitae et taedium mortis.

Oh, mon Dieu, cher Maître, Monsieur le comte, boss, chef, patron, mon cher pauvre cordonnier, mon Dieu... n'avez-vous donc vraiment rien d'autre à vendre, aucune autre marchandise à m'offrir dans cette sale boutique ? »

... Lorsque le regard du Cordonnier et celui de Boris se croisèrent le lendemain, dans la cellule, n'y subsistait aucune trace de ce dialogue nocturne. Dans son for intérieur, Boris sut gré au Cordonnier de cette absence de complicité et il ne se défendait plus contre la chaude amitié qui envahissait son être tout entier. Il se disait : Cette membrane, la plus délicate entre toutes, qu'engendre la plaie en vue d'une cicatrisation impossible, pour la déchirer, il y a évidemment des moyens multiples, petits et grands, également efficaces. A vrai dire, chaque action, chaque geste, chaque révolte et chaque soumission ne sont qu'un de ces moyens... Mon pauvre Cordonnier, mon cher Cordonnier, si j'avais seulement un Royaume,

je te dirais : Tu y entreras. Bien plus, je t'en aurais donné les clés et le sceptre. Je serais parti moi-même dans ton village. Mais je n'ai aucun Royaume. Mon cher pauvre Cordonnier....

Telle était donc la vie de Boris dans la prison de S. De temps en temps on le convoquait encore chez le juge d'instruction qui lui promettait l'exécution capitale pour l'aube du lendemain, mais était visiblement trop paresseux pour signer l'ordre. Il y avait toujours des choses plus urgentes à faire, des instructions plus importantes à mener. Boris et son « cas » rapetissaient comme dans un songe, se perdaient comme dans un brouillard. Telle une lampe éteinte couverte de poussière, sa destinée se mourait avant qu'il ne mourût lui-même. Avec le temps, à demi oublié, Boris se muait en objet à peine nommable, en mince carapace, en squelette d'insecte desséché.

Les nuits se faisaient longues. L'hiver avait pris la terre en sa possession. La neige couvrait la cour de la prison, les toits des maisons adjacentes, les grands arbres solitaires qu'on voyait par la lucarne grillagée de la cellule. Elle couvrait les hommes et leurs activités quotidiennes et paraissait plus puissante que le temps lui-même. Jusqu'à ce que vînt la journée du 22 décembre. Et alors, pour Boris, tout fut changé.

CHAPITRE XXXII

Il se réveilla au petit matin et essaya désespérément d'assembler les petits morceaux de nuit qui s'en allaient vers le haut et vers le bas, à gauche et à droite. Il aurait voulu se couvrir de la nuit comme d'un vêtement, mais la nuit fuyait

ses mains et ses yeux. Presque quotidiennement, il se livrait à cet exercice : retenir la nuit qui s'en allait. Avec le temps, il y avait acquis une certaine habileté. Il réussissait à faire durer la nuit ou du moins à rester plus longtemps dans de vastes contrées intermédiaires abritées de son manteau. Il parvenait, presque à son gré, à arrêter l'invasion du jour hostile. Parfois, il faisait appel à certaines incantations qu'il avait composées lui-même. En voici une :

La nuit mugit à travers les vaches noires
 Aboie à travers les chiens
 noirs
 Car la nuit.
 Le compartiment vide s'envole (vers un but inconnu)
 s'envole
 car le train et les rails.
 La nuit haletante se meurt
 Craque son corps. Le jour noir approche.
 Tes compagnons dorment d'un lourd sommeil
 Du sommeil des statues. Du sommeil des pierres.
 Ils dorment¹ vaches, chiens, nuits
 Ils dorment le train sifflant
 Et les entrailles verdâtres.

Entre eux, entre « nous »...
 Toi seul, ô notaire, roi de ce monde souterrain,
 Tu veilles. Vers la nuit. Vers l'humilité.
 Elle veille — ta Splendeur
 Ta mère, mère d'un petit voleur du faubourg,
 D'un grand roi du Hadès. Pour toi a-t-elle conquis
 Ce trône sombre, à force d'implorations muettes ?
 Elle faisait le trottoir dans un quartier d'Hambourg
 Pas trop populo. Même pas...

1. « Dormir » *cum accusativo*, « dormir », transitif, plaisait davantage à Boris que le « rêver de ». En effet, il semble y avoir une nuance...

Mais ce matin-là, Boris se sent trop épuisé pour l'effort de volonté qu'exige le jeu. La faible lumière commence à dessiner des signes compliqués sur les vitres sales de la lucarne. C'est un dimanche — les gardiens font sans doute la grasse matinée et l'appel est en retard. Les rites du matin ne sont même pas amorcés : pas de coup de sifflet signifiant le réveil, pas de distribution de jus. Un *no man's land* dans le temps et dans l'espace que cette prison avec ses hommes livrés au lourd sommeil. Que ne donnerait pas Boris pour pouvoir griffonner quelques mots, quitte à plus tard détruire ses notes lui-même. Mais il n'y a dans la cellule ni papier ni crayon. S'il y en avait eu, on n'en aurait pas donné à Boris. Du reste, il n'aurait pas pris de notes qu'on aurait instantanément enlevées, triturées, commentées. C'est peut-être un bienfait que cette impossibilité absolue de toute extériorisation. C'est peut-être vers cette impossibilité que tendent les Créateurs en se livrant à l'acte le plus honteux : la création. Boris recommence à somnoler : « Je déteste la mort presque autant que la vie. Je ne déteste point mes compagnons. La haine — un genre particulier de vibration qui éveillait jadis le sentiment du déjà vu et du déjà vécu... Je ne connais plus la haine. Rien que la fatigue. »

Il rouvre les yeux et fixe la vitre. Il touche à peine de son regard les arabesques gravées dans la glace par les premiers rayons de l'aurore invisible. Et tout d'un coup, un frisson trop puissant soulève Boris : Dans le chaos, maintenant criard, des arabesques, il aperçoit le Signe de la Vie Terrestre.

Au cours de sa treizième année, à l'approche de la maturité rituelle, Boris avait appris à distinguer ce dessin unique entre tous : une ligne transversale donnant naissance à trois tiges couronnées de petites flammes. Un passant à la peau jaune, aux pommettes saillantes et à la barbe noire avait trouvé un

soir un gîte sous le toit des parents de Boris. Les domestiques le raillaient, sans méchanceté. Il était comme perdu dans le monde. Il traversait la plaine à pied, à la recherche d'un but dont il ne parlait à personne. Pendant quelques mois, il paya l'hospitalité reçue en initiant Boris aux arcanes du Livre de la Création. Entre les pages de ce vieux volume on trouvait des cheveux, gris et noirs, dont l'origine fut expliquée à Boris de la manière suivante : Chaque fois qu'un homme pieux se livre le jour du Sabbat à l'étude des Saintes Ecritures, et qu'en même temps — à la recherche d'une signification cachée de la parole luc — il tire sur les poils de sa barbe et en arrache un... un grand tuyau se détache avec fracas de l'orgue puissant placé derrière le trône du Créateur. Pour éviter ce tintamarre désastreux, le pieux Etudiant n'a qu'à déposer son cheveu entre les lignes du Livre. Et c'est ainsi que les poils des arrière-grands-pères de Boris aboutirent entre les pages du Livre, transmis fidèlement d'une génération à l'autre. Un jour, l'homme noir s'en alla vers d'autres horizons, mais son enseignement resta gravé dans la mémoire de Boris. Le Signe de la Vie, appelé par les simples le signe du miracle, se détachant de la foule des objets, des lignes, des formes et des couleurs, était auparavant apparu à Boris par quatre fois et Boris en connaissait la puissance qui ordonnait et commandait. Le Signe faisait reculer les choses, les phénomènes, les développements, les pensées elles-mêmes vers leur point de départ, vers leur germe et jusqu'au germe de leur germe, d'où elles pouvaient repartir en suivant d'autres courbes, d'autres pistes, au gré de celui qui savait reconnaître et saisir le Signe. Le Signe renvoyait les éléments du monde visible et invisible vers cette matrice où ils n'étaient point encore eux-mêmes, mais des concepts purs et libres; croisements et entre-croisements de possibilités infinies, cordes d'un instrument que n'eût encore touché aucune main pour en faire échapper une musique.

Un pilote mortellement blessé, mais chez qui l'entraînement s'affirme plus fort que la vie elle-même. D'un dernier

petit geste il fait décoller un avion supersonique et s'endort dans son ronronnement. Boris se questionne encore lui-même : Cela en vaut-il la peine ? Mais pour échapper au Signe — aucune issue. Comme à son propre mouvement, comme à sa propre immobilité. Déjà le Signe envahit son être, prend la direction de ses réflexes, s'introduit dans les canaux de ses sens et de sa volonté.

Or, on remue dans le couloir. Une lourde clé grince. La porte s'ouvre : — Débarbouillez-vous un peu, Goletz — fait le gardien. — Dans vingt minutes, votre juge d'instruction vous attend.

Dans un état semblable à un songe lumineux Boris passe par les corridors vétustes de la prison. Ses narines ne perçoivent plus l'odeur d'urine mêlée à celle de l'encaustique. Ses pieds ne touchent pas le plancher. Des expressions toutes faites, des phrases dénuées de sens tambourinent légèrement contre sa conscience : « Le seul ennemi des êtres c'est bien l'Etre... Mais contre le Signe, même les paupières fermées ne défendent aucunement... Le vide mord sur l'espace chauve... mais il est impuissant. Le vide... cette substance amicale, souriante. Le corps de l'Histoire, attaqué par les cafards... mais ils ne le dévoreront pas... »

Tels des néons publicitaires, des fragments incohérents, des poèmes, des formules étranges s'allumaient et s'éteignaient dans la nuit. Le cas de Boris était dépassé. Il ne pouvait plus s'agir que de l'expédition d'une affaire courante, du règlement d'une formalité toute banale.

Boris entre dans le cabinet de son juge d'instruction comme on entre dans un bureau de poste. Il est distrait, absent, et pourtant, et pourtant... son pouls s'accélère.

Le lieutenant Lesch, blond, gras et débonnaire, comme une fleur rouge et ronde dans un pot de fleurs, est assis sur son siège habituel. Le revolver et le nerf de bœuf sont là, sur la table. Les lourdes mains blanches se déplacent à intervalles réguliers sur le bureau comme deux souris savantes. Quelques secondes s'écoulent dans le silence. Lesch se met à parler :

— Eh bien, mon cher Goletz, puisque c'est de ce nom que je dois t'appeler bien qu'il soit faux... Eh bien, mon cher Goletz, il est temps que nous parlions sérieusement. Tous les honnêtes gens en ce bas monde doivent exercer une profession. Moi, j'ai la mienne. Je suis le dépisteur des vôtres. De mes propres mains, j'ai fusillé neuf cent quatre-vingt-quatorze Juifs dans cette petite ville. Je suis le roi des Juifs de S. Ton cas n'est pas banal. Tu l'as vu toi-même. Tu étais dans la cellule des condamnés à mort. Les Juifs, quand ils entrent chez moi, dans cette maison, je leur accorde un délai raisonnable — un jour, deux, trois à la rigueur. Pas plus. Toi, tu manges notre pain depuis, depuis, attends un peu — il fixa le dossier devant lui sur la table — depuis soixante-six jours. Quatre-vingts grammes de pain par jour. Tu diras que ce n'est pas beaucoup. Et pourtant, dans cette guerre que les tiens nous ont imposée, nous devons tenir compte même de pareilles vétilles. Si nous devons parfois nous montrer mesquins, c'est encore de votre faute. Passons. Ce record de soixante-six jours — tu dois le reconnaître toi-même — constitue tout de même quelque chose de scandaleux... Dans deux jours c'est la Noël. Je vais en permission dans la ville de P. et — on n'y peut rien — ton cas doit être réglé avant. Je te mets en main un marché honnête. Tu es Juif. Tu le sais, toi, aussi bien que moi. Aussi bien je te propose un *gentleman's agreement* : Si tu l'avoues, si tu me donnes ton vrai nom et les gens qui t'ont procuré tes faux papiers, parole d'officier, tu seras fusillé sur-le-champ, sans être battu ni interrogé davantage. Ça ne fait pas mal, une balle dans la nuque. A quoi bon faire tant d'histoires, hein ? C'est moins qu'une visite chez le dentiste. Tu iras au ciel et de là-haut tu regarderas cette terre. Moi, je ne vais pas rester indéfiniment dans cette ville, à l'arrière. Ma besogne terminée, on va m'envoyer au front où je serai obligé de tirer sur ces imbéciles de Russes. Et je serait plein de poux. J'en aurai davantage que toi maintenant. Je perdrai peut-être une jambe ou un bras et peut-être même mes couilles. On n'a pas toujours la chance que je t'offre

maintenant, celle d'être tué loyalement et proprement, d'une seule balle. Quant à toi, mon petit ange, tu vas me regarder d'en haut et, débarrassé de tout ce cirque, tu vas pouvoir en faire des gorges chaudes. Parce que la sincère sympathie que j'éprouve pour toi, n'est pas réciproque. N'est-ce pas ?

En parlant, le lieutenant jouait avec ses mains, et Boris qui les fixait, apercevait dans leurs mouvements le Signe, le Signe qui ne le quittera plus à partir de cette matinée.

Est-ce donc un « dialogue » ce qui est en train de se jouer entre Lesch et moi ? — s'interrogeait Boris. — Sommes-nous vraiment assis devant la même table ? Non, nous sommes debout tous les deux — quel vacarme ! — chacun de nous sur un autre balcon, au-dessus d'une grande place. Il pousse des cris, mais je ne parviens pas à en saisir la signification dernière. Dans un instant c'est moi qui vais crier vers lui d'un autre balcon suspendu plus haut, un peu plus haut, mais ma voix AUSSI est trop faible. L'humanité tout entière (mais quel mot laid et pédant que l'« humanité ») n'est rien d'autre qu'un ramassis de fous, d'étourdis dont chacun se tient sur son propre balcon, un peu plus haut, un peu plus bas, au-dessus de la grande place et en hèle un autre qui, lui, en apostrophe un autre. Mais que cette place est bariolée ! Qu'elle est pleine de chariots, d'arbres, de poussière. De poussière sonore. Cette éternelle poussière sonore ! Mon balcon est suspendu plus haut que le sien, mais je ne suis pas meilleur que Lesch. Aussi pauvre, aussi étourdi. Fatigué par cette recherche de l'Essentiel, qui nous a été imposé à tous deux, mais par qui ? De l'Essentiel qui peut-être n'existe pas. Quel vacarme ! Comme grimpé à la hune, je vais maintenant tenter de répondre à ce petit lieutenant. Mais le vent déchire les discours...

Ayant repris haleine, Lesch poursuivait : Il y a évidemment une autre possibilité aussi que, pour ma part, franchement, je préférerais ne pas envisager. Tu peux t'entêter et ne pas avouer comme tu l'as fait jusqu'à présent. Dans ce cas-là je

ne puis te faire qu'une seule promesse, accompagnée elle aussi de ma parole d'honneur : Selon les livres que vous prétendez saints (n'étant pas théologien je ne me prononce pas sur le chapitre) l'être humain, toi par exemple, aurait dans le corps trois cent soixante-cinq os et osselets. Pas un seul ne restera intact. Regarde-toi donc dans une glace !

Il fit une pause : Parbleu, il n'y a pas de miroir dans cette pièce. Sentinelle ! Hé — ho, sentinelle ! Apportez vite une glace à ce monsieur...

Lesch alluma une cigarette. Quatre allumettes, l'une après l'autre, s'éteignirent avant qu'il réussît à s'en servir. Les quatre allumettes, jetées négligemment sur la table, formèrent le Signe. Et Boris, plus sûr de son affaire qu'il ne l'était de son bon droit, s'interrogea de nouveau, en spectateur distant et désintéressé : La brèche existe. Où donc, à quel moment va-t-elle apparaître ? Il n'était plus impatient de la réponse. Elle était là, toute proche. Elle devait venir.

Un miroir, sans doute volé dans une maison dont les habitants avaient entrepris le long voyage, un grand miroir encadré d'acajou fut apporté par la sentinelle qui le mit devant le lieutenant. De la poche de son veston militaire, Lesch sortit un peigne et une petite brosse et commença à mettre de l'ordre dans sa chevelure légèrement ébouriffée. Ce n'est qu'après quelques minutes qu'il sembla se souvenir soudain de la présence de son client :

— Eh bien, Goletz, viens donc par ici ! Regarde-toi ! Tu sais, tu n'es pas beau à voir. Et si tu n'avoues pas, tu le seras encore moins mais tu n'auras plus d'yeux pour te regarder.

Pour la première fois depuis soixante-six jours Boris regardait son visage. Il eut un haut-le-cœur. Ce visage lui était plus étranger que celui de Lesch. Cette chose bleue, jaune, tuméfiée et amorphe, suis-je vraiment obligé d'en être le porteur jusqu'à la fin de mes jours ? Les blessures peuvent guérir, les ecchymoses et les bosses auront beau s'estomper, les petites veinules rouges disparaître du blanc de mes yeux... Une certaine réalité de mon visage m'a été dévoilée. Je me

méfierai de lui, je le haïrai ma vie entière comme un jaloux qui n'oublie jamais la seule nuit passée par sa maîtresse dans les bras d'un autre. C'est donc à cela que peut servir un visage, mon visage ! C'est une libération...

La brèche dont ne se souciait plus Boris apparut à la fin, à travers un seul mot de Lesch qui, impatienté par le silence, lança en guise de dernier argument :

« Des Polonais comme toi, nous en avons assez vu... »

C'était donc ça : le mot « Polonais » était donc ce tremplin d'où le saut ne pouvait déboucher que sur l'herbe de la survie. Et le jeu commença à se dérouler, rapidement et selon des mouvements et des règles tout préparées :

— Oui, mon Lieutenant, vous avez bien raison. Je ne suis pas Polonais. Je suis Ukrainien. Je sais que vous allez me tuer. Vous ne pouvez plus me relâcher. Vous m'avez beaucoup trop cuisiné. Pas trop fiers à l'idée que je pourrais m'exhiber avec cette gueule, hein ? Je ne me fais aucune illusion là-dessus... Pourtant, je ne suis pas Polonais. Ni Juif non plus. Et si je dois mourir, maintenant, je veux mourir tel que je suis né : Ukrainien. Je m'en fous de vos promesses et de vos menaces. Je sais de quoi vous êtes capables. Mais appelez donc ici un seul intellectuel, oui parfaitement, un seul intellectuel ukrainien et vous serez tout de suite fixé sur le chapitre. Il s'apercevra en un instant que je connais des choses que nul autre — qu'il soit Polonais, Juif ou Allemand, — ne saurait connaître. Des traditions qu'on se transmet de père en fils dans de vieilles familles cosaques. Des rites et coutumes zaporogues qu'ignorent même vos professeurs d'ethnologie les plus érudits et vos « Herr Doktor »'s les plus doctes... Allez-y, n'ayez pas peur, appelez donc quelqu'un. Et avant de me faire descendre, laissez-moi vous dire, mon Lieutenant, que vous ne connaissez pas votre métier. C'est tout !

La véhémence de ce discours fut une surprise tant pour Lesch que pour Boris. Jusqu'ici le lieutenant avait considéré Goletz comme un insecte lent et désarmé, incapable de réactions vives, incapable même d'éprouver une peur violente,

enfermé dans son silence et son immobilité incolores. Et voilà que cet animal s'agitait. Et s'il disait vrai ? Après tout les Ukrainiens sont ici dans la plupart des cas nos alliés. C'est sur eux que nous nous appuyons pour administrer le pays conquis. Evidemment, un de plus un de moins, ça ne change rien à l'affaire. Mais si je suis un dépisteur professionnel, si j'ai fait des études poussées en typologie, en caractérologie, appris à reconnaître les Impurs, à sentir leur odeur, à déceler leurs gestes, ai-je le droit de me tromper à ce point ?

Lesch se sentit tout d'un coup comme un mathématicien qui aurait buté contre la table de multiplication. Le doute se glissa dans son cœur. Il continuait d'afficher, néanmoins, une certitude superbe : — Ne t'excite pas, mon petit Goletz ! S'il n'y avait autre chose, ton culot monstre à lui seul me confirmerait tes origines.

Il jouait ostensiblement avec son revolver, mais la certitude l'avait quitté et aucun des deux n'était dupe. D'un geste magnanime Lesch décrocha l'appareil : « C'est bon, tu l'auras ton intellectuel. Et je parie que les détails qu'il inventera pour assaisonner ton exécution, vaudront bien notre modeste programme. Tu l'auras voulu. A ta place, je renoncerais à cette confrontation. Les Ukrainiens sont susceptibles et mon ami Houmeniouk ne sera pas ravi en apprenant qu'un Juif essaie de se faire passer pour son compatriote... »

On entendit un petit déclic : — Allô, c'est vous, Houmeniouk ? Pourriez-vous passer chez moi ? Oui, parfaitement, tout de suite. J'ai ici un cas qui ne saurait vous laisser indifférent. Parfaitement. Un Juif qui se prétend votre compatriote. Oui, parfaitement. Il se prétend Ukrainien. Quelque chose de nouveau. D'habitude, ces zèbres-là essaient de se faire passer pour Polonais. C'est plus facile pour eux parce qu'ils connaissent la langue. Celui-ci a dû inventer un numéro inédit. Je compte sur vous pour bien lui faire comprendre son imprudence. A tout de suite.

A travers la fenêtre, Boris demeuré debout, regardait les branches des arbres et les toits des maisons couverts de neige

grise. Il sculptait sa propre lassitude. Il y découpaient de petites statuettes, des jouets, de petits objets aux formes inédites. Et toujours, sans que sa volonté y fût pour rien, les formes et les contours se défaisaient et se rejoignaient pour recréer le Signe.

On attendait l'intellectuel ukrainien, M. Vassili Houmeniouk, docteur en philosophie et membre de la Police d'occupation. Boris ne le connaissait pas. Quelque part, au-dehors, M. Houmeniouk fendait l'air froid, pataugeant dans la neige et dans la boue vers Lesch qu'il devait aider à statuer sur le cas de Youri Goletz.

CHAPITRE XXXIII

Rincé dans les eaux troubles et dans les eaux pures, grand, un peu voûté, visage dont la sensibilité et la curiosité pour les choses semblaient avoir été lavées, mais non pas l'attention soutenue et animale, Houmeniouk portait l'uniforme du vainqueur, comme on porte la grâce céleste, la grâce du ciel venue un peu trop tard. De densité, de poids propre, il en avait sans doute davantage que Lesch qui l'avait fait venir, mais la source du pouvoir mortel se trouvait chez Lesch, et Houmeniouk ne pouvait que s'incliner devant la supériorité congénitale de l'autre.

La distance naturelle et surnaturelle séparant le conquérant de ses auxiliaires autochtones, il aurait été toutefois indécent de l'étaler devant un personnage aussi louche, soupçonné par surcroît d'avoir des origines impures et de ce chef voué à l'extermination. Les deux messieurs échangèrent donc un salut correct, sans se serrer la main, à vrai dire, et même un sourire entendu. Mais le fond de ce sourire, quelque chose le chuchotait à Boris, était félé.

Une complicité entre gens de la grande plaine, entre héri-

tiers des Seythes — était-elle en train de se tramer entre Boris et Houmeniouk le chevalin ? Si c'est le cas, se disait Boris, cela se fera contre ma volonté, sans ma volonté. Et pourtant, les arrière-grands-pères de Houmeniouk n'ont-ils pas par hasard travaillé les terres des princes auxquels mes arrière-grands-parents prêtaient de l'or ? Ou alors, quand l'occasion s'en présentait, n'égorgeaient-ils pas mes aïeux dont ils caressaient tendrement les enfants, aux bons vieux siècles où les pogromes, pour être cruels, n'étaient pourtant pas définitifs ? De toute manière, mon monsieur Houmeniouk, je te connais. Je connais le paysage qui t'a façonné et dont tu t'es nourri. Je connais les refrains chantés autour de ton berceau, la couleur des robes d'apparat que portaient ta mère et tes grands-mères paysannes. Je connais aussi la route qui t'a conduit de l'écurie à l'antichambre du palais, de là aux bancs de la faculté et au pauvre gîte de l'étudiant affamé et mortellement sérieux. J'imagine tes après-midi d'hiver dans une ville étrangère qui te paraissait immense et inhumaine, tes retours dans un taudis sans feu, tes humiliations et tes rêveries. Et la dernière étape de ta route, celle qui t'a conduit dans cette pièce, à leur service. Tu auras beau te parfumer à l'aide de cette infâme eau de Cologne vendue contre tickets aux officiers subalternes, tu ne pourras jamais faire disparaître cette odeur de foin et d'étable qui est la tienne et qu'il m'est impossible de ne pas aimer comme j'aime tes rêveries passées... Et cet amour — vibration tellement délicate, comme si déjà elle appartenait au passé, à UN passé...

Lesch rompait le silence : — Mon cher Houmeniouk, je t'ai expliqué l'affaire par téléphone. Tu es précisément ce docteur en philosophie, cet intellectuel ukrainien que ce Youpin voulait avoir devant lui. Interroge-le, tue-le, frappe-le, fais ce que tu veux, mais finissons-en. J'ai faim et cette histoire commence à vraiment trop durer !

Houmeniouk ne leva pas les yeux sur Boris. Les dents serrées, il lança une question, tel un instituteur de village, aigri et mécontent par avance de la réponse de son élève :

— Quel est le plus grand poète ukrainien ?

C'est alors que le jeu commença à amuser Boris. Son cerveau travaillait comme il n'avait plus travaillé depuis longtemps : Si un homme veut prouver qu'il est anglais et un Anglais qui a fait ses études, et si, à une question semblable, il répond : Shakespeare ou Byron, il n'aura rien prouvé. Evidemment : Tout le monde, sans être anglais, a entendu parler de Shakespeare et de Byron. Il faudrait au contraire, qu'il admette tacitement et qu'il fasse tacitement admettre par son interlocuteur, qu'il est inconcevable de lui poser une pareille question. Il faudrait qu'il mentionne tout de suite un Eliot ou une Edith Sitwell. Dans la même situation un Français, un VRAI Français, ayant fait ses humanités, ne saurait répondre : Ronsard ou Victor Hugo. De la sorte, il ne prouverait rien. C'est seulement en évoquant un Lautréamont ou un Milosz qu'il pourrait témoigner sinon de ses origines françaises, du moins de son degré d'initiation au domaine français. Eh bien, ce monsieur, en me demandant le nom du plus grand poète ukrainien, ne peut s'attendre qu'à un seul nom, un seul : celui de leur barde, Tarass Chevtchenko... Mais tout le monde ici, non seulement les Ukrainiens, mais aussi les Russes, les Polonais et les Juifs, vivant en Ukraine savent que ce chantre de la misère des serfs et de la fierté cosaque EST votre gloire nationale. C'est usé. En citant Chevtchenko je te ferais plaisir, mon bon Houmeniouk, mais je ne frapperais pas ton imagination et surtout je ne te prouverais rien. Il me faut, ou plutôt il te faut AUTRE chose.

Et Boris prononça le nom d'un poète d'avant-garde, mort depuis peu, à l'âge de vingt-neuf ans, son ancien ami, connu et aimé de deux cents lecteurs peut-être. Tel un Horace se proposant de transplanter les rythmes helléniques sur la glèbe d'Italie, cet homme, Ihor Hranytch, avait essayé de greffer des pousses surréalistes sur l'arbre de la jeune poésie ukrainienne. Mal lui en prit. Peu avant la guerre, il succomba à l'inévitable et proverbiale tuberculose pathétique dans la chaumière de ses parents. Leur désespoir était pesant, définitif, à la mort

de ce fils élevé et instruit à coups de sacrifices et qui, selon les voeux de leur cœur, aurait pu faire un bon curé de campagne et peut-être même un évêque.

Mon pauvre Ihor, se dit Boris, voici donc que ton nom, le nom d'un mort et d'un mort que j'ai aimé, se mue pour moi maintenant en planche de salut. Il aurait mérité un meilleur sort, nous le savons tous deux.

Alors, Houmeniouk bondit : — Je ne pouvais pas m'attendre à moins de la part d'un gibier de potence — tel que vous. (Boris s'aperçut que Houmeniouk se mettait à le vouvoyer.) Vous osez affirmer que cet esprit torturé, que ce pauvre bougre de Hranytch serait notre plus grand poète ! Qu'il serait poète ! Mais vous vous moquez du monde ! Je le connaissais, votre Hranytch, il me faisait pitié. A dire vrai, je n'ai jamais compris un traître mot à ce qu'il écrivait et je ne crois pas qu'il y eût là quelque chose à comprendre... C'est un charabia décousu tout juste digne d'un gosse de quatre ans...

— Si c'est là votre opinion — fit Boris — ce n'est pas la mienne. Vous m'avez posé une question et je vous ai répondu aussi honnêtement que je le pouvais.

— Honnêtement, honnêtement... — Houmeniouk entraît de plus en plus profondément dans son rôle de professeur appelé à examiner un élève, brillant peut-être, mais inquiétant et bizarre :

— Eh bien, on n'est pas d'accord. Pas du tout. Abandonnons donc les poètes et passons à des choses plus terre à terre.

L'ukrainien dans lequel s'exprimait Houmeniouk était quelque peu artificiel. Une oreille sensible y aurait discerné des traces du séjour de Houmeniouk dans des pays non-slaves. Mais c'était un langage correct et même soigné. Quant à Boris, il connaissait toutes les finesse de cette langue qui pour lui avait le parfum des soirées d'été sur les bords du Dniestr, langue marécage, langue steppe, langue crépuscule, langue eau.

Houmeniuk poussait plus avant : — Quels étaient avant guerre les grands journaux ukrainiens ?

Et les partis politiques ?

Un sabbat de sorcières, une nuit de Walpurgis que cet examen. Mais Boris en contrôle d'une manière souveraine les amorces et les aboutissements. Théâtre de souris blanches, grissées par l'alcool, mais obéissant au doigt et à l'œil à celui qui tire les fils, qui déclenche et contrôle tous leurs sauts, leurs tours et leurs entrechats savants — cet entretien, jusque dans le détail, est tel que le veut la volonté de Boris. Il tire encore les ficelles de la discussion qui, à son gré, dégénère en querelle. On se dispute. On pousse des cris. Le pauvre Lesch, oublié, assiste comme une carpe à ce combat de deux hommes de l'Est, dont il ignore la langue. La comprendrait-il, qu'il ne saurait se reconnaître dans le fouillis des prétentions et des contre-prétentions, des récriminations mortelles et des récriminations vénielles. Houmeniuk ne triche pas. De toute son âme, il défend son avis selon lequel les fils d'une nation opprimée, empêchée depuis des siècles de se constituer en Etat, se devaient de revêtir l'uniforme du vainqueur. Boris arguë de son côté : — Vous ne voyez donc pas qu'ils sont en train de nous duper. Ils ne nous laissent pas goûter aux fruits d'une victoire qui peut être éphémère. Qui le sera. Mais si survient leur défaite, nous y serons associés. Nos jeunes se battent sous des drapeaux étrangers et eux, qui nous promettaient notre indépendance, ils n'ont même pas voulu proclamer Kiev capitale d'Etat. Un geste qui ne leur aurait rien coûté, puisque de toute manière, aussi longtemps que durent les hostilités, la réalité du pouvoir reste entre leurs mains. Ils n'ont même pas daigné reconnaître le gouvernement que nous tenions prêt et qui aurait pourtant été leur plus fidèle allié. Nos ministres, vous savez vous-même ce qu'ils en ont fait, de nos ministres. Parler de cette ignominie me fait mal. Vos patrons veulent tout pour eux. En fin de compte, il ne leur restera rien.

Le nationalisme de Boris est pur et tout à fait messianique. Il abhorre les compromis.

Houmeniuk : — Vous manquez de réalisme, jeune homme. Avec votre intransigeance idiote, vous et vos pareils, vous allez nous faire perdre la seule chance qui se présente depuis des dizaines d'années. Seule une association avec eux, quels que soient nos sentiments intimes, peut nous apporter quelque chose de réel, de palpable. Ne nous gargarisons pas de ces grands mots : indépendance, souveraineté. Commençons par de petites tâches concrètes. C'est pour la première fois que notre génération a un mot, un petit mot à dire sur cette terre qui est la nôtre. Ils sont en train de débarrasser notre pays de la peste juive. Pour le faire, ils ont besoin de notre aide, car sans elle ils seraient incapables de dépister, de découvrir, d'identifier les Juifs qui se cachent. Nous aurions préféré, certes, qu'ils commencent par les Polonais, mais pour des raisons politiques qui sont les leurs et pas les nôtres — ils ne veulent ou ne peuvent pas le faire. Pas encore, du moins. Quel est notre rôle dans tout ceci ? Devrions-nous bouder, rester à l'écart, parce que ce « *timing* » n'est pas tout à fait conforme à nos désirs ? Non et non ! Nous devons nous rendre utiles et indispensables. Apprendre chez eux ce que nous avons à apprendre. Trêve de fausses ambitions. Nous devons accepter toute parcelle de pouvoir qui nous est offerte, peu importent son étendue et sa source. Qui vous dit qu'une fois terminé le chapitre juif, on ne fera pas appel à nous pour débarrasser cette terre des Polonais, des Russes, des Tsiganes ?... Et alors, quel que soit le résultat de la campagne en cours, nous aurons un territoire homogène, bien à nous. Appelez cela indépendance, autonomie ou protectorat. Il y a bien des dépendances qui aboutissent à la liberté et des indépendances qui en éloignent. Quelle différence... Notre but reste le même. Et si eux, ils nous aident à nous rapprocher de ce but ne serait-ce que d'un pouce, nous nous devons de coopérer. Et c'est là notre **SEUL** devoir à présent.

Il regarde Boris dans les yeux. C'est au tour de Boris de placer une question :

— Connaissez-vous Kiev, Monsieur ? Etes-vous jamais allé dans notre ancienne capitale ?... Moi, j'y ai vécu.

Il scrutait le visage de Houmeniouk. Ce visage en fuite, cette fuite de visage. Dans son enfance, Boris avait vu une fois le cadavre d'un lièvre tué par un aigle. Ce lièvre était resté trois jours sur le remblai de chemin de fer, dévoré par les fourmis et lavé par la pluie. Le visage de Houmeniouk ressemblait maintenant à s'y méprendre à la tête de la petite bête morte.

Hébété, Houmeniouk aurait-il mal entendu, mal entendu cette question tellement incongrue et si surprenante ? — Kiev ? fit-il, Kiev ?

— Eh bien, Monsieur, je me suis rendu à Kiev et j'y suis resté. C'est la plus belle ville du monde. Un miracle, le miracle d'humilité. Dans ses faubourgs, au printemps, l'odeur de la terre n'est plus quelque chose de fuyant, d'indéfini; c'est la nostalgie et l'objet de cette nostalgie, la passion et son apaisement. C'est une maladie voluptueuse et son remède. Tout d'abord on ressent une nostalgie. Puis, on n'en est plus capable et on ne ressent plus que la nostalgie de sa propre nostalgie, et ainsi de suite. C'est par ce sentier qu'on sort de la vie. Mais si l'on renversait la hiérarchie, si l'on chamboulaient les valeurs... Si la nostalgie devenait plus précieuse que son objet, et la nostalgie de la nostalgie — plus pure, plus précieuse que le REFLET originel ? Là est peut-être l'éénigme, l'immortalité de Kiev. J'ai regardé les flots du Dniepr en mars, quand ils charrirent des glaçons et des saules arrachés. C'est tout gris, mais je n'échangerais pas cette grisaille qui contient l'univers, contre la plus belle fille ou le plus beau paysage. Ville-vitrail d'une cathédrale que personne n'a jamais osé ériger. Je connais les grottes et les couloirs souterrains qui, on le croyait jadis, et moi, j'y crois encore, mènent directement au mont Athos, à Jérusalem, au Paradis.

Il y a de petites maisonnettes en bois rose et vert qui se

mirent dans le fleuve. Autour de vous déambulent des cerisiers, oui parfaitement, des cerisiers miraculeux qui valent ceux du Japon. C'est dans cette ville toute en fleuve, en miel et en brise, qu'il y a douze siècles, se noua notre destin. La ville où naquit notre âme... Ils nous l'ont arrachée, cette ville. Ils ont arrêté les membres de notre gouvernement qui s'était constitué là-bas et qui était comme le cœur d'un homme libre. Ils ne les ont même pas fusillés. C'aurait été sans doute trop beau, trop chevaleresque. Ils les ont déportés, ignominieusement, avec des criminels de droit commun, avec des Juifs, avec la pire racaille; ils leur ont fait râper des pommes de terre et cirer des bottes. Leurs bottes. C'est là l'ultime outrage. Nous ne demandions qu'à être leurs alliés, à mourir pour la cause commune. Ils ont craché sur la fraternité que nous leur avions offerte.

Et après tout cela, Houmeniouk, vous vous pavanez dans leur uniforme et vous vous sentez heureux lorsqu'ils vous confient leurs sales petites besognes...

Boris alors perd le souffle. C'est l'apaisement. Il venait de penser à son oncle Zacharie mort depuis des années. Zacharie n'aurait ni menti ni prononcé un discours comme le sien. Il se serait tu. La seule vraie trahison à commettre est-elle donc celle commise envers le silence ?

Une réponse ?... Houmeniouk paraissait la chercher désespérément, mais elle ne venait pas. Il ne pouvait plus s'agir d'arguments. C'étaient des enchères, c'était un combat de deux amours et celui de Boris était le plus fort.

Houmeniouk balbutia : — Je connais Kiev, moi aussi...

Et d'une voix devenue furieuse : Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Tu es accusé... tu le sais toi-même. Tu t'es mis dans de beaux draps. Au fond, vous êtes tous pareils — des irresponsables. Des criminels. Regarde mon uniforme et regarde tes frusques...

Voilà donc son seul argument — cette pensée traversa la tête de Boris. — Il n'en a pas d'autre. Et il le sait. Il cherchera à me sauver. Sans cela, pas de retour pour Houmeniouk dans

son ornière. Mon amour pour la ville, la sienne et la mienne, est plus convaincant que son instinct, que la réalité... La rage de Houmeniouk ? Au fond, il m'aime, il m'aime déjà. Mes paroles sont tombées en lui comme un germe. Il ne connaîtira plus la tranquillité. D'un policier j'ai fait le chevalier errant d'une cause qui n'est pas la mienne. Pas tout à fait la mienne...

Houmeniouk lève la tête. Aux sentinelles il lance un cri rauque : — Emmenez-moi cette merde hors d'ici ! Et en vitesse !

Et à l'adresse de Lesch : — Ça ne peut pas être un Juif. Je vous le garantis. C'est une racaille, bien entendu. Politiquement, aucune confiance. Mais pour être Ukrainian, il l'est, malheureusement...

— Tiens — fait Lesch. — J'aurais pas cru : une merde de cet acabit peut donc avoir aussi des idées politiques ? C'est d'un ridicule... Vous m'étonnez, mon cher Houmeniouk...

La réflexion était ambiguë. Elle pouvait viser aussi bien Geletz que son compatriote qui venait d'avoir avec lui une explication si véhemente. La flèche atteignit son but, cependant Houmeniouk continuait, imperturbable :

— Je vous ai dit donc : Politiquement — aucune confiance. C'est un adversaire, un type nuisible. Mais ce n'est pas un Juif. Pour ça — pas question. Il parle trop bien notre langue, il connaît trop bien nos affaires, notre littérature, notre vie...

Lesch : — Mais il est circoncis.

Houmeniouk : — C'est vrai, je l'avais oublié ! Mais ça ne change rien à l'affaire. Il faudra lui demander comment ça se fait qu'il le soit. Cette circoncision ne m'étonne pas moins qu'elle vous étonne. Mais qu'il soit Juif, ça non. Jamais. Je ne me trompe pas. Je ne peux pas me tromper...

Du couloir on réintroduit Boris dans la pièce où il retrouve la présence réconfortante de Houmeniouk. Houmeniouk est plus chevalin que jamais. Et Boris aime les chevaux.

C'est Lesch qui parle et qui parle avec, malgré tout, un renouveau d'intérêt. La question d'ordre clinique qu'il pose s'harmonise mieux avec cette odeur de police que les discours enflammés sur le passé légendaire d'une nation :

— Comment se fait-il que tu sois circoncis ?

Boris se tait. Il raisonne : La ville de Krasnoïe est de l'autre côté du front. Ils n'auront aucun moyen d'y faire une enquête. Mais ils ne le reconnaîtront pas. Au-dessous du grade de général, aucun d'entre eux n'est prêt à avouer qu'ils ne dictent pas leur loi à New-York, à Moscou ou sur Vénus. Leur seule raison de vivre c'est la maîtrise du monde, du monde tout entier. L'absolu n'est pas à la merci d'une amputation, sinon il cesserait d'être l'absolu. Leur pensée ne saurait admettre la moindre limitation à leur toute-puissance.

Et Boris parle. La flamme s'est éteinte avec laquelle il évoquait Kiev, le Dniepr et les esquifs des premiers Varègues. Un petit idiot de village, un peu désorienté et trop obtus pour proférer des mensonges, raconte sa petite histoire :

— En 193..., j'habitais à Krasnoïe. La petite ruelle du côté du moulin. J'suis allé chez une fille : Olena, Olena la grosse. Tout le monde y allait et les copains m'y ont entraîné un jour. Trois jours plus tard ça commence à démanger, ça commence à couler. J'espérais que ça allait s'arranger. J'avais honte. J'ai traîné ça pendant des semaines. A la fin, je ne pouvais plus faire un seul pas. Les glandes étaient gonflées comme deux pommes. Pas moyen de bouger.

Alors je chipe du fric dans le coffre de ma mère et je m'en vais chez le docteur Stankievitch. Un vieux. Avec une barbiche. Il habitait, il habitait... la rue des Sources. Il m'a donné un traitement. Ça a duré deux mois. Tous les jours des injections dans la pine. Et je pissais rouge, bleu, vert... Toutes les couleurs. Non, pas toutes. Je n'ai jamais pissé noir.

Donc, ce docteur, dès qu'il voit mes couilles, il me dit : Il va plutôt mal, ton petit oiseau. T'as trop tardé à venir me voir. Tous pareils, fallait pas avoir honte... Bref, j'ai eu une inflammation et puis... le phimosis, le « col espagnol » qu'ils

appellent ce truc. Et alors, il a fallu me circoncire. Je pleurais devant le docteur, j'étais gosse, quoi. Je veux pas avoir l'air d'un Youpin, que je lui disais. Et lui, le Stankievitch, il me dit : Pour ça, te fais pas de bile, mon petit. N'importe quel médecin reconnaîtra toujours qu'on t'a fait l'opération quand tu étais déjà adulte. Et puis, c'est plus sain comme ça, plus propre...

De longues ombres se posaient sur les murs de la pièce. Boris regardait le petit carré de ciel à travers la vitre gelée. Entre l'oiseau qui plane et le ciel, il y a le vol, un vol non accompli. Nous nous trouvons tous au fond d'un crachoir. J'y suis au même titre que ces zèbres. Si une bombe pouvait éclater... Pourquoi tardes-tu, où caches-tu donc ta splendeur, obus incandescent, obus fraterno ? La cohérence ? Toute cohérence est un crachoir...

voici ce qui passait par la tête de Boris,
tandis que sa langue et ses lèvres desséchées continuaient
à débiter leur marchandise.

Maintenant, ils étaient convaincus et contents. Houmeniouk n'aura plus sur ses mains le sang de sa patrie. L'image de l'univers qui est celle de Lesch ne sera pas troublée.

Un léger sourire éclaire le visage de Lesch : — Si tu dis vrai — (Il sait, il sait que je dis la vérité — une voix crie ces mots dans la tête de Boris...) si tu dis la vérité, nous allons te montrer au médecin. Il tranchera la chose. Mais si tu nous racontes des boniments... ce serait dommage, dommage pour toi et pour toute la peine que je me suis donnée. Jamais encore un Youpin ne m'a fait suer comme tu l'as fait... Attends voir un peu. Tu vas être ramené dans ta cellule. Je donnerai des ordres pour qu'on te conduise demain chez le médecin de la prison. De toute manière, il faut en finir. La plaisanterie a assez duré...

Avec un reproche poli, les yeux de Lesch se posèrent sur le visage immobile de Houmeniouk.

CHAPITRE XXXIV

Ne serait-ce l'odeur du désinfectant, il ferait bon dans la petite infirmerie de la prison. Le poêle en fonte est chauffé à blanc avec des bûches de sapin. Boris regarde la grosse infirmière. Dans ses yeux humides, couleur noisette, il voit surgir une vague d'intérêt, peut-être de sympathie. Intérieurement, il tressaille à la vue des deux globes qui sous la blouse blanche se soulèvent au rythme de la respiration profonde. Quelle déception : Cette queue bleuâtre, cette usine à produire des métaphysiques, toutes mes métaphysiques, elle a vécu mes naufrages. Serai-je pourtant jamais libéré de cette hantise ? La mort à laquelle je suis en train d'échapper n'est donc pas assez puissante pour que la première poitrine de femme que je voie depuis des mois (mais quelle poitrine !) ne me semble encore l'aimant de l'existence, la source du divin. « O homme — flamme impatiente ! »

Dehors, la bourrasque fait exécuter des mouvements passionnés et bizarres à l'armée des flocons de neige. Il fait chaud chez le médecin. Boris n'est pas encore sauvé, loin de là, mais déjà ce n'est pas sans répulsion qu'il songe au fardeau de la vie libre qui risque de redevenir la sienne. « Et la parole accomplira sa destinée en devenant chair, pour que la chair puisse accomplir la sienne, se muant en fumée... » — était-ce Léon L. qui avait jadis prononcé ces mots ?... Lorsqu'on est solidaire de la mort, la vie est une trahison. Et qui ne paye pas.

Au fond, quelle raison le médecin pourrait-il avoir de ratifier l'histoire rocambolesque du « col espagnol » ? Tout n'est peut-être pas perdu. Avec un grain de nostalgie, Boris évoque comme un rendez-vous manqué la balle dans la nuque qu'une fois lui avait promise le bon Lesch. Mais voici que commence

à jouer l'engrenage du salut : Le médecin entre dans la pièce. C'est un homme légèrement voûté, aux cheveux noirs, aux pommettes saillantes. Il a l'air d'un tubard, d'un bon tubard. Son sourire un peu absent rayonne de bonté. Deux massifs gardiens de prison se tiennent derrière Boris qui, les mains enchaînées, déboutonne avec difficulté sa bragette. Il est sûr de sa cause, peut-être trop sûr de la réaction du docteur. Il parle en homme du monde, pressé de mettre fin à un léger malentendu, un peu gênant, mais surtout absurde :

— Eh bien, voilà, docteur, on m'a arrêté et on me garde dans cette prison; on prétend que je suis Juif. Ni plus ni moins. Or, je ne suis pas Juif, mais Ukrainien. Cela — je le pense — tout le monde peut aisément s'en apercevoir; sauf les policiers que leur métier finit inévitablement par abrutir. Je compte sur vous, docteur, pour prouver à ces Messieurs, ne serait-ce que leur peu de connaissances anatomiques. En vérité, la plaisanterie commence à trop durer. Il y a quelques années j'ai fait un phimosis et mon médecin d'alors m'a opéré. Il était catégorique : n'importe quel chirurgien doit être en mesure de constater la différence entre le travail des « circonciseurs » juifs rituels et le sien... C'est tout.

La désinvolture de Boris était-elle exagérée ? L'image qu'il s'était instantanément faite du médecin était-elle trop hâtive ? En détournant la tête de la verge dénudée de Boris, l'infirmière voulait-elle lui transmettre un message, l'aviser qu'il se fourvoyait ?

L'ampoule suspendue au plafond renvoyait son reflet au-dehors : seconde ampoule suspendue dans le flot des flocons. Boris regardait à travers la vitre. Il savait qu'outre cette prison où l'avait mis le destin, il n'avait pas d'autre chez-soi. Le vagabondage lui-même était usé. S'il allait gagner à ce jeu, que faire ? Retrouverait-il Noémi et les siens ailleurs que dans le gouffre du passé où il ferait triste figure d'attardé, de dernier arrivé ?

Attentivement, comme on fixe une idée abstraite, le médecin fixait la verge dépersonnalisée, humiliée de Boris qui, lui,

pensait à l'infirmière : Celle-ci, je ne l'aurai jamais, même si je sors d'ici. A moins qu'elle ne soit nécrophile... Faire l'expérience de la nécrophilie passive... Un passage à traverser...

Comme s'il ne voulait pas l'apercevoir, le médecin refusait la complicité que lui suggéraient les paroles désinvoltes de Boris :

— Voyez-vous, Monsieur Goletz — il appuya sur le mot « Monsieur », — il se peut que votre histoire soit véridique. C'est aux policiers d'en décider, non à moi. Quant à trancher du problème anatomique que vous me soumettez, la responsabilité me paraît bien lourde... Du reste — ajouta-t-il comme pour lui-même — j'ai une femme et des enfants. Et je ne suis pas chirurgien. Grâce à Dieu. Si ces Messieurs le jugent utile, ils n'ont qu'à vous envoyer chez un chirurgien. Rien d'autre à vous dire.

Dans la machine compliquée de la survie, quelque chose grinçait. Un rouage, un piston serait-il à remplacer ? Mais le premier coup de pouce donné, il faut que la représentation se déroule. Le rideau ne retombe pas.

C H A P I T R E X X X V

Au petit matin, les gardiens sont venus le chercher dans sa cellule. Il était faible et grelottait. Il avait peur de sortir de prison, comme certains ont peur de sortir de la vie, comme ces fœtus qui ne veulent pas quitter le ventre maternel.

« Le temps passe » — cette phrase ne signifie pas grand-chose, expliquait la veille au soir l'un des deux cordonniers : — chaque jour le ciel envoie à chaque homme, à chaque bête, à chaque objet, une petite écaille qui vient s'imbriquer dans l'armure de leur passé. Malheur à celui à qui cette armure a été enlevée !... Mais parfois il y a échange d'armures : entre une bête et un homme, entre un homme et une maison, entre

un homme et un homme. Alors, c'est la confusion sur terre et dans le ciel.

Il vivra, Youri Goletz, ce valet d'une ferme qui n'a existé nulle part et jamais. Il traînera sa carcasse vers le nulle part, vers ce vide qui avait mordu sur la substance de Boris. Depuis longtemps Boris aurait dû rejoindre dans la fosse sa propre ombre et les siens. Mais lui-même et tout ce qui était autour de lui n'étaient, dans le meilleur des cas que caricature de tragédie, caricature d'éruption. Jamais éruption authentique. Tout comme mes notes, écrit Boris, ne seront que la caricature d'une éruption. La faim obsessionnelle ressemble à tout sauf à la faim.

Le ciel était invisible. Comme un couteau aiguisé à l'infini, l'air frais de décembre coupait la respiration. Entouré des quatre sentinelles aux fusils pointés sur son corps, pieds et mains enchaînés, Boris avançait vers l'hôpital militaire où les chirurgiens devaient rendre leur verdict. La pâle lumière du matin l'aveuglait. Comme dans un ballet grotesque, les maisonnettes et les arbres, en sursautant et en valsant, accompagnaient silencieusement le cortège de Boris et de ses gardiens.

Les infirmières, dans leurs coiffes de nonnes, s'écartaient en silence et baissaient le regard avec un air de douceâtre compassion. La blancheur des murs et l'odeur de phénol assenèrent à Boris un coup de maillet. Il faillit perdre conscience, mais l'étourdissement ne dura pas.

Le voici qui, de ses mains enchaînées, déboutonne son pantalon pour dénuder, une fois de plus, l'organe où jadis avait été inscrit le signe d'Alliance.

Cette porte donnait-elle toujours sur Dieu ? S'ouvrait-elle du moins sur le Divin ?... Des rites, des symboles plats et ceux qui le sont moins : L'alliance avec Dieu et la passion charnelle, situées au même emplacement, fondues au même creuset, même chose ?... Le patriarche biblique, cet aïeul vêtu du désert rouge et de la poussière sonore pouvait-il prévoir cette

pensée qui est la mienne ? M'a-t-il posé une devinette malicieuse que je parviens à résoudre après des millénaires — au DERNIER moment ?

Devant les deux médecins militaires, Boris débite sa petite histoire inventée et il n'en ressent aucune honte, rien qu'une fatigue légèrement amusée... Ce sont les médecins qui paraissent gênés, dans leurs uniformes flambants neufs, avec leurs gestes fermes et rassurés. Le plus jeune, après une seconde d'indécision, prend dans ses mains, comme un objet inerte, le morceau de chair froissée et bleuâtre. De la poche de sa blouse blanche qui maintenant cache mal l'uniforme, il sort une petite lampe et examine consciencieusement les rides et les gercures sur la surface de la peau dépersonnalisée. Il semble ignorer la présence de Boris. Son regard, privé de toute expression, passe à travers Boris qui se tient debout, immobile.

Le docteur s'adresse à son ainé : — Honnêtement, mon Commandant, je ne saurais me prononcer. Ça a l'air d'une circoncision rituelle, mais cela pourrait être aussi bien une chose innocente, la trace d'une opération subie plus ou moins récemment. Veuillez regarder ce pli-ci... et maintenant, cette cicatrice. Quelle idiotie de vouloir nous faire dire à tout prix si l'intervention a eu lieu il y a vingt-cinq ou bien cinq ans. L'état actuel serait le même dans les deux cas.

Avec une expression d'impuissance, il se tourna vers le commandant.

Celui-ci, visage rose, grand et bedonnant, ressemblait à un artisan de bon terroir. Boris ignorait si le commandant avait entendu le premier mot de son histoire. Les pensées du commandant, si seulement cette tête pareille à une grosse tomate luisante contenait à présent quelque chose, ces pensées devaient planer très loin, peut-être au-dessus du potager adjacent à la maisonnette du commandant, quelque part en province, dans une ville d'importance moyenne, ville universitaire sans nul doute, où il habitait entouré de sa nombreuse famille, bourgeoise et respectable.

Jeté dans cette contrée barbare, chef d'hôpital militaire à

l'arrière du front, il devait considérer son entourage comme peu digne d'attention. Se pencher sur les destinées croisées en ces lieux, essayer de déchiffrer les besoins et les désirs bizarres de ces gens, cela serait trop demander à ce médecin en uniforme. Demeure le hasard...

A son tour, le commandant prend entre ses mains gantées de caoutchouc l'objet du litige. Un semblant de sourire effleure son visage. Mais c'est tellement fugitif que bien plus tard encore Boris se demandera s'il ne s'agissait pas là d'une illusion. Le commandant n'adresse pas un mot à Boris. Il se tourne vers son second; il paraît avoir à peine regardé le bout de chair blanchâtre que Boris sent comme un corps décidément étranger. D'un ton professoral, légèrement autoritaire, le commandant expose à son adjoint de brèves remarques : — Vous vous trompez, mon cher confrère. Nous avons l'entièvre possibilité de trancher le problème. Regardez donc ici, et ici !... Il sort une petite loupe qu'il passe obligeamment à l'autre : — Ce type a raison. Comme vous devez le savoir, chez les Juifs nous sommes en présence d'une circoncision. Chez celui-ci vous ne voyez qu'une concision. Et voici encore la cicatrice laissée par l'opération. Six ans n'ont pas suffi pour la faire disparaître et pour cause. Mais si l'intervention rituelle avait eu lieu il y a vingt ans, vous n'auriez jamais pu relever une pareille cicatrice. Ce n'est pas tout. Regardez par là. Et par là. Tâtez vous-même...

Avec ses mains enchaînées Boris reboutonne son pantalon. Il va falloir vivre. Entre la peur de cette mort et le dégoût de la vie, aucun « Tiers Espace » ne s'ouvrirait donc jamais ?

Il entend le commandant qui dans la pièce voisine dicte à une dactylo un certificat officiel :

« Chez Youri Goletz, Ukrainien, né le 4 novembre 19... à Krasnoïe, a été constatée une cicatrice ovale... d'une longueur de... consécutive à une opération nécessitée par un phimosis... » — Mettez encore le cachet officiel, Lisette. Oui, celui de l'hôpital militaire avec l'aigle et la croix gammée.

Entouré de ses gardiens, Boris sort de l'hôpital. L'air aigu

et la lumière non filtrée par les barreaux le font trébucher. L'un des gardiens tend à Boris une cigarette. Un autre se précipite pour lui donner du feu.

On est en plein jour. La neige étincelante crisse sous de lourdes bottes militaires.

— Mais vous êtes fou, fait un des gardiens, de voyager par les temps qui courrent avec une tare comme la vôtre. Comprenez-vous seulement que vous étiez à un pas de la mort ? Ça m'étonne même qu'ils aient pris toute cette peine avec les médecins et le reste pour tirer au clair votre histoire. Vous revenez de loin, de très loin. On a des ordres : Quand on met la main sur un gars suspect avec une queue comme la vôtre, on le fusille sur-le-champ. Car c'est par centaines qu'ils sortent maintenant de leurs ghettos, les Youpins. Comme des rats d'une maison incendiée...

Un autre gardien se penche vers Boris : — Mon pauvre gars, qu'est-ce que vous en avez pris sur la gueule... personne ne vous donnera des dommages et intérêts. N'y comptez pas. Et encore, vous avez une chance, une chance inouïe... Notre Lesch a fait du beau travail. Vous vous appelez Goletz, n'est-ce pas ? Ma femme en a dans sa famille qui s'appellent comme vous. Ne seriez-vous pas des environs de Tarnopol ?

Boris répond : — Non, je suis d'ailleurs. Mais il me semble que nous avions des parents par là-bas...

— Pauvre bougre, pauvre bougre... Dès que vous serez sorti, venez me voir. Ma femme sera contente. Elle vous fera de la kacha au lard, un de ces plats... Pauvre bougre, va.

Il n'entend plus autour de lui que ces mots. Pour la première fois depuis le début, une chaleur humaine, communicative, monte vers lui venant des hommes. Il note que ça lui procure un certain plaisir. Les tueurs lui font une petite place à leur table. Il devient un associé, non pas un associé de plein droit, mais un associé tout de même des « Non-circuncis, des associés de la mort »¹.

1. Creslaw Milosz.

Le directeur de la prison reçoit Boris dans son bureau. L'odeur de la prison, qui est, à quelques ingrédients près, celle-là même de l'urine, n'est pas absente de cette pièce. Odeur d'os crus, de fumée froide. La pièce semble somptueuse, après la cellule...

Le directeur se lève : — Mon cher Goletz, je regrette profondément le traitement que nous vous avons infligé et que vous ont infligé vos camarades de cellule. Evidemment, j'étais au courant. Dans notre métier... Mais j'ai laissé faire. Je viens de les aviser du dénouement de l'enquête. Je fais le nécessaire pour que vous soyez libéré le plus tôt possible. Peut-être dès ce soir. Enfin, on verra ça...

Rentré dans sa cellule, Boris en sent l'ambiance solennelle. Comme par le passé, il n'adresse la parole à personne, s'assied dans un coin, à même le ciment et ferme les yeux. Il pense à Noëmi et une peur puissante serre ses entrailles vides; entre les parois de son crâne, un fluide, un fluide visqueux. Ses coagulations ? Est-ce donc cela : « Mes pensées sont à toi, ô ma petite reine Karomama » ?¹. Sans proférer un son, il se murmure pour lui-même :

Des univers se hérissaient dans sa tête, pleins de klaxons et d'hostilité. Leurs poils, noirs et raides, frottaient les parois de son cerveau. La douleur, secrétée à force de frottement et se solidifiant en un éclair sans se payer le doux luxe de rester liquide ne serait-ce qu'un instant, cette douleur flottait, tel un cuirassé, dans le liquide. Et ce liquide... était-ce moi, était-ce elle, était-ce « le tout » ?

J'emploie la troisième personne du singulier au même titre que notre « expérience quotidienne » semble être enfermée dans les trois dimensions classiques. Le caractère illégitime, la fausseté de ces entraves qu'impose la grammaire ! Il me faudrait maintenant la quatrième, la millième personne d'un

1. O. Milosz.

nombre qui ne serait connu d'aucune arithmétique. D'un nombre qui serait comme un couteau dirigé vers le cœur de cette « Eternelle Fuyante » qui se nomme « Réalité ».

« L'univers — limousine noire
 Qui s'écoule, qui s'écoule,
 L'univers — orgasme de Dieu
 L'univers — eunuque saoul
 couteau cassé entre les dents cassées
 Univers — ô masque du Néant.
 Univers passé comme une fille publique
 Proclamons, ô insectes, la paix éternelle
 Parmi les sectes
 Parmi les monticules (et les trous)
 Et que la paix à la mort nous accule.. .

Il y avait aussi une prière qui n'était point déchirante. Y a-t-il quelque chose à déchirer :

Je m'enfuis en arrière
 Devant mon propre visage
 Qui me court, qui me suit
 Et je halète
 Et je souhaite...
 Nos prières
 Sont des ornières
 De Ton im-
 Placabilité

Ton âme — ramassis
 Ton âme — reine des poubelles,
 Rouillées et jaunies
 La cloche grelotte
 (Qu'à cela ne tienne)
 Par l'univers ton verbe domestiqué
 Ouvre donc une baie

Eventre...
A travers...

O, ramons à travers l'inquiétude...

Une main se pose sur l'épaule de Boris. Le notaire se tient devant lui, légèrement gêné, dans une attitude qu'il croit mondaine :

— Mon cher monsieur Goletz, si je vous adresse la parole... je le fais non seulement à titre individuel : Je suis chargé de le faire par l'ensemble de nos camarades. Ils m'ont mandaté. C'est le mot. Et aussi... ma conscience me pousse à réparer les torts dont nous nous sommes tous rendus coupables. Pendant les longues semaines d'une cohabitation forcée et de souffrances communes... nous vous avons traité durement, oui, durement et d'une manière à vrai dire peu humaine. Ne le niez pas. Nous nous en repentons, nous vous exprimons nos regrets, tous nos regrets. Mais si je vous parle maintenant, c'est aussi... pour plaider devant vous les circonstances atténuantes.

Vous admettrez que dans ce malentendu tragique, oui, tragique, toutes les présomptions jouaient contre vous. Nous ne faisions pas semblant, nous croyions réellement que vous apparteniez à cette race maudite et vous avons traité en conséquence. Dites-le, et vous à notre place auriez-vous agi autrement ?

C'était apparemment une question de pure rhétorique, mais Boris ne pouvait plus supporter ce flot d'éloquence. Il pensait à Hélène la Rousse, la tante d'Abraha et à la solitude qu'elle lui avait prédite. Il dit :

— Certainement, Monsieur, je vous comprehends et à votre place j'aurais agi de même. Je me promets même d'agir de la sorte, de suivre votre exemple, si un jour les circonstances devaient s'y prêter. Mais que me voulez-vous maintenant ?

Le notaire ne se laissait pas désarçonner : — Ce que nous vous voulons ? Mais voyons, nous voulons votre pardon, votre pardon et votre fraternité. Je suis Polonais. Vous êtes Ukrains.

nien. Il a pu y avoir entre nous des malentendus d'ordre politique. Même de la haine. Mais tout cela est bien dépassé. Un même sang, slave et aryen coule dans nos veines. Devant le malheur commun, nous devons nous entraider et — ne craignons pas le mot — nous aimer. Aucun véritable abîme ne nous sépare... Ne boudez pas, monsieur Goletz, nous avons été injustes, mais les sources de notre comportement étaient pures. Voilà ma main...

Et Boris, lentement, tendit la sienne, effleuré par une pensée banale : Ma main non plus n'est pas à moi. Comme ma verge. Elle appartient à Goletz. Adonnons-nous aux joies de la fraternité. Mais la joie, comment un Goletz doit-il la manifester ? Je l'ai presque oublié.

Un large sourire traversa son visage ravagé :

— Eh bien, Maître, soyons amis. Et que le Christ vous pardonne comme je vous pardonne à tous...

La scène n'était toutefois pas finie. Il y avait quelque chose au bout du discours du notaire :

— Monsieur Goletz, vous sortirez d'ici, sous peu. Moi-même et nos camarades, nous aimerions vous demander de régler un certain nombre de commissions plus ou moins délicates. Si vous pouviez par exemple passer chez ma sœur, Madame de B..., pour lui dire que je n'ai point fléchi, que mon esprit patriotique n'est nullement miné et que j'attends d'elle AU MOINS un colis par semaine. Vous connaissez vous-même notre ordinaire... Il y a aussi ce pauvre bougre de Z. qui aimerait qu'on prévienne sa famille de ses besoins et que l'on fasse disparaître de son domicile un certain nombre de papiers.... Puisque nous n'avons pas ici de crayon et puisque, de toute manière, vous risquez d'être fouillé à la sortie, il serait bon que vous appreniez par cœur les adresses...

Le cordonnier de village, celui qui avait tué sa femme, ne demandait rien. Tout au fond de ses yeux immobiles, Boris crut entrevoir comme une lueur d'ironie discrète. Boris se taisait. C'est à ce moment-là qu'ayant échangé un clin d'œil avec les autres, le notaire sortit le grand mot :

— Pendant votre absence d'aujourd'hui, il y a eu, bien sûr, comme d'habitude, distribution de soupe. Je sais que vous receviez toujours les portions les moins substantielles, sans pommes de terre ni viande. Nous avons, pour ainsi dire, mis nos misères en commun, nous nous sommes cotisés, pour que votre repas d'aujourd'hui soit un peu moins maigre...

Huit pommes de terre, blanches et rondes, comme des petits agneaux, sorties d'une cachette derrière l'armoire, furent solennellement remises à Boris. Tentative de soudoiement en vue des commissions qu'on allait lui confier ou bien réparation morale ? — Boris mangea les pommes de terre avec une réelle émotion. C'était l'événement le plus important de la journée, peut-être même des derniers mois.

Quoi qu'il en soit, se disait-il en somnolant, plus d'interrogatoires; un chapitre est clos.

Les rayons du soleil couchant traversaient avec effort les vitres sales de la lucarne grillagée. Le décor sordide de la cellule apparut devant les yeux de Boris comme s'il le voyait pour la première fois. La tinette en tôle, la vieille paille dont était parsemé le ciment, les têtes des faux compagnons de son destin qui reculaient déjà vers le passé. Léon L. affirmait qu'il n'y avait qu'une chose de plus épouvantable que l'Epouvante : la journée normale, le quotidien, nous-mêmes sans le cadre forgé par l'Epouvante. — Dieu a créé la mort. Il a créé la vie. Soit, déclamait LL. Mais ne dites pas que c'est Lui qui a également créé la « journée normale », la « vie-de-tous-les-jours ». Grande est mon impiété, soit. Mais devant cette calomnie, devant ce blasphème elle recule.

— Je m'en suis sorti... à quoi bon ? — se demandait Boris.
— Dehors il fait froid et il fait nu. Ici, c'est une maison. Je les aime, je les ai toujours aimés, car ma fausse haine et mon faux mépris m'étaient plaisants. Non seulement à cause de cela.

Peut-être un jour essayerai-je de fixer cette scène. Un démon avare tentera alors de me dérober chacun des pauvres mots, des mots servant à décrire les choses et les hommes qui

maintenant m'entourent, ici même, tout près, palpables et dont je ne sais quoi faire, sauf les aimer. Il faudra lui arracher avec entêtement, à ce démon jaloux, chaque mot un tant soit peu juste et ce sera un combat plus dur que celui que je viens de gagner. Plus honteux également, comme tout ce qui sert à décrire, à rabaisser le réel. Seul est plus grave le péché commis contre l'irréel.

« L'acte d'écrire, de tirer la plume à la poursuite d'images qui s'éparpillent, n'est-il donc pas ce qui le plus apparaît l'homme à l'insecte ? Et la dissection laborieuse des phénomènes et de l'espace ? Et les mouvements du cerveau, laids et astucieux ? »

Boris apercevait-il déjà ce que le langage et, à sa suite, les simples du langage (comme il y a des simples d'esprit) ont coutume de nommer « l'avenir » et qui n'est qu'un signe linéaire gravé dans la peau de nos âmes et de nos corps, qu'un signe parfois multiplié par la prière ?

Dans son sommeil léger, Boris revoyait l'Homme enterré jusqu'au cou, entre les détritus et les poubelles, qu'il avait aperçu jadis dans le petit camp perdu au milieu de la forêt. Comment continuer ? Quels seront mes chemins futurs ? La seule haine vivante dont je suis capable, je la voue d'ores et déjà à ces chemins futurs. Retrouverai-je sur cette terre l'enfant qui me fut confiée, Noëmi ? Où la trouver et où l'emmenner ?

Bientôt, je serai libre. L'avenir est un abcès à élaguer. Et tout bas, avec humeur : Je serai loin de cette machine chaude et apaisante qui me tenait, qui me tient encore. Son absence a un goût trop amer...

Mais Boris se trompait.

CODA :

L'histoire de la queue se termine ici, sur cette parole et sur cette image qu'on pourrait taxer de *happy end*. Mais elle ne se termine pas tout à fait. Que cela ne vous étonne pas. Il y a bien des choses qui doivent finir mais qui ne parviennent pas à « finir tout à fait ». Et tant pis pour la logique.

L'histoire de la queue eut des rebondissements dans la grande Plaine des Bouleaux, la même qui devait faire l'émerveillement du monde. Mais pour le moment je vous en ferai grâce... Quant à la Plaine des Bouleaux, outre sa grandeur indicible, elle hébergeait également des histoires non moins passionnantes que celle de la queue. Par exemple : l'histoire de l'homme-pot-de-fleurs qui, enterré dans la boue éternelle, tel François d'Assise offrait aux oiseaux, aux mouches et aussi aux hommes sa belle tête quelque peu défraîchie et solennelle. Si Dieu le permet et si tel est votre désir, je vous la conterai un jour avec bien d'autres.

Pour assouvir votre curiosité et pour satisfaire aux règles de la composition, malmenées et mécontentes, je vous confirmerai ce que sans doute vous avez deviné depuis le début : L'homme à la queue trempée dans des malheurs de pacotille et à la tête remplie de comparaisons, celui qui jouait le héros de ce récit — a survécu à tout.

Il m'arrive parfois de m'asseoir dans un coin de l'infest café du boulevard Montparnasse où, par un après-midi d'août, j'avais rencontré Boris et ouvert ce récit qui est le sien, « comme on ouvre une boutique ». Les damnés de la terre sont là, ils fréquentent les lieux et les fréquenteront toujours, de toute éternité. Ils sont pauvres et ils suent, « ceux du moins dont les corps ont gardé la triste grâce de cuer ».

Sur le visage de chacun, le même écritau : « Quoi de

neuf ? » Et la réponse : « Comme s'il pouvait y avoir quelque chose de neuf en ce bas monde... » Et, un étage au-dessus, une autre question, celle-là plus timide, plus voilée : — Est-il donc indispensable de traiter ce monde de « bas monde », puisque nous y sommes, nous que voici, nous les sublimes ?...

Dans toute cette foule, il en est un qui commence à m'intriguer. Il a fait une carrière éblouissante : Il est devenu son propre nez, doté d'un réseau de nerfs ultra-sensibles, semblable à l'aile d'une chauve-souris dans un musée ou à une carte d'état-major drôlement compliquée. Quelle vie puissante et autonome que celle de ce système ! Nez qui rêve, qui sourit, qui s'excuse... Il commence à pressentir l'intérêt que je lui porte. Peut-être va-t-il me gratifier un de ces jours d'un long récit. Je tâche d'être prudent.

Une fois, j'ai saisi au vol une petite phrase qu'il venait de prononcer et qui m'a fait réfléchir, longuement, lourdement réfléchir. Si c'était une strophe, elle semblait avoir le poids d'un traité philosophique :

Et donc, chacun de nous
N'est qu'un corbillard
Plus ou moins délabré
Diaphane et presque vide.

Ce « presque vide », je l'ai trouvé, je l'avoue, sublime, « presque sublime ». Quoi qu'il en soit, la foule de corbillards fêlés et noirs, rampe lentement entre le zinc et la terrasse. Sans répit.

Quant à Boris, je l'ai revu plusieurs fois, de loin, mais nous ne nous sommes plus parlé. La vie qui pour lui, plus tard, commença dans votre Occident hospitalier, même si elle a comporté des prisons, des passages de frontières en fraude, de la morphine et un tas d'autres peccadilles, n'a été qu'une

miniature, une maquette de... Et les miniatures, ma foi, je ne les aime guère.

Je ne porte pas de chapeau. Je n'ai même pas de chapeau. Mais je l'ôte néanmoins de ma tête osseuse et, humblement, je m'apprête à faire la quête. Celui qui n'a pas de petite pièce, Messieurs Dames, qu'il jette au moins une gauloise bien sèche. Qui n'a pas de gauloise, qu'il me paie d'un sourire. Une gauloise — y avez-vous pensé ? — ça fait tout de même une femme ou une fille de Gaulois... Car elle est prête à hurler, ma solitude. Pardon ! Me serais-je fourvoyé ?... Vous allez me jeter quelques colifichets, quelques bonbons rouges de foire, dans mon chapeau, et je serai comblé. Grand merci, Messieurs Dames, de tout mon cœur : Merci !

P O S T F A C E

Ce livre n'est pas un document historique.

Si la notion de hasard (comme la plupart des notions) ne paraissait pas absurde à l'auteur, il dirait volontiers que toute référence à une époque, un territoire ou une ethnie déterminés est fortuite.

Les événements relatés pourraient surgir en tout lieu et en tout temps dans l'âme de n'importe quel homme, planète, minéral...

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, AVENUE
PIERRE-BROSSOLETTE, A MONTROUGE
(SEINE), LE VINGT-SEPT SEPTEMBRE MIL
NEUF CENT SOIXANTE ET UN.

Dépôt légal : 3^e trimestre 1961
N° d'édition : 8360 — N° d'impression : 5174

Imprimé en France



0 1620 0996 2695

PIOTR RAWICZ

A33447

Cette histoire d'une ville ensevelie et d'un homme dont la fuite et la défaite sont devenues la seule partie, a été également vécue ou bien rêvée par un poète assoiffé de rêves cruels ?

A travers des terrains vagues, des bourgades incendiées, des prisons et des vieux moulins remplis d'une chair impatiente, à travers des plaines et des montagnes situées aux confins du monde, quelque part dans une Ukraine qui n'est qu'une Ukraine de légende, Piotr Rawicz parvient à reconstituer, dans un rythme sauvage, l'univers hallucinant de la persécution nazie, à dépeindre le mécanisme de l'extermination d'un peuple.

L'amour inflexible qui habite une petite fille phthisique se révélant plus puissant que la torture; les suicidés qui, dans l'autre monde, entrent d'office dans un club aristocratique; les dernières pensées d'un ange ou d'un cafard lorsqu'il voit une botte géante prête à s'abattre sur sa mince carapace; ... voilà quelques-uns des éléments du paysage humain ou extra humain qui, imprégnés d'humour noir, surgissent de ce livre extraordinaire. Malgré ou peut-être à cause de sa charge métaphysique, il se lit d'un bout à l'autre comme un roman policier, et le lecteur fasciné et abasourdi ne parvient pas à reprendre haleine.

Toute une littérature de témoignages, de documents et de chroniques a cherché à évoquer le monde des ghettos, des camps et des chambres à gaz. Quelle qu'en soit la valeur, sa portée reste limitée, justement à cause de son caractère historique.

Le roman de Piotr Rawicz s'inscrit dans un genre différent : s'inspirant d'une réalité située au bord de l'humain et du concevable, il la dépasse pour la recréer dans sa vérité uniquement intemporelle et universelle, celle de la poésie. Ce roman insolite est ainsi une tentative téméraire en vue de traduire dans le langage de la poésie une réalité qui autrement demeure incompréhensible.

L'auteur est né en Ukraine au lendemain de la guerre civile. Etudes d'orientalisme en U.R.S.S. et en Pologne, poursuivies à la Sorbonne et aux Langues Orientales. Depuis 1947, vit à Paris où il a été pendant plusieurs années correspondant diplomatique de journaux étrangers. Ce roman est le premier qu'il ait écrit directement en français.

X 12 NF + t. I.

X 12 30